Au Citoyen François Bissari
achete a Malthe du -1796

L'ESPION CHINOIS.

TOME SECOND.

L'ESPION CHINOIS,

OU

L'ENVOYÉ SECRET *DE LA COUR DE PÉKIN*,

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

TRADUIT DU CHINOIS.

TOME SECOND.

A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

LA Cour de Turin eſt ſi petite, qu'il faut un microſcope pour la voir ; c'eſt une miniature. J'eus d'abord envie de l'acheter pour l'envoyer à Pékin, afin qu'elle ſervît d'ornement au cabinet de notre ſublime Empereur. Ce n'eſt qu'une eſquiſſe de magnificence, une copie de grandeur, dont on voit l'original à Verſailles. Tout y eſt petit ; il n'y a rien de grand que le Roi ; ce n'eſt pas de ſa

taille dont je veux parler, qui eſt médiocre; mais de ſon ame, qui eſt élevée.

La Royauté, dans cette famille, eſt toute neuve. Elle n'eſt point du crû du Pays; car cette Couronne lui vient d'outre-mer : ainſi ce ſeroit un grand haſard qu'elle lui allât bien, puiſqu'elle n'a pas été taillée pour ſon front. Ce n'eſt proprement qu'une commiſſion de Roi. Le Pape donne des Bulles aux Evêques, & l'Europe a donné un brevet de Roi à Victor-Amédée.

Les Ducs de Savoie étoient faits pour poſſéder des Royaumes titulaires; car ils avoient pris le nom de Rois de Jéruſalem, long-temps avant que d'y joindre celui de l'Iſle déſerte, qui fait aujourd'hui leur titre principal. Ils ont ainſi réuni une monarchie idéale à une puiſſance chimérique. Mais il n'y a rien à perdre à ces marchés-là; au contraire, on y gagne toujours, quand ce ne ſeroit que le nom de Roi.

Un Prince chrétien, qui quitte le nom d'Alteſſe, pour prendre celui de Majeſté, fait toujours une bonne affaire; car chez les peuples d'Europe, le reſpect & la confiance ſuivent les titres.

On dit que lorſque les Papes n'avoient encore que la qualité d'Evêques, on les battoit, on les traînoit en priſon, & quelquefois même on les faiſoit mourir : mais dès qu'ils ſe furent arrogé le titre de Saints, on n'oſa plus toucher à leur perſonne. Les Juifs, ces gens qui ne croyent qu'à leur argent, crurent à un aventurier, nommé Théodore, dès qu'une poignée de montagnards, rebelles & pauvres, l'eurent reconnu pour leur Roi. Ce nom leur en impoſa ſi fort, qu'ils lui confierent des ſommes aſſez conſidérables.

Dieu créa le monde d'un peu de boue, & les Ducs de Savoie ont formé leur puiſſance du limon de leur politique.

Les Princes de cette Souveraineté n'étoient d'abord que de ſimples particuliers; ces particuliers ſe ſont fait Gentilshommes; ces Gentilshommes devinrent Ducs, & ces Ducs formerent une Ville. Cette Ville prit d'abord le titre d'Etat, & enfin celui de Royaume; ce qui mit dans l'Europe une nouvelle Puiſſance.

Pour faire ce chemin ſucceſſif, il a été néceſſaire de s'intriguer beaucoup, de percer l'obſcurité des cabinets étran-

gers, de ſavoir profiter des fautes générales, de tirer parti de l'activité des uns, & de l'engourdiſſement des autres; enfin, de ſoutenir des guerres, d'entrer dans des négociations, de contracter des mariages, de faire des alliances, de ſigner des traités, & d'y manquer bien ſouvent. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à former de rien un Gouvernement, & à élever une Monarchie ſur les fondements de ſa propre inſuffiſance.

L'hiſtoire de la Maiſon de Savoie eſt le morceau le plus fini de la politique européenne. On y voit un plan méthodique d'agrandiſſement, une ambition réfléchie qui paſſe de pere en fils, & qui ſe perpétue de génération en génération, un projet d'élévation, qui, pendant une ſuite de ſiecles, ne ſe dément jamais. La fortune de cette Maiſon eſt un ſpectacle digne de l'attention du monde: c'eſt un ſyſtême ſuivi, qui conduit, par gradation inſenſible, au faîte des grandeurs humaines.

Les autres Maiſons ſouveraines oublierent quelquefois leur fortune, & ſe perdirent ſouvent elles-mêmes de vûe; mais celle-ci ne s'écarta jamais du ſentier qu'elle s'étoit tracé pour arriver

la grandeur. La nature avoit jetté :s premiers fondements de cette Puiſ-ınce.

Les Ducs de Savoie avoient les clefs e l'Italie; objet éternel de l'émulation es Potentats de l'Europe. Il falloit donc ue les autres Princes leur demandaſ-nt la permiſſion d'avoir de l'ambition; : qui leur donnoit à eux-mêmes le .oyen d'en avoir. Ils ſe mêloient ſou-ent avec les étrangers pour la défen-'e, & quelquefois ils ſe confondoient 'ec eux pour l'attaquer; mais ils ne :rmettoient jamais que qui que ce ſoit :mparât d'une partie de cette Italie, ns qu'on leur en cédât une autre. A acun de ces démembrements, ils ſe ettoient en poſſeſſion d'un domaine; chaque domaine leur donnoit des ti-:s pour un nouveau.

Ces Ducs s'étant ainſi agrandis par pée, l'intrigue & la politique, en ıployant ſouvent des vertus, & quel-efois des vices, avoient enfin formé deſſein de pouſſer plus loin leurs ıquêtes. Tout concouroit à l'invaſion ıérale qu'ils méditoient, & la Mai-ı de Savoie alloit engloutir inſenſi-ment une grande partie de l'Empire

Romain, lorſqu'il arriva un événement qui gêna ſon ambition. C'eſt une hiſtoire lamentable; & depuis, la politique de Turin en a ſouvent pleuré de regret. Je te ferai ce récit dans ma ſuivante.

LETTRE II.

Le même, au même, à Paris.

De Turin.

LEs Ducs de Savoie, dans tous les ſiecles, en ouvrant les portes de l'Italie aux étrangers, ne leur en permettoient le paſſage que pour y exciter des révolutions favorables à leurs intérêts. Après s'en être ſervis, ils leur faiſoient repaſſer les Alpes, & refermoient les portes après eux; car ils ne vouloient pas, à côté de leur Etat, des hôtes trop puiſſants, qui pouvoient les incommoder un jour. Tout ce qu'ils leur permettoient après les conquêtes, c'étoit d'y envoyer des Vice-Rois; mais il y a quelques années qu'il prit fantaiſie à la Couronne d'Eſpagne d'y envoyer des Rois. Naples en reçut un de ſa main. Paſſe pour

elui-là ; il étoit éloigné, & on pou-
oit s'agrandir ſans ſa permiſſion ; mais
lle lui en plaça un autre derniérement
ans le centre de l'Italie, & ſur ſes pro-
res frontieres. Emmanuel, qui regne
ujourd'hui, ſe battit d'abord comme
n lion pour parer le coup : on lui vit
ire des prodiges de valeur.

Il étoit d'autant plus fondé à croire
u'il empêcheroit cet établiſſement, que
: Prince, deſtiné par Madrid à régner
out près de ſes Etats, étoit un jeune
omme qui aimoit beaucoup la muſi-
ue, & qui, le jour d'une bataille déci-
ve, chantoit très-joliment une chan-
on. Peut-être que, ſans les mines du
Iexique, Emmanuel eût réuſſi ; mais
n ne ſe bat plus en Europe contre l'or :
: métail eſt aujourd'hui à l'épreuve du
ros canon. D'ailleurs, il étoit queſtion
: l'entêtement d'une femme ; & en fait
: prévention, ce ſexe l'a toujours em-
orté ſur l'autre. Cette femme auroit
endu les Indes, l'Afrique & l'Améri-
ue, pour acheter à ſon fils une petite
rincipauté en Italie, qui ne lui rendoit
eſque rien.

Après tout, la Cour de Turin ne
ouvoit parer le coup. Le procédé de

cette guerre étoit irrégulier : on ne va pas s'imaginer qu'une Puiſſance dépenſera cent millions pour acheter un Etat qui n'en vaut pas deux. C'eſt contre les regles de la politique, dont la maxime eſt l'intérêt. Cependant cet événement enferma ce Prince dans ſa Capitale comme dans une eſpece de priſon. Emmanuel y eſt aujourd'hui ſi à l'étroit, que ſa politique ne peut pas s'y remuer.

Depuis cette époque, le Piémont s'eſt comme retréci de la moitié. Les Empires éprouvent des révolutions comme les hommes. Il y avoit ſix cents ans que ce cabinet travailloit à devenir une grande Puiſſance, & le voilà réduit dans les limites ordinaires d'un petit Etat.

Il reſte au Prince régnant les révolutions de l'Europe, les bévues des Cours, les fautes des cabinets, les fauſſes démarches; car tout cela peut devenir des moyens à un Souverain habile, qui ſait profiter de tout.

Le même Emmanuel, qui occupe aujourd'hui le trône, gouverne ſes Etats comme Dieu gouverne le monde; je veux dire avec un ordre & une ſageſſe

admirable. Grand homme d'Etat, grand Capitaine, Prince éclairé, Roi auſſi magnanime que profond politique, il démêle les reſſorts les plus cachés des cabinets, & lit d'avance dans les événements de l'Europe.

La plupart des Monarques, comme les hommes ordinaires, ſont déplacés : on voit en Europe des Princes qui, ſans génie & ſans capacité, dominent ſur des peuples immenſes, tandis que d'autres, avec des qualités capables de gouverner l'univers entier, ne regnent que ſur une poignée de mortels.

Il y a une circonſtance dans la vie de ce Prince, qui n'a gueres d'exemple chez les Monarques Européens. Par un événement ſingulier, le Roi ſon pere devint ſon ſujet, & dans peu, ſon priſonnier. Il fut arrêté par ſon ordre, & mourut captif. Ceux qui veulent l'excuſer, diſent que, dans la poſition où étoient les choſes, il ne pouvoit faire autrement : ils alleguent la néceſſité d'Etat. Ces raiſons ne pourroient être reçues à la Chine, où toutes les loix politiques cedent au pouvoir paternel. Quoi qu'il en ſoit, cet Etat eſt auſſi puiſſant qu'un petit Etat peut l'être. Le Roi

de Sardaigne peut entretenir une armée de quarante mille hommes : il y a mieux, il peut la payer. Les autres Souverains ne ſauroient lever des troupes ſans établir des impôts qui écraſent les autres ſujets : celui-ci peut faire la guerre, ſans abymer ſon peuple. Ses finances ſont en bon ordre, & les arts & les métiers y ſont perfectionnés. Le Piémont met la France à contribution par ſes ſoies, & retire toutes les années de cette Monarchie une rétribution de pluſieurs millions ; en un mot, la Couronne jouit de tous ſes avantages, & eſt en poſſeſſion de toutes ſes forces, & c'eſt peut-être le ſeul Gouvernement, dans le monde Chrétien, dont toutes les parties ſoyent en vigueur.

Je n'ai pu découvrir pourquoi ce Prince permet aux ſujets de la Province dont ſa Maiſon porte le nom, de s'expatrier. Il part tous les ans des colonies conſidérables, qui vont vivre & mourir ailleurs. Les boues de Paris donnent à vivre à trente mille Savoyards. Une ſi vilaine ſubſiſtance pourroit, je crois, ſe trouver dans leurs montagnes : on m'a donné là-deſſus pluſieurs raiſons, mais elle ſont ſi foibles, qu'elles

ne valent pas la peine que je t'en parle.

Ce Souverain forme des ports de mer, & établit une espece de marine; j'aimerois mieux qu'il n'en établît point. Lorsqu'un Etat n'est pas entiérement peuplé, & qu'il n'a pas au-dedans de lui-même les premieres matieres d'un grand commerce, la navigation lui devient à charge; elle ôte des bras aux professions utiles, pour en faire valoir une qui n'est pas encore néceſſaire.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, on ne voit point les femmes; cachées ſous le voile de la modeſtie, elles ſe rendent inviſibles aux hommes, lors même qu'elles leur permettent de les regarder. Leur habillement, qui eſt taillé ſur le modele de la chaſteté, les dérobe aux yeux de tous les mortels.

En Europe, les habits des femmes sont transparents : la nature, chez elles, n'a rien de caché pour l'autre sexe; l'œil se promene dans tous les appartements de la volupté. Ce qui est une nudité à Pékin, ne l'est point ici. A Paris, les femmes sont découvertes depuis le front jusques au-dessous du sein, depuis la main jusques au-dessus du coude, depuis le pied jusques à mi-jambe; il ne s'en faut que de trois pieds & demi d'étoffe, qu'elles ne soyent toutes nues. Les desirs n'ont presque point de chemin à faire pour être satisfaits; on a joui ici de plus de la moitié d'une femme, avant que de la posséder.

Une jeune personne, en se mariant, peut bien apporter à son mari la chasteté du corps; mais ce doit être certainement la seule; car elle s'est prostituée d'avance aux regards des hommes de toute une Ville. Un froid glaçant suit presque tous les mariages en Europe; c'est qu'il n'ajoute presque rien à la satisfaction des sens.

A la Chine, où la modestie de l'habillement empêche la jouissance des regards, on en a un grand nombre à satisfaire. Après le mariage, on possede

pour le cœur, on possede pour le corps, on possede pour tout ce que les yeux n'ont pas encore possédé.

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL y a dans cette Ville un établissement impie, qui tend à débaucher les consciences ; son objet est de faire penser différemment qu'on ne croit : on l'appelle le College des Missions étrangeres. Cette institution sacrilege, qui rapporte tout au culte du Christ, a en vue de déraciner du cœur les saints principes des autres religions.

Les supérieurs de cette Maison ne furent pas plutôt qu'il y avoit des Chinois à Paris, qu'ils résolurent de les convertir à la foi : c'est le nom qu'on donne ici à l'apostasie. Ils députerent vers nous un de leurs collegues. Cet homme, qui s'exprimoit avec beaucoup de douceur, me conseilla fort sérieusement d'abandonner ma croyance, pour

embraſſer la ſienne, en m'aſſurant que je gagnerois le Ciel à ce marché. Il alloit enfiler un long préambule là-deſſus, lorſque l'arrêtant ſur le temps: Monſieur le Miſſionnaire, lui dis-je, avant que vous vous donniez la peine d'établir vos principes, j'ai moi-même une propoſition à vous faire, qui eſt d'abandonner votre religion pour embraſſer celle de Confucius : car ſi vous vous croyez fondé à me porter à l'apoſtaſie, j'ai le même droit de chercher à vous faire apoſtaſier. Toutes choſes égales d'ailleurs, j'ai une raiſon de plus ; je veux dire que ma religion eſt plus ancienne que la vôtre. Cette propoſition terraſſa mon homme, il comprit, à ce raiſonnement, que tous ceux qu'il pourroit me faire, ſeroient inutiles, & il ſe retira.

La raiſon humaine n'a rien imaginé de plus abſurde, que de vouloir ramener les autres à notre opinion ſur la maniere d'adorer Dieu. Outre l'atrocité de la choſe, le projet par lui-même eſt impraticable. Prêcher l'unité de la religion, c'eſt comme ſi l'on vouloit obliger des hommes à jouir du même ciel. Il n'eſt pas douteux que les reli-

gions tiennent au physique, & que les climats sont indépendants les uns des autres. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur la forme de l'univers, pour être convaincu que les croyances ne sauroient être les mêmes chez les différents peuples. Les religions doivent s'accorder avec les systêmes civils de chaque Etat. Le culte chrétien ne convient pas mieux au Japon, que celui du Japon au systême François. Il s'ensuit delà que les Missionnaires sont des pertubateurs du repos public, punissables selon les loix établies dans tout l'univers. Les Turcs, en permettant aux Chrétiens de s'établir dans leur Empire, leur ont défendu de parler de la religion.

J'ai toujours été contre cette maxime, qui permet aux Européens d'imbiber nos peuples d'un dogme qui est étranger au climat de Pékin. Un Chinois, devenu Chrétien, est un monstre civil : il oublie qu'il a un pere, pour se souvenir qu'il y a un Pape ; ce qui renverse toutes les idées de notre Gouvernement, qui est fondé sur le pouvoir paternel.

L'apostasie n'a jamais été d'aucune

utilité ſur la terre ; de tout temps elle l'a remplie d'ames baſſes & noires. Un homme qui change de croyance, perd, avec ſon dogme, les vertus qui étoient liées à l'ancienne religion, & ne garde que les vices qui ſont attachés à la nouvelle. La terre y perd, & le Ciel n'y gagne point. Il faudroit, pour l'ordre de l'univers, que les Princes, par une convention générale, s'accordaſſent entr'eux à condamner à mort ceux de leurs ſujets qui changent leur culte. Je ne dis pas qu'on doive forcer les hommes a adorer la Divinité d'une certaine maniere plutôt que d'une autre ; ce ſeroit une tyrannie : mais il faudroit les obliger de l'adorer toujours de la même maniere qu'ils l'ont adoré une fois. Ce ne ſeroit point un réglement moral, mais une loi civile, qui feroit peut-être plus de bien à l'univers, que les meilleures inſtitutions ne lui en ont fait juſques ici.

LETTRE V.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin,

De Paris.

AU milieu des révolutions qui agitoient l'Europe, Rome chrétienne s'agrandissoit toujours. Il n'y eut jamais de Gouvernement chez les hommes qui subsistât plus long-temps, & dont la durée fût moins interrompue. C'est que les Papes dominoient le monde par la persuasion, au-lieu que les conquérants l'avoient subjugué par les armes, qui elles-mêmes éprouvent des vicissitudes.

Les annales de ce nouvel Empire méritent une attention particuliere. Jusques ici, il n'y en a point eu d'exactes. Tous ceux qui ont écrit son histoire, l'ont défigurée. Les Auteurs, qui sont de la religion des Papes, les louent jusques à l'excès; ceux qui sont d'une croyance différente, les blâment sans mesure.

Il est impossible qu'un homme, qui

eſt de cette communion, ou qui n'en eſt pas, puiſſe écrire ſur cette matiere ſans partialité. Il faudroit n'être ni Européen, ni Chrétien, pour ſe garantir de la prévention.

L'Egliſe Romaine, dans ſon origine, forma une eſpece de gouvernement ariſtocratique. Les Evêques & les Abbés (car il n'y avoit point encore ce que l'on a appellé depuis des Cardinaux) formoient ſon Sénat; le reſte du Clergé étoit peuple. Le chef n'avoit gueres alors d'influence. Le pouvoir des Papes, dans ce temps-là, reſſembloit aſſez à l'autorité qu'ont aujourd'hui les Doges de Veniſe, qui ne ſont que l'ombre de la puiſſance, dont ils repréſentent le corps.

Les Evêques s'oppoſoient ſouvent aux volontés des Papes, qu'ils regardoient comme leurs confreres. Ils faiſoient valoir contre lui cette autorité ſeule, qu'ils tenoient de lui.

Mais comme tout dégénere en deſpotiſme chez les Européens, les Papes s'emparerent inſenſiblement de la puiſſance politique & civile; & la République de l'Egliſe devint un Gouvernement monarchique abſolu.

Tout changea à Rome, lorſque d'une ſociéte de pauvres Mandarins qui vivoient d'aumônes, on paſſa à un grand Etat eccléſiaſtique.

Le premier plan ne put plus ſervir. Il étoit fondé ſur l'humilité & la charité chrétienne : ces vertus ne faiſoient que des fideles, & Rome vouloit des ſujets.

Cependant, comment ſortir de cet état d'anéantiſſement, où la religion du Chriſt l'avoit placée elle-même ? C'eſt une choſe de laquelle les Auteurs Européens ne parlent pas aſſez. On peut mettre cette révolution au rang des premiers événements de l'univers. On avoit vu des ſectes s'agrandir par les armes ; mais aucune juſqu'alors n'avoit acquis la domination par l'intrigue.

Ce ne fut point le haſard qui donna à Rome chrétienne l'empire de la domination. On découvre un plan méthodique dans ſa fortune.

Cette Egliſe eſt un chef-d'œuvre de politique humaine. Ce n'eſt point un ſyſtême de religion, mais la ſcience du cœur humain. Elle ſut tirer parti de ſa foibleſſe, & mettre à profit juſques à ſon inſuffiſance même. Jamais

Rome payenne n'avoit employé tant d'art pour s'élever. La politique des Césars n'est rien en comparaison de celle des Papes. Il faut que j'essaye de t'en donner une idée.

Les Gouvernements les plus actifs de la terre eurent des moments de repos, pendant lesquels ils perdirent de vue leur puissance : Rome chrétienne n'en eut jamais. Elle ne cessa un seul instant de travailler à son élévation.

Du sein du néant, elle s'éleva à la grandeur suprême, & s'y maintint pendant dix-huit siecles. Dans ses moments de crise, elle ne se laissa point accabler sous le poids de ses vicissitudes. Si on la vit tomber quelquefois, ce ne fut que pour se relever avec plus d'éclat. Souvent elle éprouva des revers : on l'offensa; on l'outragea; on s'en prit à ses droits, à son existence. Cela ne l'ébranla point. Elle essuya, sans s'émouvoir, toutes sortes d'humiliations, lorsqu'elle crut qu'elles pouvoient contribuer à son élévation.

Les Papes n'eurent point de passions. On put exercer contre eux toutes sortes de violences. Ils souffrirent qu'on les trainât en prison; qu'on les outra-

geât ; qu'on les battît. Ils permirent tout , quand il fut queſtion d'ajouter quelque nouveau degré à leur puiſſance. Ils pardonnerent toujours, & ne ſe vengerent jamais , que lorſque la vengeance put être utile à leurs intérêts. Il n'eſt pas donné aux hommes de ſe conduire avec plus d'art & de ménagement.

Le ſaint Siege (c'eſt ainſi qu'on nomme cette Cour) fit quelquefois des fautes : une des principales fut d'appeller à ſon ſecours des étrangers pour ſoutenir ſa puiſſance. Mais cette démarche, qui auroit ruiné tout autre Gouvernement, ne renverſa pas le ſien. La force de l'inſtitution générale corrigea les défauts de l'adminiſtration particuliere.

Pluſieurs Papes, impies & ſcélérats, occuperent ſon trône : il ſembloit que leur déſordre devoit l'affoiblir ; mais Rome avoit des loix fondamentales qui la ſoutenoient contre les vices paſſagers de ſes chefs. L'édifice de ſa puiſſance pouvoit être ébranlé, mais non pas renverſé.

Lorſque Rome chrétienne étoit petite, elle ſut ſi bien cacher ſa petiteſſe,

qu'on ne s'en apperçut pas : quand elle fut grande, elle remplit l'univers de son nom.

Elle n'attendit point qu'elle fût dans l'élévation, pour jetter les fondements de sa grandeur. Du centre de son insuffisance, elle établit ces deux maximes : *La primatie dans le spirituel*, & *l'autorité despotisque dans le temporel.* Prompte dans ses desseins, mais tardive dans l'exécution, elle n'en étoit que plus sûre de les faire réussir. Cette fougue, cette ardeur qui gâtent la plupart des affaires politiques, lui étoient inconnues. Tandis que les autres Souverains ruinoient tout par la lenteur, Rome ne se pressoit pas, & alloit lentement, pour arriver plus sûrement.

Les excommunications étoient les armes ordinaires des Papes : c'étoit un droit qu'ils s'étoient acquis de bannir les hommes de la société. Ils les rendoient par-là si difformes, que les enfants fuyoient leur pere, les femmes abandonnoient leur mari, & les sujets ne reconnoissoient plus leur Prince légitime. On n'a jamais su d'où les Papes avoient tiré cet odieux privilege, qui flétrissoit ainsi la nature humaine. Ce-

lui-ci leur tenoit lieu de canon ; car il tuoit civilement les Européens. Ceux qui en étoient frappés, ne pouvoient plus retourner au nombre des vivants, ſans ſe faire abſoudre ; & cette abſolution menoit toujours à quelque fin. Les Monarques redoutoient plus ces excommunications, qu'ils ne craignoient les plus grandes armées de leurs ennemis. Il n'y eut aucune Maiſon ſouveraine qui ne fût frappée de cet anathême. Rome commençoit toujours par négocier, & finiſſoit par excommunier. Les Rois, qui avoient des intérêts politiques avec elle, & qui faiſoient valoir leurs droits par les armes, ne manquoient jamais d'être excommuniés ; ce qui leur ôtoit juſques aux moyens de la défenſe naturelle. Quand quelque Prince rentroit en poſſeſſion d'un domaine que l'Egliſe avoit autrefois uſurpé, on le faiſoit déclarer hérétique ; ce qui excitoit contre l'indignation générale, & le préparoit de loin à devenir foible.

L'abſolution des péchés, commis par les Souverains, étoit une autre ſource d'agrandiſſement. Il falloit ſouvent, pour l'obtenir, qu'ils ſe dépouillaſſent, en ſa

faveur, de leurs droits, & quelquefois même de leurs domaines.

Les interdits, lancés contre les Royaumes, furent un quatrieme ressort que sa politique fit souvent jouer efficacement. Si quelquefois les Monarques les méprisoient, le plus souvent ils en furent effrayés. Ils plierent, & firent souvent, pour les éviter, ce que la force ouverte n'avoit pu leur faire faire. Il est vrai qu'à la fin ces armes s'userent; mais avant que d'en être réduites-là, elles soumirent à Rome beaucoup de Cours qui y ont demeuré attachées depuis.

La rémission des crimes, dont ils se réservoient à eux seuls le droit, fut encore employée pour augmenter sa grandeur. Quand quelque grande usurpation pouvoit convenir à ses intérêts, elle la favorisoit. Un Pape promit à un Roi l'absolution de tous ses péchés, s'il pouvoit usurper l'Angleterre.

Rome employa la superstition, non-seulement à surprendre les peuples, mais même pour en imposer aux Princes. Entre autres exemples, tirés de l'histoire de cette Eglise, je trouve une lettre qui peut servir à le prouver.

ver. Un Pape, ayant beſoin d'une armée pour ſe ſoutenir contre un Roi Lombard ſon voiſin, feignit d'être en correſpondance avec le Ciel. Il publia une lettre qu'il diſoit avoir reçue du ſéjour de la Divinité. Elle étoit datée du Paradis, & étoit écrite de la main de Saint Pierre, à un Prince, qui, ayant des troupes bien aguerries, étoit en état de tirer Rome du danger où elle ſe trouvoit. Pierre donne le titre d'Excellence à ce Prince, quoiqu'il fût un ſcélérat uſurpateur. Sans doute que les négociations du Ciel ſont comme celles de la terre, & qu'on y flatte beaucoup ceux dont on a beſoin. Quoi qu'il en ſoit, on n'a jamais vu tant de ſoumiſſion de la part d'un Saint, en écrivant à un homme.

Il lui mandoit, en propres termes, que la Mere du Chriſt lui auroit beaucoup d'obligation, s'il ſoutenoit par ſes armes les droits des Papes ; & il lui déclare enſuite, en termes formels, que s'il ne répand pas le ſang des mortels pour la cauſe des Papes, il n'y aura jamais pour lui de place dans le Ciel.

L'invention de cette lettre eſt uni-

que. L'obligation de la Mere de Dieu à un homme, la priere qu'un Saint fait pour engager à commettre des meurtres & des assassinats, le tout pour acquérir la gloire éternelle, prouvent que les Papes, dans les différents âges, employerent toutes sortes de moyens pour arriver à leurs fins.

Rome avoit si bien accoutumé les peuples chrétiens à la regarder comme la seule Divinité sur la terre, qu'elle se crut en droit de punir sans mesure ceux qui l'offensoient; mettant sur le compte de la religion ce qui n'étoit que l'effet de la politique. Elle inspira par-là tant de terreur en Europe, qu'il y eut peu de Princes Chrétiens qui, de dessein prémédité, osassent former le projet d'anéantir sa puissance.

Elle excita, comme on l'a vu ailleurs, la plupart des Princes Chrétiens à se croiser pour la religion; & lorsqu'elle les y eût déterminés, elle ne pensa qu'à profiter de leurs conquêtes.

Cette politique des croisades lui servit beaucoup. Ces guerriers, pour la plupart, se défirent de leurs biens en faveur de l'Eglise.

Sous le prétexte de religion, elle pré-

tendit que, lorſqu'un Prince Chrétien faiſoit une conquête ſur les infideles, elle lui appartenoit. Ce fut ſur ce prétendu droit qu'un Pape exigea d'un guerrier, nommé Alphonſe, qui conquit le Portugal ſur les Maures, un tribut de deux marcs d'or.

LETTRE VI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

JE ne ſais comment concilier les maximes des Princes Européens. Ils voudroient que leurs peuples fuſſent vertueux, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour encourager les vices qui les empêchent de l'être.

Le Roi de Sardaigne permet les jeux de haſard à ſes ſujets. Tu dois juger delà à quel point de raffinement ils doivent être portés dans cet état.

A Lacédémone, il étoit permis de voler; en Piémont, il eſt preſque permis de fripponner. Les ſujets en ont la per-

miſſion du Prince. Ce n'eſt point un vice à Turin ; cela paſſe au contraire pour une ſorte de vertu.

Dans les autres Etats d'Europe, il y a des Académies des Sciences ; à Turin, la premiere des Académies eſt celle du jeu : dès le bas âge, on y eſt maître-ès-arts.

Pour ſe perfectionner plus vîte, on commence plutôt. C'eſt une partie de l'éducation Piémontoiſe. L'art d'être adroit aux cartes s'apprend ici, comme on apprend ailleurs la Géométrie : elle a ſes regles & ſes principes ; elle a auſſi ſes préjugés. Un homme, qui eſt ſurpris en trompant au jeu, n'eſt pas regardé comme un mal-honnête homme, mais comme un homme mal-adroit. » C'eſt » dommage, diſoit derniérement un » Piémontois, en parlant d'un Gentil- » homme de ſa connoiſſance : c'eſt un » garçon rempli d'honneur & de pro- » bité ; mais il eſt ſi gauche quand il » fripponne au jeu, que cela fait pi- » tié. »

On vous démontre ici qu'il eſt moralement permis de voler au jeu. » Le jeu, » diſent les caſuiſtes des cartes, eſt un » commerce, dont les ruſes y ſont per-

» mises. Un marchand a des magasins
» sombres & obscurs, où l'on ne voit
» les étoffes qu'à demi : l'accuse-t-on,
» pour cela, de manquer de probité ?
» Au contraire, cela passe pour habile-
» té. Et pourquoi appelleroit-on d'un
» autre nom, celui qui tireroit profit
» des avantages du jeu ? » C'est la morale du pays, & il n'y a personne d'hérétique dans la religion du jeu. Les Piémontois sont sur celle-ci d'une dévotion exemplaire ; cela va jusques à la bigoterie.

La plupart des maisons de Turin sont des brelans ouverts, où tout le monde est bien reçu pour son argent. On parle jeu dans l'antichambre du Roi, comme on s'entretient politique dans celle des autres Souverains de l'Europe. Le Monarque en discourt lui-même avec ses sujets, ainsi que d'autres matieres. » Avez-
» vous bien fait vos affaires au jeu cette
» année ? demandoit derniérement Em-
» manuel à un de ses vieux Généraux.
» Pas si bien, Sire, lui répondit-il, que
» les autres années. Vos jeunes Offi-
» ciers ont des yeux de lynx : ils sont
» aussi attentifs & aussi vigilants, les
» cartes à la main, qu'ils le sont au mo-

» ment d'une action, où ils vont ac-
» quérir de la gloire ».

La dextérité au jeu est des deux sexes ; & les femmes de la premiere condition ne se cachent pas entre elles leurs talents. Je fus témoin d'un entretien de deux femmes de qualité de cette Ville, qui se rendant compte de leurs prouesses aux cartes, s'exprimoient ainsi : » Qu'avez-vous surpris au jeu cette an-
» née, Madame la Comtesse ? Fort peu
» de chose, répondit-elle ; cela ne passe
» pas vingt mille livres. Et vous, Ma-
» dame la Marquise, combien avez-
» vous volé ? C'est aussi une bagatelle ;
» je ne crois pas que le tout aille à
» trente mille livres. Les hommes re-
» prit cette derniere, deviennent tous
» les jours plus difficiles au jeu : bien-
» tôt nous ne pourrons les tromper qu'en
» amour ».

Les combinaisons des cartes & des dés font les premieres affaires de la société; on y pense le jour, on y rêve la nuit : l'on ne dort point à Turin, on joue. La nature est épuisée à force de veilles ; on ne lui donne pas le temps de reposer. Tous les moments qu'on ne passe point ici au jeu, on les regarde comme perdus.

Le ſexe y ſacrifie tous ſes autres penchants ; il renonce même, pour lui, au plaiſir de plaire, qui fut toujours la premiere de ſes paſſions. Ailleurs le ſoin des femmes tend à ravir les cœurs ; ici elles ſont occupées à enlever des bourſes. Un cavalier, qui ne pouſſe pas ſa complaiſance juſqu'à ſe laiſſer gagner ſon argent, ignore les véritables regles de la galanterie Piémontoiſe. Pour être heureux auprès du beau ſexe de Turin, il y a un moyen, qui eſt d'être malheureux au jeu.

Dans le reſte de l'Europe, on prévient les femmes en ſa faveur par des chanſons, des vaudevilles, des vers galants ; ici, on leur fait ſa cour par des écoles, des bévues & des étourderies au jeu. Un cavalier qui ſait s'y prendre ainſi, eſt déja bien avancé en amour. C'eſt le ſublime de l'art d'aimer. Au contraire, celui qui eſt aſſez mal-adroit pour n'être pas gauche aux cartes, qui ne fait point de fautes, & qui n'a aucune diſtraction, paſſe pour un mauſſade.

Je demandai un jour ce que c'étoit qu'un Cavalier que je voyois toujours ſeul, à qui les hommes ne parloient

point, & que les femmes ne regardoient pas. » C'eſt, me dit-on, un » homme extrêmement rangé, qui a » ſoin de ſes terres, qui ne joue ja» mais, qui ne paſſe point les nuits à » mêler des cartes; en un mot, c'eſt » la plus mauvaiſe compagnie du Pié» mont; auſſi perſonne ne le voit. »

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

LA Monarchie Françoiſe a des écoles pour toutes les ſciences, excepté celle du miniſtere. On y eſt preſque toujours élevé ſans paſſer par aucun grade. Lorſque le Prince y nomme, on ſe trouve d'abord maître-ès-arts-Miniſtre.

On m'a parlé d'un Médecin qui donna ſa robe en héritage à une Faculté de Médecine de Province; lorſqu'un Bachelier la met ſur ſon corps, il eſt d'abord Médecin.

Quand le Roi de France nomme quelqu'un de ses sujets au ministere, le voilà aussi-tôt Ministre ; c'est-à-dire, qu'il sait gouverner l'Etat sans l'avoir jamais appris. On diroit que le commandement du Prince, à cet égard, ressemble à ces paroles enchanteresses des magiciens, qui donnent tout d'un coup la science infuse. Dieu se servit du limon pour former la terre ; le Roi de France employe souvent de la boue pour faire un ministre.

On ne marche point ici au ministere, on y court ; ceux qui y parviennent, y sont toujours poussés par un grand élan : il n'y a point d'intervalle entre la distance de l'emploi que l'on quitte, & celui que l'on remplit : on passe presque toujours sur le corps d'une infinité d'hommes actifs, laborieux & vigilants, qui avoient acheté cette charge par un long & pénible travail.

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

L'Education des Rois d'Europe eſt chargée d'une infinité de pratiques très-pénibles. Ils étudient pluſieurs langues étrangeres à la fois, apprennent l'hiſtoire, la géographie & le blaſon.

On leur donne des gouverneurs & des ſous-gouverneurs, qui leur enſeignent tout plein de choſes : une foule de maîtres ſont chargés de leur donner tous les agréments du corps. Une éducation auſſi étendue ne conduit pas les Souverains ſur le trône ; elle les place à côté. Un apprentif Souverain, qu'on détourne ainſi de la ſcience principale, pour appliquer ſon eſprit à tant d'acceſſoires, n'eſt gueres capable de gouverner un peuple.

On remarque en général que les hommes à qui on fait apprendre tant de choſes, n'en ſavent jamais bien aucune : la regle eſt la même pour les Rois, outre

qu'il n'eſt pas décent qu'un Monarque ſache tant de choſes ſuperflues.

Il faudroit que l'éducation des Souverains fût différente de celle des hommes ordinaires ; qu'elle ſe bornât à un petit nombre de maximes principales, courtes & aiſées à apprendre, & que toute leur étude ſe réduisît à les mettre en pratique.

Un Miniſtre Chinois préſenta cette inſtruction à un de nos Empereurs, qui n'avoit que dix-huit ans : je la regarde comme l'abrégé de l'art de régner ; » Craignez le Ciel ; aimez vos ſujets ; » employez les hommes de mérite ; » ſoyez prêt à écouter les bons avis ; » diminuez les taxes ; adouciſſez les » punitions ; banniſſez la prodigalité ; » donnez de bons exemples ; fuyez le » luxe ; déteſtez les plaiſirs vicieux. »

Un Monarque, qui ne ſauroit que cela, ſeroit cent fois plus habile que celui qui ſait une infinité de ſciences ſuperflues.

LETTRE IX.

Suites des grandes époques de l'Europe & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

LEs Papes, qui n'étoient d'abord que des Mandarins Evêques, se firent Princes. Ce fut comme un instinct de leur grandeur future. Les noms font tout en Europe; car les peuples, qui répugnent toujours à suivre les volontés des hommes comme eux, se font une gloire d'obéir à ceux qu'on appelle Princes. Il falloit donc à ces Pontifes un titre qui en imposât aux yeux de l'univers.

Ils amasserent de grandes richesses; & afin que la source se trouvât dans l'état, ils firent battre monnoie, eux qui avoient d'abord prêché la pauvreté, & déclaré hautement que leur Royaume n'étoit pas de ce monde.

Leur politique fut toujours de faire servir le culte à leur ambition. Ils employerent la religion pour jetter le fondement de leur fortune.

C'eſt en montrant aux fideles le chemin du ciel, qu'ils les dépouillerent des biens de la terre.

Ce ne fut point par la conviction du culte du Chriſt, qu'on gagna les peuples : on étoit peu perſuadé à Rome de ce qu'on enſeignoit. Quelque Papes crurent qu'il n'y avoit point de Dieu : d'autres furent accuſés d'invoquer le diable.

Ce qu'on appelle à Rome *la Propanganda fides*, contribua plus à ſon élévation, que toutes les forces du monde enſemble n'avoient ſervi à augmenter le pouvoir de l'ancienne République Romaine. Ce fut de ce cabinet que furent expédiés les Ambaſſadeurs qui devoient négocier l'affaire de la religion avec tous les peuples de la terre. Ils prirent le nom de Miſſionnaires, ou d'hommes apoſtoliques : car ce fut toujours une des maximes de Rome, d'affecter, d'élever la ſtatue de ſon orgueil ſur le piédeſtal de l'humiliation. C'étoit des Généraux d'armée, qui, avec le ſeul livre de la Foi chrétienne, remporterent pour elle de grandes victoires.

Rome payenne s'étoit fait des ci-

toyens dans toute la terre ; Rome chrétienne se donna des sujets dans tout le monde.

Chez les Européens, le respect naît des titres. Pour passer pour divin, on n'a qu'à emprunter le nom de la Divinité. Les Papes se firent appeller Saints. La chose réussit au mieux.

Jusques-là les Monarques, les plus vains de la terre, avoient seulement exigé des hommes qu'ils se prosterneroient devant eux. L'orgueil des Papes alla plus loin ; ils voulurent qu'on leur baisât les pieds, & ils soumirent à cette humiliation les Têtes couronnées : ce qui avilit tous les trônes d'Europe.

Les Rois n'avoient porté qu'une Couronne ; ce qui étoit bien assez pour dégrader le genre humain, que la nature n'avoit point fait pour le soumettre à cette humiliation. Les Papes en voulurent porter trois, pour donner à entendre par-là que les Souverains & les peuples leur devoient être soumis.

Il leur manquoit cependant un ressort. Une Sainteté, qui auroit pu se tromper, & donner dans l'erreur, eût

été trés-imparfaite. Ils imaginerent de ſe rendre infaillibles.

Cette infaillibilité fut un coup d'Etat pour le ſaint Siege : on ne douta plus de rien ; on vit tout aveuglément. Elle facilita les moyens d'établir un autre tribunal odieux, qu'on nomme Inquiſition, qui n'étoit utile qu'aux Papes, par la crainte qu'il inſpiroit pour les choſes qui étoient le fondement de leur grandeur. Cet établiſſement contribua, peut-être plus que toute autre choſe, à établir leur puiſſance.

Rome chrétienne avoit des clients & des émiſſaires dans toutes les écoles publiques de l'Europe, qui établiſſoient ſon autorité, & qui parloient continuellement de ſa ſupériorité ſur les pouvoirs ſéculiers. Ils y ſoutenoient publiquement que la puiſſance des Papes étoit pleine, pléniſſime, tant à l'égard du ſpirituel, que du temporel. On y mettoit ſouvent en queſtion, ſi on pouvoit tuer un Roi qui déſobéiſſoit à un Pape ; & quoiqu'on ne mît pas ſouvent cette maxime en pratique, elle ne laiſſa pas d'augmenter l'autorité papale.

Pour ſe procurer un plus grand

nombre de ſujets, & détacher les citoyens des autres Etats, la politique de Rome fut d'encourager les gens d'Egliſe, par les aiſes & les commodités de la vie, & d'attacher des rangs, des honneurs & des diſtinctions à l'inſuffiſance elle-même. Dans les diviſions qu'elle eſſuya avec les Puiſſances temporelles, elle eut toujours ſoin d'y faire intervenir la religion ; & elle confondit ſi bien ſes intérêts avec ceux du Ciel, qu'en défendant la cauſe des Papes, on croyoit défendre celle de Dieu.

Sa coutume fut toujours de partager les premieres dignités de l'Egliſe aux grands des différents Etats. Elle faiſoit des Cardinaux de toutes les nations. C'étoit autant de Papes répandus dans tous les pays de l'Europe. Ainſi Rome chrétienne avoit ſon ſiege dans toutes les Cours, & ſa Cour chez tous les Princes.

Elle faiſoit ſervir ſa qualité de pere ſpirituel, à faire vouloir ſes droits temporels. Comme ce titre lui donnoit le droit d'entrer dans le détail des affaires domeſtiques des Souverains pour terminer leurs différends, elle en profi-

toit pour remplir ses vues particulieres.

Elle donnoit aux hommes un grand nombre de lettres de créance pour entrer au ciel, & faisoit beaucoup de Saints; car elle avoit persuadé aux Chrétiens qu'elle avoit ce pouvoir-là : ce n'étoit pas des soldats qu'elle se donnoit; mais des reliques que l'on vénéroit par-tout; car chaque Saint avoit un corps, & chaque corps reposoit quelque part. Ces armées de saints cadavres arrêtoient souvent l'impétuosité des vivants. Ceux qui se plaisoient le plus à répandre le sang, suspendoient ou calmoient leur fureur à la vue de ces saints ossements.

Rome, dans le temps de ses persécutions, se mettoit à couvert. Elle se faisoit un rempart des cendres de ses bienheureux. Chaque Etat, chaque Royaume, chaque Province, chaque Ville en possédoit quelqu'un; ce qui lui donnoit un empire universel; car on ne pouvoit honorer ces Saints, sans respecter les Papes, qui avoient le pouvoir de les faire.

LETTRE X.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

QUand je veux me mettre au fait des affaires de l'Europe, j'aſſiſte ici à un petit conſeil qui ſe tient réguliérement deux fois la ſemaine chez un curieux en politique.

Ces jours paſſés, le Préſident du conſeil mit ſur le tapis trois points principaux. Il demanda s'il convenoit à la France de ſe mêler de la guerre préſente d'Allemagne? ſi l'alliance de la Maiſon d'Autriche avec celle de Bourbon étoit combinée par les avantages de cette derniere Monarchie? par où il auroit fallu commencer la guerre préſente, en ſuppoſant que la France eût été forcée à ſe déclarer?

Là-deſſus un membre de l'aſſemblée parla ainſi:

» La part que notre Gouvernement
» a priſe aux affaires du Nord, eſt une
» faute d'Etat : en bonne politique, il

» falloit obſerver une exacte neutralité.
» Il n'y avoit rien à gagner pour nous,
» en nous mêlant de cette guerre ; mais,
» au contraire, beaucoup à perdre. De
» quelque côté que la France fît pen-
» cher la balance, elle étoit à ſon pré-
» judice : car, ou la Maiſon d'Autriche,
» par ſon ſecours, eût abymé celle de
» Brandebourg ; & dans ce cas, elle eût
» fourni elle-même des armes pour ſon
» agrandiſſement, ce qui étoit contraire
» à ſes maximes : ou le Roi de Pruſ-
» ſe, en voyant la France ſe mêler de
» cette guerre, auroit appellé à ſon ſe-
» cours de puiſſants alliés, & eût eu l'a-
» vantage ſur la Maiſon d'Autriche ; &
» alors cette Puiſſance n'ayant plus de
» barriere dans le Nord qui la retînt,
» pouvoit paſſer le Rhin, & tourner
» ſes armes contre la France. En ne
» fourniſſant donc que notre contingent,
» nous aurions tenu les choſes en équi-
» libre.

» L'Angleterre alors n'eût point en-
» voyé d'armée en Allemagne ; & les
» ſieges & les batailles entre la Reine
» de Hongrie & le Roi de Pruſſe, en
» affoibliſſant réciproquement les deux
» Maiſons, euſſent augmenté le pou-

» voir de la fienne. Quand deux Mai-
» fons rivales s'attaquent, il ne faut
» point prêter de fecours à l'une au pré-
» judice de l'autre. La véritable politi-
» que confifte à les laiffer s'écrafer
» toutes les deux. »

Il paffa enfuite au fecond point.

» L'alliance de la France avec la Mai-
» fon d'Autriche jure contre le fyftême
» général : c'eft un de ces coups de po-
» litique forcés. Il en eft de ce traité,
» comme fi on vouloit allier l'eau avec
» le feu.

» Il y a des établiffements généraux
» formés en Europe : & ce ne feront
» pas quelques combinaifons particu-
» lieres qui pourront les détruire. Ja-
» mais la Maifon de Bourbon ne tra-
» vaillera véritablement à augmenter la
» puiffance d'Autriche ; & jamais celle
» d'Autriche ne penfera réellement à
» multiplier les forces de celle de Bour-
» bon.

Il termina, ainfi la troifieme quef-
tion.

» En fuppofant, ajouta-t-il, comme
» il a été dit, que la France ne peut
» fe difpenfer d'entrer dans les démê-
» lés préfents, on devoit commen-

» cer la guerre par l'Angleterre ; c'eſt-
» là qu'il falloit frapper les premiers
» coups.

» On a dit des Romains, qu'ils ne
» pouvoient être vaincus qu'à Rome ;
» & la même choſe a été dite de quel-
» ques autres peuples, qu'on regardoit
» comme invincibles.

» L'expérience de tous les âges &
» de toutes les nations a prouvé, que
» les peuples, qui portent la guerre
» au loin, & qui ſont forts chez les
» autres, ſont preſque toujours très-
» foibles chez eux.

» Il falloit aller faire le ſiege de
» Londres. Quand une nation s'eſt af-
» foiblie d'elle-même par un ſommeil
» léthargique de pluſieurs ſiecles, il
» ne lui reſte qu'un moyen pour ſe
» relever, qui eſt de faire un coup
» d'éclat. On a dit & l'on a écrit, que
» le paſſage d'une armée Françoiſe en
» Angleterre étoit impraticable ; mais
» on a dit mal, & l'on n'a pas bien
» écrit.

» Peut-être qu'aujourd'hui que tout
» eſt abymé, l'on y trouveroit de
» grands obſtacles ; mais au commen-
» cement de la guerre, ce paſſage étoit
» plus aiſé.

» Quand une Monarchie, qui a au-
» tant de ressources que la France,
» tourne toutes ses vues d'un côté,
» il est impossible qu'elle ne réussisse.
» Il falloit restreindre tous les plans à
» celui-ci, & abandonner l'Europe à
» elle-même jusques après cette expé-
» dition.

» Nous avions alors une marine
» quelconque; il falloit la sacrifier en
» entier, pour favoriser le passage des
» bateaux plats, destinés à porter les
» troupes. N'importe que le reste de
» la marine Françoise eût péri dans un
» jour, pourvu que l'armée eût dé-
» barqué. Cette audace eût étonné
» l'Angleterre. Nous eussions du moins
» tenté un chemin qui pouvoit seul
» rétablir nos affaires. En échouant
» même, les Bretons auroient été ef-
» frayés : ils savent que leur Républi-
» que seroit bientôt perdue, si cette
» porte étoit une fois ouverte à la
» France. Le pis-aller étoit de nous ré-
» duire alors dans l'état où nous som-
» mes aujourd'hui. Ni plus ni moins,
» notre marine est tout-à-fait détruite;
» il valoit mieux l'exposer toute en-
» tiere à ce passage.

» Quand une Puissance maritime a
» l'avantage sur une autre, les com-
» bats particuliers sont très-désavanta-
» geux à l'inférieure. Elle acheve de
» se détruire en détail; au-lieu qu'une
» action générale peut la rétablir dans
» un jour. »

LETTRE XI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

PResque tous les Princes d'Europe font jouer les violons chez eux : ils louent des fifres, des flûtes & des haut-bois, pour entretenir leur gayeté ; ils ont aussi, à leurs gages, des bouffons qui les font rire.

Le Roi de Sardaigne passe pour avoir la musique la mieux entendue ; & on conclut de là, que c'est un grand Prince, par la raison qu'il fait se procurer une modulation parfaite, & que l'harmonie dans l'administration forme une grande partie de l'art de régner.

Il y a auſſi un Opéra Italien à ſa Cour; mais je ne trouve pas que ce ſoit la meilleure piece de ſa muſique. A l'Opéra François, on parle ſans chanter; à celui d'Italie, on chante ſans parler. Un amant y fait une déclaration d'amour à ſa maîtreſſe, avec une ſeule voyelle qu'il roule, pendant un quart-d'heure, dans ſa bouche.

On dit que les Italiens ſont fort vifs dans leurs paſſions; pour moi, je trouve, au contraire, qu'ils ſont très-flegmatiques. Un Chinois mourroit de conſomption, s'il falloit qu'il mît tant de temps à exprimer ſon martyre.

Au ſpectacle du Palais-Royal, on gagne des inſomnies; à celui de Turin, on tombe dans des aſſoupiſſements. Les ſpectateurs y ont cet avantage, qu'ils y ſont auſſi tranquillement que dans leurs lits: on y dormiroit paiſiblement, pendant les trois actes que dure l'Opéra, ſi on n'étoit réveillé de temps en temps par le bruit des ariettes.

Pour moi, je m'y ennuye beaucoup; mais tout le monde m'aſſure que c'eſt ma faute, ou, pour mieux dire, celle de mes organes, qui ne ſont pas aſſez délicats, pour ſentir les beautés de cette

muſique.

musique. Ce qui me choque le plus à ce spectacle, c'est d'entendre sortir la voix d'une femme de la bouche d'un homme. Il me semble que c'est, en quelque façon, dégrader les anciens héros, que de les faire chanter avec des voix si claires. Les Généraux d'armée y ont des accents si efféminés, qu'il seroit impossible qu'une armée ne se moquât de leur commandement.

On a beau me dire que les personnages que les Opéra représentent, sont les plus grands hommes de l'antiquité; je prends toujours César pour une femme, & Alexandre pour une Demoiselle. Je ne m'étends pas davantage sur ce sujet; tu verras des Opéra Italiens en Angleterre; tu en jugeras par toi-même.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a des gens à Paris qui, pour de l'argent, vous apprennent à deviner. Ce qui m'étonne de cette ſcience prodigieuſe, c'eſt que ſes profeſſeurs, qui ſe vantent de démêler les événements les plus cachés de l'avenir, n'ayent pas de quoi vivre, & qu'ils ſoyent obligés d'en impoſer au public pour ſubſiſter.

On eſt preſque convenu aujourd'hui que cet art eſt une impoſture : mais il paſſa long-temps en Europe pour la ſeule ſcience vraie ; car la religion du Meſſie ne diſſipa point les ténebres de l'entendement humain : elle laiſſa l'eſprit comme elle le trouva. Il fallut que l'athéiſme, dans le dernier âge, ſe chargeât de guérir le cœur humain de cette foibleſſe : remede pire que le mal.

La Chrétienté étoit autrefois pleine de ſorciers. Les tribunaux, qui étoient

composés de juges qui ne l'étoient gueres connoissoient de la magie, & faisoient mourir ceux qui exerçoient cet art. C'étoit, je crois, un spectacle bien divertissant pour ceux qui étoient exempts de ce préjugé, de voir brûler des hommes, qui, se vantant d'avoir la puissance d'arrêter le cours de la nature, n'avoient pas celui de prévenir l'effet, d'un fagot de bois. Il est vrai que le feu ne consumoit point les sorciers. Ils renaissoient toujours des cendres de la magie.

Il n'y a pas bien long-temps qu'on est guéri de cette maladie ; ce qui prouve le retard des connoissances en Europe.

Tu ne feras peut-être pas fâché de voir ici un traité abrégé de sortilege, que j'ai recueilli dans plusieurs Auteurs graves ; car tout s'écrioit en Europe, jusqu'aux éléments de la folie.

On distinguoit plusieurs sortes de magie. La naturelle, qui n'étoit autre chose que les différentes combinaisons du développement de la matiere ; & dans ce cas, il ne falloit pas être sorcier pour devenir magicien. Un homme, qui faisoit passer les rayons du soleil au tra-

vers d'un verre, & qui, en augmentant ainsi le degré de chaleur, produisoit quelques fruits précoces, étoit regardé comme un homme qui possédoit cette science surnaturelle.

Le second sortilege tiroit son origine de l'art. Un Mathématicien qui, par le frottement de la matiere, rendoit des sons, ou faisoit articuler une statue, étoit réputé magicien.

La troisieme espece de magie prenoit sa source dans la Médecine. Quelques compositions, qui mettoient l'esprit en délire, portoient ce nom. Jusques-là tout étoit naturel dans la magie, & il suffisoit d'être ainsi magicien, pour passer pour sorcier; mais bientôt on alla plus loin; on fit une imposture de cette science. C'est d'elle qu'on vit sortir les enchanteurs & les enchantements, qui firent tourner la tête à tant d'Européens, & qui remplirent cette partie du monde d'erreurs & d'extravagances.

On supposoit que quelques paroles magiques pouvoient déranger le firmament, & donner un nouveau cours aux étoiles. On étoit dans la persuasion que les sorciers faisoient descendre la lune du ciel.

Quand on ne trouva plus dans l'ima-

gination de quoi féduire la crédulité humaine, on eut recours aux productions de la nature. Les plantes posséderent la magie.

On débita qu'il y avoit des herbes qui arrêtoient le flux de la mer, qui desséchoient les fleuves; & d'autres qui ressuscitoient les morts.

Un imposteur, connu dans le monde européen sous le nom d'Agrippa, prétendit avoir un secret magique pour faire naître un homme, par le moyen d'un œuf de poule.

Les sorciers ne se contenterent pas de promener la magie sur la terre; ils voulurent encore la faire descendre aux enfers. Dès-lors les démons s'emparerent du monde. L'Europe fut remplie de possédés. On vit des Européens qui logeoient jusqu'à dix mille diables dans leurs corps; mais les Mandarins chrétiens imaginerent une contre-magie plus prodigieuse encore. Avec un petit nombre de paroles ou quelques gouttes d'eau, ils les faisoient déloger promptement; & l'on ne vit jamais des démons si obéissants. On eût dit que les diables n'exerçoient leur pouvoir que pour montrer leur impuissance.

On vit des ſorciers qui ſavoient tout ce qui devoit ſe paſſer dans l'univers : il n'y avoit qu'une choſe qu'ils ignoraſſent ; c'étoit le jour qu'ils ſeroient brûlés.

L'amour eut auſſi ſes ſorciers, ſes enchanteurs, qui donnoient aux amants les moyens de ſe faire aimer de leurs maîtreſſes. Les anneaux, dans ce temps-là, jouoient le rôle de magiciens : témoin cette aventure qui arriva à un Souverain.

On dit qu'un Prince devint amoureux d'une femme, au point d'oublier tous ſes devoirs. Cette femme, étant morte, ſon amour n'en devint que plus violent : il ne quittoit point ſon cadavre, auquel il trouvoit autant de graces qu'au plus beau corps animé ; mais un Mandarin Archevêque, qui prit le moment que ce Prince étoit ſorti pour quelque beſoin, lui ôta un anneau dans lequel étoit le preſtige d'amour. Le Prince étant revenu, ne trouva plus dans ſa maîtreſſe qu'un cadavre puant : mais ſon amour, qui ſuivoit l'anneau, ſe porta tout entier du côté de l'Archevêque qu'il ſuivoit par-tout.

Les ſieges & les batailles dépendoient

de l'art magique. Les Généraux d'armée s'arrangeoient souvent avec des enchanteurs pour faire fuir les ennemis ; ce qui étoit fort commode, puisqu'un magicien pouvoit tenir lieu d'une armée.

Les sorciers s'en prirent aussi quelquefois aux animaux. On lit, dans une histoire européenne, qu'un peuple qui habitoient sur le Wéser, étant fort incommodé des rats, fit marché avec un magicien pour s'en débarrasser. Celui-ci prit une flûte, & en joua. Les rats, enchantés de ce son mélodieux, se mirent à le suivre. Alors il entra dans le Wéser, & les rats l'y ayant inconsidérément suivi, s'y noyerent tous.

Il y avoit des magiciens qui excitoient des orages & des tempêtes ; d'autres avoient le pouvoir d'emprisonner les vents, & de les tenir enfermés dans des peaux d'ânes.

Pendant long-temps, un morceau de bois, qu'on appella la baguette, joua le rôle de sorcier. D'abord on l'employa à découvrir les eaux ; mais on la fit servir, dans la suite, à retrouver les choses perdues, à découvrir les vols, & à reconnoître les assassins.

On attribuoit un pouvoir aux magiciens, qui, s'il eût été vrai, les eût rendu les maîtres de la vie des Souverains. Ils faisoient, disoit-on, des figures de cire qui leur ressembloient, & ils n'avoient qu'à fondre ces effigies pour faire mourir ceux qu'elles représentoient.

On donnoit un autre pouvoir à la magie, qui étoit de rendre les hommes invisibles. Ce sortilege étoit favorable sur-tout aux amoureux, qui par-là trompoient les Argus qui veilloient sur les femmes. Cette magie est, dit-on, la cause qu'il y a en Espagne & en Portugal, une inquisition, qui fait brûler les sorciers : mais ce seroit une grande tyrannie pour les amoureux ; car un amant invisible, qui par-là est impalpable, n'est gueres dangereux.

Outre les magiciens, il y avoit aussi des livres de magie. Le sortilege étoit dans les caracteres; de maniere qu'un Imprimeur étoit sorcier sans le savoir.

Toutes ces extravagances furent reçues & adoptées par ce que les Chrétiens appellent l'Eglise, & par les ordonnances des Rois & des Papes ; car afin que cette folie ne manquât pas de

pousser de profondes racines, on lui donna toute l'authenticité possible.

LETTRE XIII.

Suites des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

ROme établit pour maxime, qu'il n'y avoit qu'elle qui eût le privilege de lever des impôts sur les gens d'Eglise; & à force de le dire, on le crut. Un Comte d'Anjou s'obligea de lui payer deux mille marcs d'or toutes les années, pour la mouvance du Royaume de Naples, à condition qu'elle lui donneroit la permission de lever un tribut sur le corps des Prêtres de la France.

Quand quelque Monarque lui refusoit un domaine, qui étoit à sa convenance, elle le faisoit passer pour rebelle à l'Eglise; & d'abord elle ordonnoit qu'on se croisât contre lui. On le traitoit comme un Mahométan, parce qu'il ne vouloit pas se dépouiller

comme fidele. Nouveau genre de tyrannie, inconnu jusques-là dans l'univers.

Elle sut inspirer tant de respect pour son caractere, que les loix politiques & civiles en furent altérées, & que l'humanité elle-même en souffrit. Un Prince chrétien, ayant été fait prisonnier de guerre en combattant pour la défense de ses Etats, fut comdamné à mourir sur un échafaud, pour avoir, disoit sa sentence, pris les armes contre l'Eglise : injustice énorme ! car si l'Eglise formoit un corps politique, pourquoi ne pouvoit-on pas se battre contre elle ? Le sacrilege devoit finir où l'Etat civil ecclésiastique commençoit.

Elle profita d'une foiblesse qui se trouvoit alors, & qui se trouve encore aujourd'hui chez les Princes chrétiens, & dont on ne sauroit donner d'autre raison, si ce n'est que de tout temps l'opinion a gouverné le monde. On vit souvent des Souverains qui oserent insulter la personne des Papes, les détrôner, les traîner en prison, les charger de fers : mais aucun, ou presque aucun n'osa épouser sa niece,

ou répudier sa femme, sans sa permission. On sent combien ce préjugé a dû être favorable à la politique des Papes, puisque par-là ils pouvoient empêcher les alliances qui ne leur étoient pas favorables. Ils se relâchoient de ce droit, ou le soutenoient, suivant leurs intérêts.

Il y eut des temps où ils refuserent, à de certains Monarques, d'épouser leurs cousines au quatrieme degré : d'autres fois ils porterent des Princes à se démarier d'avec des femmes qu'ils avoient épousées légitimement.

Rome ayant ainsi jetté les fondements de sa puissance spirituelle, elle n'eut qu'un pas à faire pour établir la temporelle. De même que l'ancienne République, elle érigea un tribunal, où toutes les affaires du monde devoient être jugées. Ce tribunal décida des causes les plus célebres de l'Europe.

Les Papes ordonnerent, de leur autorité & pleine puissance, que plusieurs Royaumes changeroient de maîtres, & appartiendroient à d'autres Souverains qu'à ceux à qu'ils appartenoient. Ils déposerent un grand nombre de Rois, & disposerent de leurs Couronnes. Quel-

ques-uns furent privés de leurs biens, meubles & immeubles; & d'autres furent réduits à vivre de charités.

Elle s'étoit donné des états & un domaine. L'histoire de l'Europe ne dit point comment elle les acquit. La légitimité de ses possessions n'est fondée que sur des doutes. Il n'est pas difficile de se convaincre qu'elle les usurpa. Il ne faut, pour cela, que jetter les yeux sur la position où étoit cette partie du monde, lorsqu'elle se les appropria. Tous les domaines de l'Europe étoient alors des aliénations de l'Empire Romain. Les Princes, qui les avoient usurpés, ne pouvoient donner qu'illégitimement ce qu'ils possédoient de même.

Rome cite des concessions des Césars. Il n'est gueres probable que les Empereurs, dont la politique fut toujours de diminuer le pouvoir des Papes, ayent contribué à les agrandir. Mais quand ils l'auroient voulu, ils ne le pouvoient pas. Ils n'avoient aucun droit de dépouiller l'Europe, pour enrichir Rome chrétienne; à moins qu'il n'y ait un droit des gens en Europe, par lequel un bien volé, en passant à un

troisieme, devient bien acquis. Cependant elle jouit paisiblement de ses Etats, ni plus ni moins que s'ils lui appartenoient de plein droit.

En parcourant les annales de l'Europe chrétienne, on ne trouve presque point de Famille régnante que les Papes n'ayent détrônée.

Ils voulurent que cette jurisdiction générale s'étendît jusques sur les affaires particulieres de la société. J'ai lu, dans ces mêmes annales, qu'un Chrétien, nommé Monfort, ayant enlevé l'enfant du Roi Pierre d'Arragon, la Reine sa mere, qui le redemandoit, alla plaider elle-même sa cause devant ce tribunal. Il fut ordonné que Monfort rendroit cet enfant; & Monfort le rendit. On peut juger, par ce seul trait, de l'ascendant que les Papes avoient sur les Princes; car si les grands leur étoient si soumis, que devoit-ce être des peuples?

Non-seulement Rome vouloit être obéie, mais même elle vouloit l'être par les plus vils instruments de sa puissance. Un Moine, qui étoit porteur d'un ordre de sa part, devoit être respecté. On vit, dans une guerre pour la re-

ligion, un frere Ramire, excommunier & interdire de ſa part autant de grands qu'il voulut. Quand un Roi qui lui payoit tribut, mouroit ſans poſtérité, elle prétendoit à ſa Couronne.

Elle cédoit quelquefois ſes droits en apparence, mais ce n'étoit que pour mieux affermir ſon autorité. Si elle rendit grand Charlemagne, ce ne fut que pour mieux diminuer ſon pouvoir dans la perſonne de ſes Succeſſeurs.

Sa coutume conſtante fut de favoriſer les uſurpations, lorſquelles purent favoriſer ſes vues.

Il ne ſervoit de rien aux Princes contre qui elle ſe liguoit, de faire voir la légitimité de leurs titres. Rome ſacrifioit les droits les plus ſaints de l'Europe, à ſes intérêts perſonnels.

Elle reconnut un nommé Pépin, uſurpateur de la France, pour légitime Souverain, & menaça de ſes anathêmes les François qui oſeroient ſe donner un Roi d'une autre race. C'eſt que cet uſurpateur étoit puiſſant, & promettoit des domaines.

Comme elle avoit établi pour maxime d'être le ſiege de la politique du monde chrétien, & qu'il falloit pour

cela qu'elle fût instruite de tout ce qui se passoit en Europe, elle tenoit un répertoire universel de ce qui se passoit chez tous les Princes. Pour cela, elle entretenoit, à ses dépens, des agents dans toutes les Cours. Ceux-ci se mêloient de tout. Il n'y avoit nulle affaire dont ils ne prissent connoissance. Leur séjour ordinaire étoit auprès des Souverains. C'est delà qu'ils s'insinuoient dans les replis les plus cachés des intrigues d'Etat. Il n'y eut point de secrets dans les Familles royales qu'ils ne pénétrassent. Ils s'ingéroient jusques à savoir le mystere de leurs lits.

Ils s'attachoient particuliérement à développer les vices & les vertus des Princes, & à connoître l'endroit foible de leur caractere. Rome en étoit aussi-tôt instruite, & l'on agissoit en conséquence.

On l'informoit exactement de la position présente des Gouvernements, de leur pouvoir, de leurs forces relatives, du nombre de leurs troupes, de leurs systêmes économiques, de leurs finances & de leurs ressources. Les grands Mandarins avoient, par cette correspondance générale, la clef de la puissance politique de l'Europe.

Ces émiſſaires ne perdoient point de vue les Souverains ; ils les ſuivoient dans leurs voyages, dans leurs amuſements ; ils les accompagnoient même à la guerre ; car il pouvoit naître à tout moment des événements qui changeaſſent la deſtinée des affaires : ils vouloient en être inſtruits les premiers, afin de prendre les devants, & qu'aucune autre Puiſſance ne les prévînt.

Ces agents, qu'on appelloit Nonces, parloient preſque toujours fort haut. Ils menaçoient ſouvent les Souverains, & les accoutumoient à une ſoumiſſion aveugle pour les Papes. Ils mêloient ordinairement les affaires du ciel avec celles de la terre. Mais ils faiſoient une choſe plus utile pour leurs intérêts; car ils imbiboient ſi bien les peuples de leurs maximes, que ceux-ci tenoient plus à Rome qu'à leur patrie.

Rome, par ſes agents, cherchoit à porter les Souverains à avoir de la confiance en elle ; quand elle y avoit réuſſi, elle s'en ſervoit pour étendre les bornes de ſa domination.

Aucun Prince n'étoit ſûr de la fidélité de ſon peuple ; car, dans les diviſions qu'elle avoit avec eux, ſon pre-

mier ſoin étoit de relever les ſujets du ſerment de fidélité.

Elle entretenoit, dans toute l'Europe, des factions qui ſoutenoient publiquement ſa primatie ſur toutes les Têtes couronnées; ce qui augmentoit ſon influence.

Comme elle avoit pour ſyſtême politique la foibleſſe générale de l'Europe, lorſque quelque Prince augmentoit conſidérablement ſes forces, & que ſa puiſſance commençoit à lui faire ombrage, elle ſuſcitoit des jalouſies dans les Cours des autres Souverains, & ne ceſſoit de s'intriguer juſques à ce qu'ils euſſent pris les armes contre lui. Par cette diſcorde continuelle, elle empêchoit qu'aucun Gouvernement ne devînt formidable.

Tandis que les autres Puiſſances ſe faiſoient la guerre, & ſe ſervoient des armes pour s'entre-détruire, Rome n'employoit que des maximes; ce qui faiſoit qu'elle étoit toujours la même; car elle ne s'uſoit point. Uniquement occupée à acquérir la domination ſur les eſprits, elle étoit perſuadée que, lorſque l'on a ſubjugué l'opinion des hommes, leur conquête eſt faite.

Les autres Puiſſances politiques de l'Europe ſe formoient un point de vue : leur plan de domination tendoit à un ſeul objet. Les Papes les embraſſoient tous : leur ſyſtême étoit celui de l'univers.

Quand l'Europe étoit en guerre, & que les Souverains n'avoient que les forces qu'il leur falloit pour attaquer ou pour ſe défendre, c'étoit toujours le temps qu'ils prenoient pour augmenter leur pouvoir.

Ils ſurent ſi bien en impoſer aux peuples & aux grands, qu'on commença à ſe perſuader qu'ils avoient des droits inconteſtables ſur tous les Etats. Ce fut ſur cette perſuaſion que pluſieurs Souverains firent la guerre pour eux, & ruinerent leur puiſſance réelle, pour ſoutenir leurs droits chimériques.

Lorſqu'un Pape étoit forcé, par les circonſtances, à faire un traité onéreux avec quelque Souverain, celui qui lui ſuccédoit, l'annulloit auſſi-tôt; car ce fut toujours une loi fondamentale de Rome, que les Papes ſont toujours mineurs, quand il s'agit d'un acte qui peut diminuer leur pouvoir : ainſi ils étoient ſûrs de regagner dans un temps,

ce qu'ils avoient perdu dans un autre.

Outre ſes émiſſaires & ſes agents, Rome avoit encore des Bonzes & des petits Mandarins répandus dans tous les Etats de l'Europe, qui enſeignoient que toutes les autres Puiſſances n'étoient que des branches de la ſienne. Maxime qui, étant une fois reçue dans l'eſprit des peuples, augmentoit la vénération pour elle, & diminuoit le zele pour un légitime Souverain.

Elle n'étoit fidelle à ſes engagements, que, lorſqu'en les tenant, ils n'étoient point contraires à ſes vues.

On lit qu'elle traita avec un Prince pour l'inveſtiture du Royaume de Naples, quoiqu'elle eût pris d'ailleurs d'autres engagements. Elle mettoit toujours ſes droits à l'enchere. Celui qui en donnoit le plus d'argent, l'obtenoit.

Lorſqu'elle paſſoit quelque engagement, elle y mettoit toujours des clauſes qui lui offroient un moyen ſûr de ne pas le tenir.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Scham-pi-pi, *au Mandarin Ministre à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de grandeur dans les Gouvernements européens : ce qu'on appelle ici la puissance politique des Etats, est tout près du néant.

Les intérêts des Princes sont de petits atômes imperceptibles. Quand on me fait le récit des batailles générales qui ont agité le monde européen, & des légions de soldats qui se sont battus pour augmenter le pouvoir de ses Potentats, il me semble que je vois un tas de fourmis qui se disputent la conquête d'un épi de bled.

Dans les plus grands combats qui se livrent en Europe, il n'est gueres question que de quelques lieues de terrein inculte, ou presque toujours inutile. C'est pour ces riens que les Rois chrétiens passent leur vie à négocier, ou à se battre.

La France eſt la plus grande Puiſſance de l'Europe : il eſt vrai que ſon continent eſt auſſi étendu qu'une de nos Provinces, & qu'elle eſt auſſi peuplée que deux ou trois de nos Villes unies enſemble. On éleve ſa grandeur juſques aux nues, & on ne parle que de ſes forces; la raiſon en eſt, qu'elle peut mettre ſur pied une armée auſſi nombreuſe que le détachement des troupes qui ſuivent notre Empereur, lorſqu'il va prendre le divertiſſement de la chaſſe.

Cette Monarchie étend ſes ailes ſur l'Océan & la Méditerranée; mais au-lieu de commander à ces deux mers, elle en eſt commandée.

Elle tient un rang diſtingué parmi les autres Puiſſances par ſes richeſſes. Si ſon numéraire étoit réparti géométriquement, il y auroit une demi-once d'argent pour chacun de ſes ſujets. Cela s'appelle ici les finances; nom idéal, qui ne ſignifie rien, l'orſqu'on l'étend au général, puiſqu'il n'y a que quelques partiſans qui ayent les moyens de financer.

Le Roi eſt riche en France; mais c'eſt parce que tout le monde y eſt

pauvre. Il s'approprie le bien de tous ses sujets, &, pour cela, il n'a rien à faire qu'à leur demander la permission de le prendre.

Les François idolâtrent leur Roi, qui est la cause premiere de leur misere. C'est une maladie de famille, qui passe de pere en fils, & qui se perpétue de génération en génération. On embarrasseroit beaucoup ce peuple, si on lui demandoit la raison de cet amour. Il pourroit répondre que c'est un usage établi. Ce n'est pas que la nation françoise n'aime ses richesses ; mais elle aime encore plus ses moeurs & ses manieres. L'homme ici est un animal contradictoire à lui-même.

Les François travaillent, avec des peines inconcevables, à acquérir des trésors qu'ils cedent au Prince dès le premier ordre qu'ils en reçoivent.

Les connoisseurs en politique prétendent que cet amour pour le Prince forme la véritable puissance de la Monarchie. Je le croirois bien aussi, s'il n'étoit pas abusif. Il faudroit pour cela qu'il fût lui-même la regle de la politique ; qu'il établît un point de proportion entre le Prince & les sujets ;

que celui-là ne leur demandât pas trop, & que ceux-ci lui donnassent assez.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

LEs joueurs ressemblent aux amants; ils s'imaginent qu'on n'a rien de mieux à faire, que d'écouter leurs complaintes.

Hier, on m'introduisit dans une société Piémontoise, où je ne fus pas plutôt entré, que la compagnie se saisit de moi. J'appris dans une heure les malheurs de chacun. L'un me dit que, depuis un an, il avoit perdu la moitié de son bien au jeu; l'autre, qu'il étoit entiérement dérangé; un troisieme, qu'il avoit consommé toute sa fortune aux cartes.

» Messieurs, dit alors un vieux » joueur, qui n'avoit encore rien dit, » vous parlez de vos pertes, mais per- » sonne de vous ne parle de ses pro- » fits; car enfin vous gagnez quelque

» fois; mais pour moi, cela ne m'ar-
» rive jamais. Tenez, Monſieur l'é-
» tranger, continua-t-il en m'adreſſant
» la parole, me voici : je joue le qua-
» drille depuis que je ſuis au monde;
» &, graces à mon âge, ce n'eſt pas
» l'affaire d'hier; je n'y ai pas gagné
» une ſeule fois. Il y a vingt-cinq
» ans que je n'ai vu de ſpadille. Rien de
» plus marqué que mon malheur. Si
» j'ai un jeu paſſable, & que j'appelle
» un Roi, je fais la partie remiſe : ſi je
» joue ſans prendre, elle eſt codille.
» Ce qui me déſole le plus, c'eſt
» que je joue avec de vieilles femmes,
» qui me volent depuis le matin juſ-
» qu'au ſoir. Cependant je me vois à
» l'hôpital.

» Voilà un plaiſant guignon, reprit
» un autre, qui étoit à côté de celui
» qui venoit de parler, que de n'avoir
» point de ſpadille! Eſt-ce que quand
» on joue au quadrille avec des Da-
» mes en Piémont, on voit jamais les
» as noirs.

» Mais, Monſieur, continua-t-il, une
» choſe qui vous ſurprendra, & qui
» n'a point d'exemple, c'eſt qu'au mo-
» ment que je vous parle, on vient
de

» de me forcer le quinola sixieme au
» reversis. Voilà, par exemple, des
» coups marqués, & ce qu'on peut
» appeller des événements. Mais si
» vous parlez d'événements, reprit un
» troisieme, il n'y a personne sous la
» voûte des cieux, qui puisse vous en
» citer de plus extraordinaires, que
» moi. En voici, par exemple, un
» qui est unique, & qui vient de m'ar-
» river, il n'y a pas encore une heure.
» Vous savez, sans doute, le piquet,
» Monsieur, me dit-il? Non, Mon-
» sieur, lui répondis-je, je ne le con-
» nois point. Cela ne fait rien, conti-
» nua-t-il; le coup est si simple, que
» tout le monde peut le concevoir:
» voici comme il s'est passé.

» La partie va en cent points; je
» ne joue que pour deux, & mon ad-
» versaire pour soixante & quinze. Je
» suis en premier; j'ai six trefles, par
» l'as, le Roi, la Dame, le valet, le
» neuf & le huit; & trois piques, par
» l'as, le Roi & la Dame; l'as & le
» Roi de cœur, & la Dame de car-
» reau: c'est le plus grand jeu du pi-
» quet; avec cela j'ai cinq cartes à
» prendre. Je ne joue que pour deux;

» naturellement je dois porter au point :
» je garde mes six trefles, avec un as ;
» mais, voyez ma fatalité! je prends
» le huit, le valet & le neuf de pique,
» la Dame & le valet de cœur, & pas
» un seul carreau. Je crois qu'en al-
» lant au talon, ils étoient ensevelis
» dans les plus profonds abymes de
» l'enfer ; mais, non, je me trompe ;
» ils n'y étoient pas, malheureusement
» pour moi ; car ils se trouverent tous
» dans les mains de mon adversaire,
» qui m'en mit sept sur la table, par
» la quinte au valet, avec quatorze
» de dix, & me gagna cent louis, que
» que nous jouyions cette partie-là. Que
» dites-vous de celui-là, Monsieur,
» contimua-t-il? Je n'entends pas le coup,
» lui répondis-je ; mais il me paroît
» malheureux. Malheureux! reprit-il,
» avec fureur. Après une pareille fata-
» lité, il faut se pendre. En cinq car-
» tes, ne pas prendre un sept de car-
» reau!

» Monsieur, interrompit une vieille
» Dame, quoique le coup soit piquant,
» ce n'est cependant qu'un seule par-
» tie de perdue. Mais que direz-vous
» de ponter une nuit entiere au Pha-

» raon, ſans gagner un ſeul paroli ?
» Voici mon hiſtoire de la nuit paſſée.

» Je mets d'abord deux ducats ſur un
» as qui avoit été déclaré pendant deux
» heures contre le banquier. Je ne l'ai
» pas plutôt mis ſur la table, qu'il eſt
» pris. Je le pouſſe, & il eſt fait qua-
» tre fois de ſuite. A la ſeconde taille,
» je laiſſe l'as, & prends le roi; le roi
» perd deux fois, & l'as gagne trois. Je
» m'opiniâtre ſur le roi, & je ſuis faite
» treize fois de ſuite, ſans interruption.
» Alors, je change ma carte; je prends
» la dame qui étoit routée : mais je ne
» l'ai pas plutôt choiſie, qu'elle perd,
» & le roi commence à gagner. De
» crainte que la dame ne perdît autant
» que le roi, je la changeai pour le va-
» let; & le valet perdit plus ſouvent
» que le roi. Je le gagnai cependant une
» fois : je fis paroli aux dix, & les per-
» dis *ſonica*. Le neuf avoit été déclaré ;
» je le pris, & la chance tourna. J'en-
» tends dire à ma droite que le banquier
» donnoit la face; je la prends, & je
» ſuis auſſi-tôt facée. On me dit à ma
» gauche que la ſeconde face eſt cer-
» taine; je la choiſis, & je ſuis refacée.
» Enfin, je quitte, furieuſe & déſeſpé-

»rée, perdant tout ce qu'on peut per-
»dre au monde.

»Tout cela n'eſt qu'une bagatelle,
»reprit un Piémontois qui n'avoit pas
»encore ouvert la bouche; votre mal-
»heur, Madame, n'eſt que le cadet du
»mien. Dans dix ans, j'ai perdu, à pon-
»ter au Pharaon, ving-cinq millions
»de maſſes; & ſi je n'avois fripponné
»les banquiers, ils m'auroient gagné
»cent millions.

LETTRE XVI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LEs Etats ne dégénerent point tout d'un coup; il s'affoibliſſent par gradations; il s'écoule, pour l'ordinaire, pluſieurs ſiecles, avant que les reſſorts en ſoyent tout-à-fait uſés.

La ſeconde fois que j'aſſiſtai au petit conſeil d'Etat dont je t'ai déja parlé, je trouvai les politiques qui le compoſoient, occupés de la poſition préſente de la France.

Comme chacun en donnoit des raisons relatives à sa maniere de penser, un des membres prit ainsi la parole :

» Messieurs, dit-il, nous prenons presque toujours le change sur nos affaires politiques, en attribuant leur mauvais état à une suite d'incidents qui se sont succédés depuis quelques années, tandis qu'ils tirent leur source d'une cause qui existe depuis plusieurs siecles.

» Après la grande révolution de notre monde, qui des peuples barbares fit des nations civilisées, chaque Etat particulier songea à sa grandeur personnelle.

» La France, voulant dominer sur tous les peuples de l'Europe, ne pensa qu'à étendre ses conquêtes de terre : elle ne vit point la mer. Le grand océan n'entra point dans ses vues. Elle eut des armées innombrables pour reculer ses frontieres, & faire face à tous ceux qui voudroient s'opposer à son agrandissement. Son plan étoit, dans ce temps-là, analogue à l'exécution de ses desseins, & peut-être à la position où étoient alors les choses. Mais le

» ſyſtême univerſel de l'Europe a changé
» de face.

» De nombreuſes colonies, tranſ-
» plantées dans les nouveaux mondes,
» établirent une puiſſance qui n'exiſ-
» toit pas auparavant. Des plantations
» nouvelles créerent une richeſſe dont
» on n'avoit jadis aucune idée; des mi-
» nes abondantes s'ouvrirent en Améri-
» que, qui augmenterent conſidérable-
» ment les ſignes des valeurs; un grand
» commerce étranger ſe forma, & de-
» vint la baſe du pouvoir de tous les
» Etats. Alors les vaiſſeaux furent plus
» néceſſaires que les ſoldats, & les ar-
» mées moins utiles que les flottes;
» cependant la France, ſans faire atten-
» tention à ce changement, ſuivit ſon
» ancien ſyſtême, & continua de s'é-
» loigner de la mer. La confuſion de
» nos armements ſur l'océan n'eſt pas
» l'affaire d'hier. Il ne faut pas attri-
» buer ce déſordre à ce regne, ou au
» précédent: il y a plus de deux cents
» ans que les Anglois renverſerent ainſi
» les premiers fondements de notre
» marine. Ce peuple y a toujours tra-
» vaillé avec d'autant plus de ſuccès,
» que nous ne nous ſommes jamais op-

» posés aux progrès de la sienne. Bien-
» loin de penser à rétablir le niveau,
» nous leur avons fourni nous-mêmes
» les moyens de le détruire. La Fran-
» ce, pendant ces derniers siecles, a vu
» établir dans la Grande-Bretagne une
» foule de *Bills* ou de Réglements pro-
» pres à augmenter ses flottes, & il
» n'est jamais venu dans l'esprit de no-
» tre Gouvernement de suivre son exem-
» ple. Qu'est-il arrivé de cela? c'est que
» la marine d'Angleterre, en devenant
» la dominante, a acquis assez de ri-
» chesses pour fournir à nos ennemis
» des armes contre nous : de cette ma-
» niere la puissance de mer a donné la
» loi à celle de terre.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LOrsqu'une Dame, en France, est en faveur, & qu'elle a gagné l'affection de son Prince, toutes les choses de la vie civile prennent son nom.

A mon arrivée à Paris, mon cocher me demanda ſi je voulois un carroſſe à la Pompadour. Un marchand de la rue St. Honoré, qui ambitionnoit ma pratique, m'aſſura que ſi je voulois me ſervir de lui, il me donneroit un drap de couleur Pompadour ſuperbe. Un cuiſinier, qui s'offrit en même-temps pour entrer à mon ſervice, me dit, pour me prouver ſon talent, qu'il pouvoit faire d'excellents ragoûts à la Pompadour. On voit des cheminées, des miroirs, des tables, des ſophas, des chaiſes qui s'appellent ainſi.

Il y a auſſi des lits à la Pompadour. Comme j'ai de la peine à croire que les François donnent ainſi des noms aux choſes à pure perte, je ferai quelques recherches pour ſavoir ſi un lit à la Pompadour, n'eſt pas ſuſpendu de maniere à donner plus de plaiſir aux ſens que les autres.

On vend ici des rubans à la Pompadour, des boîtes à la Pompadour, des éventails, des étuis, des curedents à la Pompadour. Il n'y a point de chiffon aujourd'hui ſur la toilette d'une femme, qui ne ſoit à la Pompadour.

On dit que cette nation eſt vaine;

Mais comment concilier cela avec cette profonde humilité qu'elle fait paroître ? Les grands & les petits ont endossé la livrée de la favorite, & semblent tenir à grand honneur d'être habillés comme ses laquais. Le plus grand contraste est que ceux qui l'honorent le plus extérieurement, affectent de la mépriser davantage intérieurement. En vérité, mon cher *Kié-tou-na*, cette nation est une véritable énigme. Tous les hommes sont inconséquents ; mais les François sont les plus inconséquents de tous les hommes.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin sur les Cérémonies, à Pékin.*

De Paris.

ON s'étouffe ici à force d'amitiés. Lorsqu'on arrive de campagne, ou que l'on a été seulement huit jours absent, il faut essuyer les embrassades, non-seulement de ceux avec qui on est en quelque liaison, mais même de ceux qu'on ne connoît pas.

Ces mêmes accolades ſe reçoivent & ſe rendent dans les viſites ordinaires au premier de l'an, les grands jours de condoléance & de félicitation, aux mariages, aux baptêmes, & aux enterrements. La nation s'embraſſe continuellement, & ne s'en hait pas moins. Je crois que les François, qui ſuivent leur dogme à la lettre, tirent cette coutume de la religion du Chriſt, qui fut trahi, dit-on, par un baiſer. Les femmes ſur-tout paroiſſent tirer ce cérémonial de Judas; car elle s'embraſſent ſans ceſſe, & ſe trahiſſent toujours.

Peut-être auſſi n'eſt-ce qu'un inſtinct de ſociété qui porte les François à faire ſemblant de s'aimer, pour être plus en état de ſe ſupporter les uns les autres. Les embraſſades mettent ici tout le monde au même niveau; il ſemble qu'on ſoit tous égaux, lorſqu'on s'eſt embraſſé également.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

GEnes, d'où je t'écris, n'eſt pas une Puiſſance; c'eſt une Ville à laquelle on a donné le nom de République.

Je ne ſais pourquoi les Européens ont imaginé de ſe diviſer en petites peuplades, dont les forces, n'étant pas en proportion relative, ſont continuellement à la veille d'être ſubjuguées.

Quand cette République a des diſcuſſions avec les Princes étrangers, il faut que le peuple ſe révolte pour ſoutenir les droits de l'Etat : remede qui eſt pire que le mal.

Un étranger eſt d'abord au fait de la puiſſance politique de ce Gouvernement. Quelques barques marchandes compoſent ſa marine, & deux ou trois compagnies de Corſes forment ſon état militaire. Ses finances ſont en meilleur état; il y a ici un tréſor; & c'eſt

dans celui-ci que consiste la République.

Gênes a la manie de vouloir figurer avec les premieres Puissances de l'Europe; elle reçoit & envoye des Ambassadeurs dans les Cours étrangeres. Elle a un Souverain qu'on appelle Doge; mais il faut que ses sujets se méfient de lui; car il n'est pas plutôt élu, qu'il devient prisonnier d'État; il n'a pas la liberté de sortir des murs. Sa souveraineté finit aux portes de la ville.

Cette espece de Royauté se remonte tous les trois ans. Le Prince qui occupe le trône, n'y est pas plutôt assis, qu'il est obligé d'en descendre pour redevenir sujet.

Il y avoit autrefois une couronne attachée à ce diadême; mais des rebelles l'en ont arrachée, & il ne reste aujourd'hui aux Doges de Gênes qu'un bonnet.

Libertas: voilà la devise de cette République; il est vrai que deux ou trois cents citoyens ont la liberté de tyranniser tous les autres, de faire des loix à leur fantaisie, de les abroger, de jouir des dignités, des rangs, des honneurs, de se revêtir des premieres charges de

l'Etat, & de diſpoſer des revenus de la République. Je ne voudrois pas qu'on ajoutât la dériſion à la ſervitude. Pourquoi inſulter aux malheurs des peuples? Ils ne ſont déjà que trop à plaindre d'être eſclaves. La deviſe de la liberté ne convient qu'à un peuple qui ſe gouverne par lui-même, ou par ſes repréſentants; il n'eſt libre que lorſqu'il a part à l'adminiſtration, & qu'il entre dans le Conſeil délibératif de la nation. Les Européens n'appellent preſque jamais les choſes par leur nom; ils nomment République, des Etats entiérement deſpotiques; c'eſt comme ſi l'on vouloit que l'Empire du Turc fût un Gouvernement libre.

L'autorité ſuprême eſt ici au pouvoir des Nobles, qui peuvent conjurer contre l'Etat, ſans que le corps du peuple puiſſe s'y oppoſer. Le Sénat délibere ſouvent des choſes qui tendent à ſa ruine. Il eſt arrivé pluſieurs fois dans un ſiecle, que la République a été à la veille de périr par ſon inconſidération.

On voit à Gênes un autre ſujet de dériſion publique; c'eſt la ſtatue d'un citoyen qui délivra la République d'un joug étranger, pour lui en faire porter

un national, toujours plus pesant aux peuples.

Outre ces malheurs publics qui regardent l'Etat, il en est un autre qui regarde les citoyens. L'ancienne noblesse dispute le pas à la nouvelle ; ce qui forme des débats & des querelles, où toutes les familles sont forcées de prendre part. C'est déja trop pour une nation d'avoir à supporter la tyrannie générale des Nobles, sans qu'elle les afflige encore par ses divisions particulieres.

Il est difficile qu'un peuple porte longtemps le même joug, sans chercher à s'en affranchir. Celui de Gênes a souvent tenté d'abolir le despotisme des Nobles ; mais l'anarchie l'a toujours emporté sur lui. La République a employé deux moyens qui ont toujours été efficaces : l'un a été d'appauvrir le peuple en employant contre lui des monopoles, & l'autre de le tenir divisé par des factions particulieres.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, la société générale est divisée en deux branches ; les hommes & les femmes ont chacun leur département : ils ne se rencontrent que pour remplir l'objet de la propagation ; à l'exception de cette affaire, ils n'en ont point d'autre ensemble. Nous autres Asiatiques, nous n'avons point de foi dans la fidélité du sexe : le dogme de notre religion, à cet égard, se réduit aux clefs & aux verroux. Ici les femmes sont confondues pêle-mêle avec les hommes : elles n'ont d'autre gardien de leur vertu, que la vertu. Un époux se fie sur la sagesse de son épouse, comme si elle étoit la chasteté même ; il lui remet les clefs du trésor qu'il a le plus précieux, & se repose sur elle de son honneur. Il y a beaucoup à dire pour & contre cet usage ;

mais, quelques raiſons que nous puiſſions alléguer aujourd'hui, nous autres Aſiatiques, pour nous juſtifier, nous perdrions notre procès en Europe, parce que les femmes y ont gagné le leur.

Il eſt certain que la nature n'a point établie cette ſéparation; elle ne peut être fondée que ſur les abus de la fréquentation des deux ſexes : c'eſt un remede que la légiſlation applique à la ſociété malade. Il n'y a qu'à réfléchir ſur la foibleſſe d'un ſexe, & la fragilité de l'autre, pour convenir de la néceſſité du remede.

C'eſt, diſent les Européens, une tyrannie; mais ſi cette tyrannie répand du calme dans les paſſions, ſi elle guérit les inquiétudes de l'eſprit, bannit les craintes, entretient la paix domeſtique, prévient les guerres de famille, établit l'union, la concorde, laiſſe l'équité aux tribunaux, empêche que la juſtice ne ſoit vendue, que l'adminiſtration générale ne ſoit troublée; ſi elle maintient l'ordre général, ſoutient les loix fondamentales, fait que le Gouvernement eſt en ſûreté, que la faveur ne diſpoſe point des premieres char-

ges de l'Etat, que le Prince ne se prévient point, que les emplois ne se vendent pas; si tout cela est une tyrannie, il sera toujours très-glorieux, pour la société, que les hommes soient ainsi tyrans.

Il faut avouer, Monsieur le Chinois, me disoit l'autre jour un Européen, que vous êtes bien barbares de tenir vos femmes dans une servitude qui les rend esclaves. Il faut convenir, Monsieur l'Européen, lui dis-je, que vous êtes bien inconsidérés, de donner aux vôtres une liberté qui empêche que vous n'en ayiez. Portez vos regards sur tout ce qui vous environne, & vous verrez que cette liberté, que vous prônez tant, est la véritable image de votre servitude. Examinez-vous bien, & vous découvrirez que vous avez perdu les droits que la nature vous avoit donnés sur les femmes, & que vous n'êtes plus que les secondes personnes de la société.

L'empire des femmes aujourd'hui est établi, depuis le Monarque jusques au dernier sujet. On lit, dans l'histoire de l'Europe, qu'il y avoit autrefois un peuple, appellé Sauromates, qui étoit dans

la ſervitude civile des femmes : les François ſont aujourd'hui ce peuple. Le beau-ſexe s'y eſt emparé de l'adminiſtration générale & particuliere : toutes les affaires de la République ſont de ſon reſſort ; c'eſt lui qui fait mouvoir la grande machine du monde européen. Ici une femme eſt toujours cachée derriere un homme ; les Européens ne ſont que des automates, qui reçoivent de ce ſexe l'action & le mouvement.

Ce qui me choque chez ce peuple dans la fréquentation des deux ſexes, n'eſt pas la fréquentation ; mais l'aſcendant que le plus foible prend ſur le plus fort : ce qui avilit les hommes au point, qu'ils ſe rendent indignes de ces mêmes hommes qui les aviliſſent.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris

LA ſociété ſe ſoutient ici d'elle-même. Perſonne n'en fait la méchanique.

Le pere n'apprend point au fils les devoirs de citoyen; il ne les fait pas lui-même.

Les loix font renfermées dans de gros volumes ; & il n'y a que ceux qui étudient long-temps une fcience profonde, qu'on appelle *le droit*, qui foient en état de lire dans ces livres. C'eft ici une profeffion particuliere, que de favoir les obligations de fon état ; prefque perfonne ne fait le droit de fes devoirs.

Un fujet, qui a caufé une léfion dans la police générale, ignore qu'il ait commis un crime dont il eft refponfable à la fociété dans laquelle il eft membre ; il faut que ce foit des gens de loi qui le lui apprennent ; & quand on l'en inftruit, il eft prefque toujours trop tard pour y remédier. Sa fentence fuit de près cette découverte : il eft fouvent puni pour un crime, dont il ne fe connoiffoit pas coupable.

Deux particuliers qui ont un procès, & dont l'un a violé les loix de la fociété, ne favent jamais par eux-mêmes qui des deux peut avoir tort. Ils vont devant un Tribunal compofé de Juges qui étudient long-temps le fait, & qui, après plufieurs féances, déclarent quel eft l'innocent.

Il eſt triſte d'être d'une ſociété où ceux qui la compoſent ignorent les devoirs de leur condition, & dans laquelle il faut toujours qu'un tiers les apprenne à ceux qui s'en écartent. Cette premiere obligation en Europe n'entre point dans l'éducation générale. La légiſlation n'a point de catéchiſme. Ce n'eſt que par haſard qu'on apprend à être citoyen. On a entendu dire ou raconter à quelqu'un, qu'il ne faut point tuer, ni voler.

A l'exception des crimes capitaux qui tombent les premiers ſous les ſens, on peut dire que les loix, en Europe, ne puniſſent que des innocents; car, pour être coupable, il faut ſavoir qu'on l'eſt.

En général, à la Chine, le peuple s'écarte moins de ſes devoirs, parce que preſque tout le monde les connoît. L'inſtitution entre dans l'éducation Chinoiſe : chaque membre de l'Empire apprend dans les livres de loix à être citoyen; les obligations de chaque claſſe y ſont marquées; quand on y manque, on eſt toujours coupable, parce qu'on le ſait avant que d'y manquer. Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'ordre civil de l'univers, que chaque peuple de la

terre ſuivît là-deſſus l'exemple de la Chine.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LE pays de l'Opéra eſt immenſe; il y a des gens à Paris qui le parcourent depuis quarante ans, & qui n'en connoiſſent pas toutes les avenues. J'eſſaye ici de t'en envoyer une carte géographique, ou, pour mieux dire, muſico-graphique.

Ce ſpectacle n'eſt pas ſeulement formé de mortels; il eſt encore compoſé des divinités céleſtes & infernales.

Il deſcend trois fois la ſemaine ſur le théâtre des nuées chargées de Dieux, & il ſort de deſſous les planches des chars remplis de diables.

Les premiers ſont d'un pays qu'on nomme l'Olympe, d'où ils viennent pour ſe donner en ſpectacle à ceux qui payent pour les voir.

Il y a apparence que cet Olympe n'eſt pas bien éloigné de Paris ; car les dieux qui en viennent ſont auſſi friſés & auſſi poudrés que s'ils ſortoient de leur toilette. A l'égard des diables, ils ne doivent pas venir de fort loin non plus ; car les Mandarins chrétiens prétendent que l'enfer eſt directement ſous le parterre de l'Opéra de Paris. Je ne ſais ſi c'eſt à cauſe que la muſique eſt infernale. Les diables au reſte ſont de fort aimables cavaliers : il ont toujours la barbe faite ; & s'ils ne portoient point des cornes, on les prendroient pour des êtres bienfaiſants. Le Dimanche, le Mardi & le Vendredi, il ne doit preſque point y avoir de divinité dans le ciel, ni dans l'enfer : tous les dieux & les démons ſont à l'Opéra de Paris.

C'eſt ſur eux que roule ce ſpectacle. Ils ſont chargés de charmer la compagnie par leur voix ; ils commandent à tout, excepté au rhume. Ces divinités ſont quelquefois ſi enrouées, qu'elles ne peuvent ſe faire entendre.

On y voit auſſi des déeſſes qui ſont les femmes des dieux. Ces divinités femelles me ſurprirent : car outre que je n'avois jamais ſoupçonné qu'on pût

faire un dieu d'une femme, je croyois que tous les dieux du monde étoient de vieux garçons. En effet, l'embarras du ménage ne convient pas à des êtres qui font chargés du foin de l'univers: outre que le mariage énerve toujours un peu. Auffi fi tu voyois les dieux, ils te feroient compaffion, tant ils font maigres & fluets. Il y en a qui n'ont pas fix onces de chair fur les os; & plufieurs d'entr'eux ont les jambes fi minces, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de leur divinité.

Il n'y a rien de moins chafte que les êtres fuprêmes : ils font toujours à flairer le jupon de quelque mortelle; car les dieux, en Europe, font comme les hommes; ils n'aiment point leurs femmes. Les pauvres déeffes font fouvent obligées de coucher feules, tandis que les dieux leurs époux, fe réjouiffent entre deux draps, avec de jolies mortelles. Autrefois elles étoient furieufes de leurs infidélités. On m'a raconté là-deffus des vengeances terribles. L'Europe entiere manqua plufieurs fois d'en être embrafée : mais voyant que leur courroux étoit inutile, elles fe confolerent de la perfidie de leurs

maris, & prirent le parti de ſe laiſſer cajoller à leur tour par d'aimables mortels ; de façon que l'Olympe eſt aujourd'hui un lieu de proſtitution.

Les dieux ne manquent jamais de réuſſir auprès des femmes. Il eſt vrai qu'il n'y a point de détour qu'ils n'employent pour cela. Ils paroiſſent ſous toutes ſortes de formes; tantôt ils ſe montrent avec tous les attributs de leur divinité; quelquefois ils paroiſſent comme de ſimples mortels. Mais quand ils ne veulent pas manquer leur coup, ils ſe métamorphoſent en pluie d'or.

Il y a un diable de dieu à ce ſpectacle, qui eſt malin comme un vieux ſinge. Il a la malice de ſe transformer en un bel & gros oiſeau pour ſe faire aimer de celle dont il veut jouir. Ce dieu, comme tu vois, eſt au fait du goût de ce ſexe; il ſe change quelquefois auſſi en geniſſe ; & quand il a ſa proie ſur le dos, il l'emporte, & va en jouir.

Il n'eſt gueres poſſible qu'un Roi ou un Empereur, dont ces dieux ont réſolu de ravir la femme, puiſſe s'y oppoſer; car ils ont toujours leur nuage caché derriere le théâtre, où ils font

monter

monter leur proie, & s'envolent avec elle dans les nues.

Les diables, qui ſe mêlent auſſi d'enlever les femmes des mortels, les raviſſent facilement. Le théâtre s'ouvre, & ils ſe précipitent dans leur région avec leur proie. Dans ce cas-là j'aimerois mieux être diable que dieu, car on ne craint point les chûtes.

De ces divinités eſt né un enfant qui eſt bien le plus malin eſpiegle qui ſoit dans la nature. Il n'y a point de tours qu'il ne faſſe à l'Opéra, où il eſt toujours. Il joue à toutes les femmes des pieces épouvantables ; il ſe gliſſe ſouvent dans leur compagnie comme un petit garçon perdu : d'autre fois il naît tout d'un coup au milieu d'elles comme un champignon. Elles ne ſe méfient pas de lui : car ſi tu le voyois, il a l'air ſi bon, qu'on diroit qu'il n'y touche pas. Il eſt impoſſible de s'empêcher de le carreſſer ; car il eſt beau comme l'amour ; & c'eſt alors qu'il bleſſe avec des fleches imperceptibles. Après qu'il a porté ſon coup, & dès qu'il s'apperçoit qu'il cauſe des douleurs effroyables, il ſe met à rire de toutes ſes forces, & s'enfuit.

J'ai demandé depuis d'où vient qu'on ne se défaisoit pas à l'Opéra de ce mauvais garnement-là ; mais on m'a répondu que, sans lui, il faudroit mettre la clef sous la porte de ce spectacle.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a six points importants à résoudre dans la politique d'Europe, qui, tandis qu'ils ne le feront pas, feront toujours de cette partie de l'univers le théâtre des guerres & des divisions.

Le premier problême consiste à savoir si l'Europe ne feroit pas plus puissante, si elle l'étoit moins ; c'est-à-dire, s'il ne faudroit pas la réduire à ses premieres limites, en la séparant des autres continents du monde, sur lesquels, depuis deux siecles, elle a fait de si grandes conquêtes. L'Asie, l'Afrique & l'Amérique l'ont dépeuplée de plus de vingt millions de ses habitants. Elle est

donc plus foible aujourd'hui qu'elle ne l'étoit. Ce n'eſt point en reculant leurs limites, & en augmentant le nombre des déſerts, que les nations deviennent puiſſantes.

Le ſecond eſt un peu plus difficile. On demande ſi la Religion catholique Romaine n'eſt pas un obſtacle invincible pour acquérir de la force ; & ſi le Pape n'eſt pas un écueil contre lequel toutes les puiſſances temporelles vont ſe briſer.

Le troiſieme conſiſte à ſavoir ſi la population eſt l'ame de la puiſſance politique. Ce problême ceſſeroit d'en être un, ſi on ne s'abuſoit communément ſur ce terme. Mais on prend preſque toujours pour des peuples, ce qui n'en eſt que l'image. On eſt étonné d'être foible avec une population immenſe ; mais on ne fait pas attention que les peuples ne ſont que des cadavres. A quoi ſert à un Souverain d'avoir des ſujets, s'il n'a point des hommes ?

Dans le quatrieme, on demande ſi le commerce par lui-même forme une puiſſance ? Celle-ci ſe réduit à ſavoir ſi, pour s'agrandir, il faut ramaſſer plus

de richesses, que de soldats. Si les exemples du passé pouvoient en servir aux Européens, le quatrieme problême seroit d'abord décidé. Les peuples, qui conquirent autrefois toutes les nations, défendirent le commerce; il ne faut pas croire que le systême de l'univers soit changé au point que, ce qui étoit autrefois la foiblesse elle-même, soit aujourd'hui la force.

Le cinquieme regarde la navigation. On met en question, s'il ne faudroit pas séparer la mer de la terre; si l'union de ces deux éléments n'est pas plus préjudiciable, qu'avantageuse à l'Europe?

Le sixieme, qu'on peut regarder comme le problême domestique de la Chrétienté, est d'une grande conséquence. Les cabinets le regardent comme le nœud gordien de la politique moderne. Il est question de savoir si le degré de force de ce qu'on applle ici la Maison de Bourbon, est supérieur au degré de puissance de ce qu'on nomme la Maison d'Autriche? Les Européens se font la guerre depuis trois siecles pour instruire ce point de politique; il a péri plus de dix millions de sujets de part &

d'autre, ſans qu'on ait encore pu parvenir à le décider.

Il y auroit un moyen, qui ſeroit une ſuſpenſion d'armes de vingt ans, pendant laquelle on meſureroit géométriquement les pouvoirs de ces deux Maiſons. Mais elles n'auront garde; car l'une d'elles découvriroit par-là ſa foibleſſe; & toute leur politique tend à la cacher. Il faut qu'elles ſe déguiſent à elles-mêmes leur état, pour en être plus propres à déſoler les autres peuples. Ces deux Maiſons ſe mettent réciproquement en équilibre, en s'affoibliſſant, de maniere que dégénérant toujours, elles ne ſe feront plus la guerre par leurs forces, mais combattront par leur propre foibleſſe.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA Religion chrétienne eſt fort commode; outre le Baptême qui purifie les

ames, & les place, par avance, dans le séjour des bienheureux, il y a encore des moyens très-efficaces pour y parvenir.

Dans cette secte, on peut acquérir le ciel sans beaucoup de peine. Il y a des gens ici qui y conduisent à moins de frais qu'il est possible. Ces gens-là s'appellent des Directeurs. Ils se chargent de votre ame, & en font leur affaire. Vous ne devez vous mêler de rien que de faire ce qu'ils vous disent; & ce qu'ils vous disent est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de se passer d'être heureux pendant toute une éternité.

Souvent même ils vous font gagner le Paradis en suivant vos plaisirs & vos propres passions; ce qui est la chose du monde la plus commode.

Il faut que je t'explique ce mystere de la religion du Christ. Ce n'est pas le mal, chez les Chrétiens, qui fait le crime, mais seulement l'intention du mal: de maniere qu'il n'y a qu'à faire le mal sans intention, & alors il n'y a point de mal. Par exemple, il n'y a qu'à supposer qu'on ne veut pas offenser Dieu, mais seulement se satisfaire soi-même.

Jusques-là on n'a pas besoin de directeur, & on peut acquérir le Ciel de soi-même. Cependant comme il est impossible en péchant qu'il n'y entre un peu de malice, c'est en ceci que le directeur est nécessaire. Il sonde le degré de malignité du péché; mais comme cela dépend de la maniere d'appliquer la sonde, il se trouve souvent qu'un pécheur est plus heureux que sage, & qu'il est encore dans la voie du Ciel, tandis qu'il se croyoit à moitié chemin de l'enfer.

Mais si le directeur peut sauver facilement, il peut damner également; ce qui fait une sorte de compensation dans cette religion.

La plupart des actions chez les Chrétiens sont équivoques. Elles sont sans effet, jusques à ce que ceux qui dirigent les ames viennent leur donner une détermination; c'est-à-dire, une pente vers le bien ou le mal : or cette pente est plus ou moins grande, selon le degré de rapidité qu'on lui donne.

Souvent un pécheur n'a qu'un pas à faire pour arriver à l'enfer. Quelquefois, avec le même degré d'offense, il en est très-éloigné; cela dépend des

chemins détournés que le directeur fait faire prendre au péché. Il y a beaucoup de hasard pour acquérir la béatitude. Un pécheur, qui a le bonheur de découvrir un directeur facile, va aisément au Ciel; celui, au contraire, qui en rencontre un de mauvaise humeur, y parvient plus difficilement.

Que dis-tu d'une religion où l'on trouve ainsi des tempéraments avec le Ciel, & où ceux qui la dirigent, élargissent ou retrécissent, à leur gré, les portes de l'enfer?

Je voudrois bannir les Médecins & les Directeurs de toutes les sociétés, afin de mettre tout le monde dans la nécessité de guérir son corps, & de conduire son ame.

LETTRE XXV.

Au même, à Pékin.

De Paris.

Tout est acteur au théâtre du Palais royal; les choses de la terre, & même celle du firmament. On y voit des

étoiles fixes y jouer des rôles : le soleil y paroît dans tous ses atours, & la lune avec ses attributs nocturnes. Les éléments y ont également leur place ; j'y ai vu un fleuve en chausses & en pourpoint, botté & éperonné, prêt à monter à cheval. La mer y est aussi actrice ; elle y paroît couverte de vaisseaux. Les dieux & les héros viennent débarquer sur la scene. Dans les grandes marées, l'Océan s'avance si avant sur le théâtre, qu'à peine les acteurs peuvent-ils y passer.

La divinité, qui préside sur cet élément, sort de-dessous les eaux comme un canard, sans être mouillée. Ce dieu, pour l'ordinaire, chante assez joliment. Il débauche aussi les mortelles ; & quand il les a séduites, il les embarque sur ses vaisseaux, qui sont-là tout prêts, & va en jouir au milieu de son empire aquatique. Je ne sais quel goût il trouve à cela ; car la possession d'une mortelle au fond de la mer, n'est pas, je crois, une bien bonne jouissance. Il est impossible de courir après lui ; car il commande aux vents, & fait naître des tempêtes, comme il lui plaît.

Il fait souvent très-mauvais temps à

l'Opéra : l'air s'y obſcurcit; le ciel ſe couvre de nuages, & une pluie, mêlée de grêle & d'éclairs, annonce un grand orage; mais bientôt le temps s'éclaircit; car, ſuivant les regles de ce théâtre, le plus grand orage ne doit durer que cinq minutes.

On diſtribue les rôles aux acteurs qui doivent repréſenter la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre, & ils apprennent, par cœur, à pleuvoir & à tonner. Un magicien, qui a tout ce mauvais temps dans une baguette, doit le diſtribuer à propos. On le chaſſeroit de l'Opéra, s'il y faiſoit pleuvoir deux ſecondes de plus.

Les quatre ſaiſons de l'année ſont auſſi leur apparition à l'Opéra, & y jouent leur rôle. Le printemps & l'automne s'y montrent en habits très-galants; mais de toutes les ſaiſons de l'année, celle qui paroît y avoir le le plus fixé ſon ſéjour, eſt l'été; car, pour l'ordinaire, on y étouffe de chaud. Il n'eſt preſque point queſtion d'hiver. On n'éprouve d'autre froid à ce théâtre, que celui des acteurs.

L'aurore & le jour y paroiſſent à la chandelle, & le ſoleil s'y montre au

milieu de la nuit. Il croiſe le théâtre dans un char magnifique, attelé de chevaux ſuperbes; mais j'ai appris que ces courſiers ayant une fois bronché, cet aſtre, qui fut détourné de ſa carriere, fit une chûte dans laquelle il manqua de ſe caſſer le col.

On y voit ſouvent une douzaine de gros vents avec le viſage bouffi, qui agitent l'air; mais comme ils ſoufflent tous à la fois, il n'eſt gueres poſſible de diſtinguer le vent qu'il fait à l'Opéra.

Les zéphyrs y jouent auſſi leurs rôles, & donnent beaucoup de plaiſir aux Dames de qualité. On m'a parlé d'un zéphyr qui enchantoit, par ſa douce haleine, toutes les femmes de condition, qui lui faiſoient les yeux doux. Une Ducheſſe, qui apparemment avoit beaucoup de chaleur dans la nuit, couchoit ſouvent avec lui. Le public l'a perdu; ce zéphyr n'eſt plus à l'Opéra; il ſouffle aujourd'hui pour ſon plaiſir; & quoiqu'un peu ſuranné, il voltige de ruelle en ruelle.

Outre les acteurs, les dieux, les déeſſes, les mortels, les éléments, les démons, les magiciens, il n'eſt, pour

ainsi dire, aucun animal qui ne trouve sa place sur la scene de l'Opéra. On y voit des lions, des tigres, des ours, des éléphants, des rhinocéros, des singes, des crocodiles, &c. Tous ces animaux doivent jouer leurs rôles qu'on leur donne par écrit, & dont ils ne doivent pas s'écarter. Un lion, qui d'un coup de patte pourroit écraser les plus fort des mortels, doit souvent se laisser tuer lâchement par le plus foible des hommes.

Je ne saurois te dire où l'Opéra a sa ménagerie, mais il faut que le bâtiment soit considérable; car le spectacle est rempli de bêtes. On m'a invité d'avance de venir à ce théâtre, entendre un beau concert de grenouilles, & qui est composé, dit-on, par le meilleur maître de la nation : mais comme j'ai appris qu'il n'y a presque aucune de ces grenouilles qui n'ait quasi cinq pieds de haut, je n'irai point; car des grenouilles de cette taille doivent plus étourdir que réjouir. Au reste, les éléphants & les lions de l'Opéra doivent être des créatures très-raisonnables; car elles ont chacune dans le ventre l'ame d'un homme. A cet Opéra chantant est joint un

autre Opéra danſant. Les Acteurs, à celui-ci, ne parlent point; ils s'expriment par des gambades. L'Olympe & l'Enfer y danſent enſemble. Quand on n'a pas des démons, on y employe des furies; &, faute de celles-ci, on y fait danſer des Italiens. Preſque chaque ſcene du chant finit par une danſe, chaque acte ſe termine par un ballet.

La nation des danſeurs eſt dévouée à une divinité qu'on nomme *La Cabriole :* divinité ingrate, qui, après bien des ſacrifices, des peines & des travaux, ne donne le plus ſouvent à ſes ſectateurs qu'une béquille pour récompenſe.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a maintenant en Europe cinq grandes Puiſſances diviſées d'intérêt. Quatre de celles-ci donnent des batailles par leurs Généraux, & font la guerre de leurs cabinets.

L-o-i-s va à la chaſſe, quand ſes troupes vont à l'armée. F-c-s entre dans ſon cabinet, quand ſes ſoldats entrent en campagne. G-r-e part pour Kenſington, quand ſes régiments partent pour Greenwich. E-l-ſ-b- donne des ordres qu'on lui apprête ſon traîneau pour Moſcow, quand ſes armées s'apprêtent pour l'Allemagne. Il n'y a que Fréderic qui faſſe la guerre en perſonne.

Ce Monarque paſſe, dans l'eſprit de la plupart des Européens, pour un grand Prince, & cela parce qu'il a joué pluſieurs fois tout ſon bien ſur une carte, qu'il a cavé au plus fort, & qu'il a été ſouvent du *va-tout*. On le trouve d'autant plus prodigieux, qu'un jour de bataille il eſt entiérement à lui-même, & trouve aſſez de loiſir pour ſouffler une heure de ſuite dans un tuyau de bois que les Européens appellent flûte. Je ne te dirai rien de cette ſymphonie, qui eſt ſuivie de celle du gros canon : mais je crois, entre nous, qu'il entre beaucoup de vanité dans cette muſique, & que ce Prince joue ce jour-là de la flûte pour la poſtérité.

Quelques-uns prétendent cependant qu'il n'eſt pas ſi dupe qu'il le paroît. On

dit que la guerre présente est le fruit des plus profondes méditations politiques : qu'avant que de prendre les armes, il avoit mesuré géométriquement la puissance de chacun de ses ennemis, & calculé le degré de leurs forces, & celui de leurs ressources. Il y a même mieux : on prétend qu'il avoit examiné l'état moral de l'Europe, & qu'il n'y avoit vu que des Rois sans génie, sans capacité, privés d'expérience, livrés à leurs plaisirs, & plongés dans le luxe & la mollesse : que sur cette foiblesse il avoit combiné ses forces. Si cela est, Fréderic est un grand Roi. Mais si l'ambition seule de faire du bruit dans le monde s'en est mêlée, Fréderic est le plus imprudent de tous les Princes.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LA beauté des femmes en France se remonte tous les matins, comme une

pendule : on diroit que leurs charmes ſont à vis : c'eſt une fleur qui renaît & meurt dans un jour. La premiere occupation du ſexe ici, en ſe levant, eſt de réparer les déprédations du viſage de la velle. Cette reſtauration ſe fait devant un conſeiller, qui indique les endroits le plus endommagés, & guide la main pour les radouber. Il faut bien des affaires le matin avant qu'une femme ait rétabli ſon viſage de la confuſion de la veille, & ait remis chaque charme à ſa place. Les premiers appareils de la beauté s'appliquent à huis clos ; car une femme ſeroit perdue, ſi on la ſurprenoit le matin avec le viſage avec lequel elle s'eſt levée.

Cette remonte des charmes ſe fait par les ablutions, les aſperſions, les immerſions, les frottements, les lavements : ces opérations ne ſont que de ſimples préparations de la beauté. Après celles-ci, on bannit la pâleur, & on ſe défait d'un teint livide & noir : enſuite on employe la pommade pour les levres ; la poudre pour les dents. A la fin paroiſſent les éponges, les broſſes, les écurettes : après quoi viennent les eaux de lavande, les eſſences, les parfums, &c.

Chacune de ces drogues & tous ces outils, ont une propriété qui leur eſt particuliere. Il s'agit, de ſe faire un teint, de blanchir la peau, de ſe donner de la couleur, d'effacer les laps du temps, de dérider le front, d'arranger les ſourcils, de donner de l'éclat aux yeux, de rendre la bouche vermeille, &c. En un mot, il eſt queſtion de démonter un viſage de fond en comble, pour le rendre auſſi neuf que s'il n'avoit jamais ſervi.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs Génois ne parlent point; ils ſifflent. Il faut être au fait du langage des oiſeaux pour converſer avec eux.

Chaque peuple, chaque Ville d'Italie a ſon idiôme, & cet idiôme n'eſt entendu que de ſes habitants; mais de tous les peuples que les étrangers ne comprennent point, celui de Gênes eſt le plus incompréhenſible.

Les professeurs des langues européennes prétendent que les Génois parleront beaucoup un jour, ayant fait d'avance une grande provision de mots; car depuis deux mille ans qu'ils s'expriment, ils mangent la moitié des paroles.

Tout est petit chez ce peuple. Gênes n'a rien de grand que ses édifices. Au milieu de cette magnificence fastueuse des bâtiments, on voit de petits individus ensevelis dans leur néant. Un air sombre & lugubre regne au milieu de cette splendeur de palais. Tous les habitants, hommes & femmes, sont habillés de noir depuis la tête jusques aux pieds. Les plaisants d'Italie disent que les Génois portent le deuil de leur bonne foi.

Les Nobles de cette République ont un air si mesquin, le petit manteau de soie qu'ils portent sur l'épaule est si court & si étroit, que quelques-uns en ont voulu conclure qu'il n'y avoit pas assez d'étoffe dans leur esprit pour en faire de grands politiques ou d'habiles Magistrats.

LETTRE XXIX.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

Il faut voir la création de la nouvelle République chrétienne.

Au seizieme & au dix-feptieme fiecle, l'Europe étoit entiérement changée de face. Les peuples, qui avoient fait le plus de bruit dans cette partie de l'univers, s'étoient anéantis d'eux-mêmes. Il s'étoit fait une révolution générale fur le théâtre du monde chrétien. Les nations, qui étoient derriere la fcene de l'Europe, avoient fuccédé à celles qui y avoient long-temps joué un premier rôle.

Il n'étoit plus queftion, depuis long-temps, des Normands. Les Saxons & les Danois étoient devenus de petits peuples. Ils n'avoient part aux grandes affaires de la République chrétienne, que par l'influence que les grandes nations vouloient lui donner, & ces puiffantes nations étoient celles qui avoient

eu autrefois le moins de pouvoir.

La fortune de la Maison d'Autriche fut prodigieuse : on ne vit jamais aucune Souveraineté sur la terre engloutir tant de Royaumes : ni une petite Puissance, du centre du néant, s'élever en si peu de temps au plus haut faîte des grandeurs humaines : on peut dire que, si une suite de causes secondes n'avoit arrêté la fougue de son ambition, toute l'Europe aujourd'hui seroit Autrichienne.

La France, que les anciennes annales du monde avoient soupçonné devoir toujours rester dans l'abaissement, s'éleva plus haut encore. Ses Rois étoient autrefois si petits, qu'on n'eût jamais soupçonné que sa grandeur commençât par eux : c'est qu'ils avoient secoué le joug de la servitude dans laquelle les Maires du Palais les avoit retenus longtemps ; ils n'eurent pas plutôt appris de leurs Ministres que la Couronne leur donnoit le droit d'avoir de la puissance, qu'ils voulurent s'en servir. Cependant l'ouvrage de la grandeur avançoit lentement. Il fallut plusieurs siecles pour persuader aux Monarques François qu'ils pouvoient ce qu'ils vouloient.

François premier fut celui qui le premier forma le plan de tirer la Monarchie de l'état d'engourdiſſement où elle étoit; mais il n'exécuta pas lui-même ſon projet, il ne fit que l'établir; & c'étoit déja beaucoup pour la France, qu'il l'eût formé. C'eſt, je crois, à ce Prince qu'il faut attribuer cette élévation où cette Monarchie arriva depuis. Tout dépend des modeles : le plus difficile eſt d'imaginer un plan d'agrandiſſement : quand le ſyſtême eſt formé, l'exécution ne manque jamais de venir après.

Henri IV, qu'on appella le Grand, peut-être parce que François premier l'avoit été, ébaucha les mémoires qu'il trouva faits, & fit paroître cette Monarchie ſous un autre génie.

Louis XIII, qui eut des Miniſtres intrigants, agita la Puiſſance françoiſe, & Louis XIV la fixa. On prétend cependant que ce Prince lui fit beaucoup de mal; je le crois auſſi; mais les premiers fondements de ſa grandeur étoient jettés, & toutes les branches de l'adminiſtration étoient en mouvement. Il lui fut impoſſible de jetter à bas un ouvrage auquel ſes prédéceſſeurs & lui avoient

travaillé d'abord. S'il abaissa quelques endroits du trône, il en éleva d'autres. Ce Prince augmenta considérablement le domaine de la Couronne par ses conquêtes ou par ses usurpations : de maniere que cette Puissance devint la premiere de l'Europe par son étendue & sa population. La Maison d'Autriche seule balança son pouvoir, & souvent l'équilibre fut pour la France.

Pendant que cette Monarchie étoit en mouvement, celle d'Angleterre agissoit; & c'est parce que la France s'agrandissoit, que la Grande-Bretagne s'élevoit; car ces deux Etats voisins furent toujours rivaux, & par conséquent jaloux de leur puissance mutuelle.

L'histoire de l'univers ne dit point qu'un peuple si peu considérable, sans sortir de l'enclos d'une petite isle, ait poussé plus loin sa fortune. J'en découvre la raison : c'est que tous les autres Etats se négligeoient, tandis que l'Angleterre étoit attentive sur elle-même. Elle frappa des coups qui la distinguerent des autres peuples.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, qu'on regarde comme un imprudent, fit une chose très-sage; il chassa de l'Etat tous

ceux qui n'avoient d'autre profession que celle de prier Dieu; & parlà rendit la vigueur à la Monarchie que tant de bras inutiles rendoient percluse de plusieurs de ses membres : cet événement eut des suites très-avantageuses ; il fit rentrer dans l'état politique des biens qui, en étant séparés, gênoient sa puissance.

Mais ce n'étoit que des essais de grandeur ; il manquoit la derniere main à l'ouvrage de sa puissance. Un Tyran (*) parut, qui lui fraya la route pour se porter au degré d'élévation où elle monta depuis. L'imagination a de la peine à se former l'idée d'un ambitieux qui fait mourir son Roi, & qui en même-temps donne la vie à ses concitoyens ; qui d'un bras renverse la Monarchie, & de l'autre éleve la nation : d'un usurpateur qui, en détruisant l'État, crée une Puissance. Depuis cet événement, l'Angleterre devint le troisieme Royaume de l'Europe.

La Russie, qui, depuis la création de

(*) Il y a apparence qu'il veut parler de Cromwell.

l'univers, avoit toujours été inconnue à l'Europe, parut tout d'un coup pour influer dans la République générale. Un feul homme la tira du néant où elle croupiffoit. Pierre (c'eft le nom de cet homme) créa, pour ainfi dire, la Mofcovie : cette révolution la mit au rang de la quatrieme Puiffance ; & s'il naiffoit un fecond Pierre, elle feroit la premiere.

L'Efpagne, qui avoit été long-temps enfevelie dans un rocher, en fortit, & s'établit dans fon propre pays : elle en chaffa ceux qui l'avoient forcée à s'enfevelir fous les ruines du trône. Il y a des politiques en Europe, qui difent qu'elle fit mal de fe fe défaire de fes ennemis ; qu'il falloit les garder, quand ce n'eût été que pour former un peuple : peut-être qu'ils ont raifon ; car il vaut encore mieux régner fur des étrangers que fur des terres incultes. A la découverte des nouveaux mondes, cette Monarchie devint très-riche ; & c'eft à caufe de cela, qu'aujourd'hui elle n'eft gueres puiffante : elle paffe néanmoins maintenant pour la cinquieme force de la République du monde chrétien.

La Hollande, dont on n'avoit jamais entendu

entendu parler, se forma : elle sortit de dessous les eaux : quelques peuples fugitifs y établirent une petite République, qui mesura ses forces avec celles des plus grands Rois. Ce fut à la crainte & au désespoir qu'elle dut le jour. On peut dire qu'elle sortit des mains de la vengeance. La tyrannie, à qui l'Europe a de grandes obligations, parce que les peuples, en voulant l'éviter, ont jetté les fondements des plus grands établissements, lui donna naissance. Comme c'étoit les Rois qui l'avoient persécutée, elle ne voulut point des Rois : chaque citoyen eut part au Gouvernement ; ce qui fit que chacun s'y attacha, & regarda le continent comme sa famille générale, & le Gouvernement comme le pere de chaque famille particuliere. Toutes manieres d'adorer Dieu y furent tolérées ; ce qui fit que les croyants des différentes sectes se regarderent comme freres.

Cette poignée de réfugiés forma la troisieme Puissance de l'Europe, quelquefois la seconde ; il y eut même de courts intervalles où elle fut la premiere.

L'Italie suivit la progression de la nouvelle Puissance de l'Europe ; mais ce fut de loin : sa superstition, qui fut toujours la même, lui ferma la porte à la grandeur politique. Venise & Gênes firent un peu de bruit dans quelques siecles ; mais après plusieurs efforts, ces Républiques retomberent dans leur premier état de langueur : une Maison royale seule se distingua, & se plaça au rang des premieres Puissances ; mais il est difficile de dire à quel degré de force elle s'est élevée ; cela dépend presque toujours du temps & des circonstances.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin sur les Arts, à Pékin.*

De Paris.

En France, il y a bien des arts & des métiers : c'est le pays des manufactures : le Royaume est rempli d'étoffes & d'autres produits des provenants des fabriques. Tout le monde

s'attache ici à la forme ; personne ne pense à la matiere. On se tourmente nuit & jour pour donner une nouvelle tournure aux productions. Toute cette peine ne vient pas du peuple, qui n'imagine jamais de lui-même d'être si industrieux : elle tire son origine de la Cour, qui est attaquée de la maladie de la main-d'œuvre.

On encourage tout ce qui peut contribuer à augmenter le luxe. L'attention principale porte sur les arts d'ostentation. On est si occupé du superflu, qu'on n'a pas le temps de penser au nécessaire. On peut regarder ce Royaume comme un magasin universel de main-d'œuvre. Il y a en France de quoi habiller dix générations ; mais il n'y a point de quoi en nourrir une. Les récompenses & les honneurs sont pour les artistes ; la peine & le travail pour les ménagers. Il y a tant d'ouvriers dans les Villes, qu'il est impossible que les laboureurs ne manquent dans les campagnes ; car toute la classe des manufacturiers est prise sur celle-ci. Ce sont pourtant ce qu'on appelle ici des hommes d'Etat, qui excitent cette émulation au préjudice de celle qui de-

vroit avoir le pas ſur toutes les autres.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Le Roi de France a trop de Royaumes : il faudroit que la Monarchie fût plus petite, ou que le Monarque fût plus grand. Ce Prince ne pouvant porter ſes regards juſqu'aux extrémités de ſon Empire, eſt obligé de créer à ſa place de petits Souverains, qu'on nomme Gouverneurs de Province. Ce ſont proprement les Pachas de la France. Il ſont plus abſolus que le Grand Turc. Leur pouvoir eſt ſi grand, que cela va juſqu'à l'injuſtice. Ce n'eſt pas que leur autorité ne ſoit ſubordonnée à celle du Roi, (car ces Gouverneurs ne ſont que les Facteurs de la Couronne;) & que les peuples n'ayent le droit de ſe plaindre au trône de leurs vexations : mais outre que leurs plain-

tes feroient inutiles, ceux qui s'adref-feroient au Roi, feroient perdus fans reffource ; car le Gouverneur ne manqueroit pas de s'en venger cruellement.

Les peuples favent cela : auffi ils aiment mieux fouffrir que murmurer.

On diroit que le Roi de France n'a d'autres fujets que les habitants de Paris, & que ceux qui réfident loin de fa Cour, font des peuples étrangers, auxquels il ne prend aucune part.

On me montra derniérement un de ces Rois de Province, dont le Royaume eft auprès des mers de Marfeille.

Il ordonne lui-même à fes fujets d'être vicieux. Si quelque jeune homme veut fe livrer à la débauche la plus honteufe, il trouve dans fa propre maifon les moyens de s'y proftituer. Il les féduit & les fuborne lui-même.

Il y a une loi en France contre les jeux de hafard : au-lieu de la maintenir en vigueur, il eft le premier à l'enfreindre. Sa maifon eft un véritable brelan, où l'on joue depuis le matin jufqu'au foir.

La Ville où il fait fa réfidence ordinaire, eft défolée. Tous les peres de fa-

mille ſont dans une affliction mortelle. Ils n'ont plus d'autorité ſur leurs enfants. Ils leur commandent l'économie, & le Gouverneur leur ordonne la diſſipation. Le vice a bien de la puiſſance, lorſqu'il eſt autoriſé par ceux qui devroient le défendre.

L'Empire Romain périt, parce que ceux à qui la République confioit le commandement des Provinces éloignées, en abuſoient : la France périra, parce que les Gouverneurs de Provinces abuſent du pouvoir que le Roi leur confie.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

Il y a ici un animal dont nous n'avons aucune idée en Aſie, & duquel l'Afrique & l'Amérique n'ont jamais entendu parler : on l'appelle, en langue du pays, un Sigisbée.

C'eſt un homme qui n'a point d'autre affaire que celle d'être continuelle-

ment aux trouffes d'une femme qui n'eft pas la fienne. Il doit la galopper depuis le matin jufques au foir; la prendre au fortir du lit, & ne la quitter qu'au moment qu'elle va fe coucher ; le tout avec la permiffion du mari, & le privilege du public.

Il faudroit bien des affaires pour te faire comprendre ce que c'eft qu'un Sigisbée ; je t'avoue que je ne le comprends pas moi-même : car je n'imagine point qu'il y ait une fociété fur la terre, dont les mœurs foient affez corrompues pour que les femmes s'y proftituent ouvertement, & pour que les maris s'y déshonorent publiquement. Cependant je puis t'affurer que les Sigisbées fubfiftent à Gênes, que les femmes les reçoivent, & que les maris les fouffrent. Le plus fouvent ce font eux-mêmes qui nomment à cet emploi, & qui les préfentent à leurs femmes le lendemain de leurs noces.

Je crus d'abord que ces Sigisbées étoient des eunuques; mais la nombreufe propagation des Dames Génoifes prouve le contraire, à moins que cette forte d'eunuques n'ait le privilege d'engendrer ; j'ai même oui dire qu'une

des premieres conditions pour être Sigisbée, étoit d'être homme.

On dit pour excuſe que les maris à Gênes ont une telle confiance en leurs épouſes, qu'ils ne les ſoupçonnent pas capables d'infidélité ; mais les mœurs des femmes ne dépendent pas de la maniere de penſer des hommes. Dans tous les continents du monde, ce ſexe eſt fragile ; par-tout où il trouve des occaſions de ſéduction, il ſe laiſſe ſéduire.

J'avoue que ce ſeroit un cas bien particulier de la fragilité humaine, qu'une ſociété d'hommes & de femmes qui ſe trouveroient continuellement enſemble, & qui ayant à tous moments les moyens de ſe corrompre, ne ſe corromproient pas. La fréquentation entre les deux ſexes eſt un commerce d'intérêt ; & de tous les intérêts, le plaiſir eſt le plus grand, & celui auquel on réſiſte le moins.

Cette licence, je crois, ne peut venir que du mépris qu'on a pour les femmes, & du dégoût attaché à l'état du mariage. Un mari n'entend plus parler de ſa femme ; il n'eſt pas obligé de veiller ſur ſa conduite, de la ſuivre, de l'accompagner, de ſupporter ſes dégoûts, ſes ca-

prices & ses fantaisies; le Sigisbée le dispense de tout cela.

De pareilles mœurs ne peuvent s'introduire que chez un peuple déja très-corrompu.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LA Religion chrétienne est bonne; car elle tend à rendre justes ceux qui la pratiquent. Son dogme établit un Dieu créateur du ciel & de la terre, qui récompensera les hommes selon leur vertu, & les punira suivant leurs vices.

Ce que je trouve en elle de contradictoire, c'est que l'Etre suprême ait voulu se faire homme, pour rectifier une poignée de boue, qu'il avoit tirée du néant lui-même, & qu'il se soit allé camper dans la nature immonde d'une femme pour purifier le genre-humain; qu'il ait consenti à finir une éternité pour commencer une vie, & ait voulu

mourir ignominieusement sur un poteau au milieu des larrons : humiliations qui choquent les idées de grandeur que toutes les nations de l'univers ont de l'Etre suprême.

Mais ce n'est pas à de chétifs mortels comme nous à pénétrer les profonds abymes de l'éternel ; si Dieu l'a voulu, il est impossible que cela n'ait été.

Je ne puis cependant m'empêcher d'avoir du regret que la terre entiere ne soit pas entrée dans son plan de résurrection. Il est vrai que les Chrétiens disent que leur Messie envoya des Ambassadeurs chez toutes les nations du monde, pour leur apprendre qu'il mouroit pour elles : mais ceci me paroît un peu fort, car les portes de l'univers n'étoient pas encore ouvertes.

Quant à nous, qui, dans tous les âges, avons tenu un registre des grands événements du ciel & de la terre, nous ne trouvons pas dans nos archives que ces Ambassadeurs du Christ soient jamais arrivés à la Chine. Il y a toute apparence qu'ils moururent en chemin, s'il est vrai qu'il nous ayent jamais été envoyés.

Je pafferois néanmoins aux fectateurs de la nouvelle loi du Meffie tous ces points myftiques de leur religion, mais celui fur lequel je ne faurois m'accorder avec eux, c'eft l'opinion dans laquelle ils font, que tout le bien que les autres peuples de la terre font, eft à pure perte pour le ciel. Ils prétendent que, parce que les Chinois, les Indiens & les Japonois ne croyent pas que le Chrift eft mort une fois, ils mourront pour toujours. (*)

LETTRE XXXIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

EN France, le génie fe vend. On voit ici des marchands qui ont des boutiques remplies d'efprit, qu'ils diftribuent en petites mefures faites en forme de livres. Ils le détaillent au pu-

(*) Il eft à préfumer que l'Efpion Chinois prend ici l'enfer pour une mort éternelle.

blic, & tâchent d'en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent. Car marchands s'appellent Libraires. Il y a cette différence entre les marchands d'étoffes & ceux d'esprit, que ceux-là s'entendent aux marchandises qu'ils vendent, au-lieu que ceux-ci ne connoissent point celle qu'ils débitent.

Les Libraires sont si désintéressés dans la distribution du génie, qu'ils n'en gardent point pour eux : aussi sont-ils les hommes les plus ignorants de la République. Leur plus profond savoir se réduit à entasser dans leur mémoire beaucoup de frontispices de livres ; celui qui y en range davantage, passe pour le plus habile.

Il y a bien une autre perfection dans leur art ; mais elle est trop difficile à acquérir ; ce qui fait que la plupart y renoncent : c'est celle de savoir les noms des auteurs dont ils ont les ouvrages, & d'avoir une connoissance exacte de l'anniversaire des éditions des livres qui ont péri en naissant, & de ceux qui sont ressuscités plusieurs fois après leur mort.

Le sublime de leur profession est les catalogues, ou l'inventaire général des

marchandiſes d'eſprit qu'ils ont à débiter ; de maniere que les acheteurs puiſſent voir d'un coup d'œil le genre de génie dont ils veulent ſe pourvoir, & la dépenſe qu'il faut faire pour l'acquérir.

Quoiqu'ils ſoient de leur naturel avides & inſatiables pour le gain, ils ſont par fois très-raiſonnables. Il y en a de ſi accommodants, qu'ils vous vendent pour deux ſols d'aſtronomie dans un petit livre qu'on appelle Almanach ; ouvrage très-commode ; car on a la pluie & le beau temps dans ſa poche.

Les marchands d'eſprit qui tiennent la meilleure marchandiſe ne ſont pas les plus riches : au contraire, ceux-ci finiſſent toujours par l'indigence. Pour proſpérer dans le commerce du génie, il faut donner dans la contrebande de l'eſprit, le verbiage & le galimahias ; vendre des livres rouges, bleus, verds, des romans, des aventures, des mémoires ou des lettres.

Il y a une ſeconde route, que ceux qui veulent faire une brillante fortune ne manquent jamais de prendre ; je veux dire, le débit des livres obſcenes, qui gâtent l'eſprit & corrompent les mœurs ; comme ſont *le Portier*,

Therese, *la Pucelle*, & autres ouvrages impies, sacrileges & scélérats qui ont fondé de grandes maisons dans la Librairie.

Mais il y a un chemin plus court encore, qui est celui des livres d'athéisme. Un Libraire, qui vend des livres qui prouvent qu'il n'y a point de Dieu, prouve par-là qu'il n'est pas athée lui-même, & qu'il croit à une divinité qui est l'argent.

Ces Libraires sont dans une guerre continuelle avec les Auteurs, qu'ils méprisent souverainement, disant, pour leur raison, qu'ils sont des ignorants. Quelle ingratitude! ce sont précisément les Auteurs ignorants qui les font vivre : s'il n'y avoit que des écrivains savants, ils mourroient de faim.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LEs Chrétiens ne croyent qu'à un Dieu; mais ils adorent une infinité d'idoles. Ceux de cette secte ne bâtissent point des autels à des singes ou à des crocodiles; mais ils en élevent à des images & à des statues.

Il y a ici des idoles qui sont dans une plus grande vénération que le Christ lui-même. On les nomme Saints: ces saints sont formés d'ossements des corps morts, dont les ames, dit-on, sont actuellement dans le Ciel; ils sont dans des châsses d'or, d'argent, de marbre, ou de porphire, qu'on place dans des niches superbes, élevées sur des autels magnifiques. Là, on les encense le jour, & on brûle des cierges pendant la nuit.

Il faut que ces pourritures, pour l'honneur de la châsse, ayent fait des miracles; c'est-à-dire, quelles ayent changé

le cours de la nature. On écrit ces miracles dans un regiſtre, qu'on appelle le livre des menſonges.

Ces ſaints cadavres n'ont que la peau & les os, & eux, qui ſont tous les jours des prodiges, n'ont jamais pu faire celui de ſe conſerver deux onces de chair ſur leurs corps. La plupart ſont mutilés; à l'un, il manque un bras, l'autre une jambe; on en trouve rarement qui ſoient tout d'une piece. Des uns, on n'a que la tête; des autres que le corps; de celui-ci on conſerve une main, de celui-là un doigt. Mais la vénération eſt toujours la même; car en fait de Saints, la partie eſt toujours réputée pour le tout.

On m'a cité un Couvent de Bonzes, dans une Ville de ce Royaume, qui n'a que l'ongle d'un doigt du pied d'un Saint; mais qui eſt dans une ſi grande vénération, qu'un grand nombre de Chrétiens quitte le pays où il y a des Saints de ſix pieds de haut, pour aller adorer cet ongle.

LETTRE XXXVI.

Au même, à Pékin.

De Paris.

DIeu ne fait pas les Saints ; c'eſt le Pape.

L'apothéoſe ou canoniſation, comme on l'appelle ici, ſe vend : on achete une place dans le ciel, comme une charge ſur la terre. Il en coûte une grande ſomme pour ſe faire inſcrire dans le livre de la canoniſation ; auſſi n'y a-t-il que des ſaints très-ambitieux qui en faſſent la dépenſe. Si on n'a pas la ſomme, on reſte cadavre, de Saint que l'on auroit été. Pluſieurs, faute de moyens pour acheter le brevet du ciel, perdent leur droit de niche.

Il y a des ſaints qui ne le ſont qu'à moitié ; on appelle ceux-ci des bienheureux. Comme ils n'ont donné que la demi-ſomme, ils n'ont la permiſſion que de faire des demi-miracles : & s'ils s'aviſoient de reſſuſciter des morts, ils ſeroient réprimés, comme ſe mêlant d'une

chose qui ne leur appartient pas. Cette police de miracles est nécessaire ; sans elle, les demi-Saints s'arrogeroient tous les honneurs du ciel, & supplanteroient par-là ceux qui ont financé toute leur place.

Le métier de Saint est celui d'intercesseur auprès de Dieu ; ce sont des Avocats plaidants dans le Ciel.

Outre ces idoles qui ont habité autrefois un corps, il y en a qui n'ont jamais eu d'ame. Celles-ci sont de bois, de pierre ou de marbre, d'or ou d'argent, selon les richesses & la dévotion du lieu où elles ont été fabriquées. Elles ne sont pas toutes redevables de leur naissance au ciseau ; il y en a qui la doivent au pinceau. Cette différence n'en met point dans l'adoration. Souvent un morceau de toile peinte est plus vénéré ici qu'une piece de marbre sculptée. De te dire comment on a pu appliquer à celles-ci des caracteres célestes, & faire des divinités d'un chiffon, ou d'un tronc d'arbre, c'est un mystere que les Mandarins de la Religion du Christ savent seuls.

On éleve des autels aux idoles copies, comme aux idoles originales, & on leur dédie également des temples. Elles n'ont

pas toutes une pagode; mais elles ſont toutes dans des pagodes, où elles ont leurs niches, & ſont en vénération dans la proportion de leurs miracles; car ces troncs d'arbres & ces morceaux de toile s'en mêlent auſſi. Il y a telle image qui défie le corps du Saint le plus miraculeux.

Ces idoles ſont très-bien logées, & encore mieux illuminées. Elles y verroient bien plus clair, ſi le dernier Roi ne leur avoit fait enlever un grand nombre de lampes qui brûloient devant leurs autels pendant le jour, diſant pour raiſon, qu'elles pouvoient ſe contenter, comme lui, de la lumiere du ſoleil.

LETTRE XXXVII.

Au même, à Pékin.

De Paris.

LE nombre de ces idoles s'accroît tous les jours. Je ne vois rien de comparable à la propagation de l'idole de la Vierge. Il eſt à préſumer, que lorſ-

que le Chrift vint au monde, il n'y en avoit qu'une ; aujourd'hui on en compte plufieurs millions. Les Chrétiens en vénerent onze mille à la fois. Il y en a aujourd'hui de toutes les nations & de tous les climats ; on en voit de brunes, de blondes & de noires.

Ces idoles ont toutes fortes de vertus, & operent toutes fortes de miracles. On pourroit préfumer qu'il y a dans le Ciel une faculté de médecine, où les Saints paffent maîtres-ès-arts ; car les Chrétiens s'adreffent à eux pour toutes les maladies. Les uns viennent leur demander la guérifon de la goutte ; les autres de la fievre ; ceux-là de la gravelle; ceux-ci de la rétention d'urine. Chacun a fon département, & s'attache à une branche particuliere de la médecine. Les Médecins, à qui elles enlevent tous les jours des pratiques, ont voulu fouvent leur interdire cet art, comme à des charlatans, qui cherchoient à tromper le public, & ont prétendu les obliger à prendre le bonnet de docteur. Il eft probable auffi qu'elles ont une grande connoiffance de la navigation; on diroit du moins

que la plupart ont été pilotes; car un grand nombre de marins vient les consulter sur leurs voyages.

Il n'est pas douteux qu'elles doivent être en liaison avec les voleurs; car non-seulement on vient les prier de prévenir les vols, mais même de faire retrouver les choses volées.

Tous ces Saints n'ont pas les mêmes uniformes; chacun d'eux paroît sous une figure différente. Il y en a qui sont tout nuds; d'autres qui ne sont que moitié habillés; ceux-là sont en robe de chambre; ceux-ci en bonnet de nuit. Les uns portent des croix & des palmes, les autres des épées & des sabres; quelques-uns sont armés de grilles, quelques autres de couteaux; les uns sont en casques, les autres en plumets; certains ont de longues barbes, il y a qui n'ont pas un poil au menton; ceux-là sont crossés, ceux-ci sont mitrés; on en voit à pied, on en remarque à cheval; les uns sont petits comme des nains, les autres grands comme des géants, &c.

Ces idoles sont placées dans les pagodes par rang d'ancienneté. L'idole Pierre a le pas sur l'idole Jean; & ainsi

des autres. Il y en a douze principale qui ont obtenu chacune un brévet de retenue pour leurs places, & qui jouiſſent de leurs autels à titre d'ancienneté.

Quoique, en général, la nation des idoles ſoit riche, elles ne le ſont pas toutes également; cela dépend du degré de vénération qu'on a pour elles: car ces Divinités ſe reſſentent, comme les mortels, des caprices de la fortune. Il y en a dont l'autel reſſemble à des boutiques de joailliers; & d'autres où on ne voit que de vieilles béquilles avec quelques mauvaiſes treſſes de cheveux.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

A La ſuite des idoles repréſentatives, viennent les idoles reliques. Ce ſont des boîtes ou châſſes, qui contiennent de vieux haillons, qui ont ſervi autrefois à habiller les bienheu-

reux. Il y a tel Saint qui a laissé assez de dépouilles sur la terre pour fournir à la fabrique de deux ou trois cents reliques. On trouve ici des Chrétiens qui ont plus de foi à ces lambeaux, qu'à tous les mysteres de leur religion.

Les instruments qui servirent aux souffrances de ce qu'on appelle ici, en langue chrétienne, le Rédempteur; sont sur-tout une source inépuisable de reliques. Si on doit juger par la quantité de celles qui contiennent aujourd'hui des épines dont on forma sa couronne, il falloit que sa tête fût d'une grosseur prodigieuse. On dit qu'il fut attaché sur une croix, où on lui cloua les mains avec de gros clous. En ce cas-là, Dieu fait homme avoit plus de mains que de bras; car il se trouve aujourd'hui plus de cent de ces clous. J'ai calculé que sa croix devoit être plus grande que les mâts du plus gros vaisseau; car les débris qui en restent chez les Chrétiens, sont immenses. Elle étoit certainement du bois dont on fait les reliques; car elle a servi à la construction de plus de dix mille.

Quoique tout périsse dans la nature, ce bois ne périt point; depuis dix-huit

cents ans, il eſt toujours tout neuf. Il eſt vrai que, pour éviter qu'il ne pourriſſe, on a ſoin de le changer de temps en temps; & c'eſt par ce miracle qu'il ſe conſerve toujours incorruptible.

L'éponge (autre attribut de ce myſtere) s'eſt extrêmement gonflée depuis; elle s'eſt diviſée en tant de particules, que leur nombre n'entreroit pas dans une chambre ordinaire.

Les trois dez (qui étoient également un de ſes attributs) ſe ſont auſſi multipliés : ils ſont ſi fort augmentés en nombre, qu'on diroit que la plupart des Chrétiens croyent que ce myſtere n'eſt qu'un jeu.

Au-lieu d'une lanterre, qui étoit auſſi un des uſtenciles de cette ſouffrance, il s'en eſt trouvé pluſieurs : mais les ennemis de cette religion prétendent que les Chrétiens n'y voient pas plus clair pour cela : au contraire, ils diſent que tant de lanternes leur offuſquent la vue.

Si on en doit croire les Chrétiens, il faut que le Chriſt ait beaucoup ſué après ſa mort; car il ne ſe trouve chez eux pas moins de ſix ſaints Suaires, &c.

Je

Je finis toutes ces miseres de la foiblesse de l'esprit européen. Quand des nations sont aussi superstitieuses, il ne faut pas chercher ailleurs la cause de ses extravagances.

LETTRE XXXIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

En Europe, la vanité entre par-tout. Les aliments forment une ostentation, & la pourriture elle-même se convertit en luxe. La table entre dans l'emphase de ces peuples vains & fastidieux. Les François mangent par vanité, & digerent par ostentation.

Le luxe de table est divisé ici en plusieurs services; & l'on fait quatre repas pour un seul. J'allai dîner, il y a environ un mois, chez un Seigneur de Paris, qui ne passe pas pour un des plus magnifiques. Cependant on nous y servit d'abord le dîner du potage, du bouilli & de hors-d'œuvres. Après qu'on se fut bien rempli l'estomac de

tout cela, on en ôta les reſtes, & on apporta le dîner des entrées & des ragoûts. A ce ſecond, ſuccéda un troiſieme, composé de viandes rôties, où étoit toute ſorte de gibier. La compagnie étoit prête à crever à force d'avoir mangé, lorſqu'on ſervit le quatrieme dîner formé d'entremêts & de fruits.

Si je devois faire l'analyſe des ſervices de la table des François, je dirois que le premier eſt pour ſe donner le néceſſaire; le ſecond pour jouir de ſuperflu; le troiſieme afin de paſſer pour ſplendide, & le quatrieme pour être vain.

A Paris, un homme, qui n'a qu'un eſtomac, eſt obligé de faire bien des digeſtions : il digere pour le gras, il digere pour le maigre; ſon eſtomac travaille pour le froid, il travaille pour le chaud; il s'agite pour le crud, il s'agite pour le cuit; il fatigue pour l'huile, il ſe démene pour le vinaigre, & ſe tourmente pour la ſalade & les crêmes; car on engloutit de tout cela dans le même repas.

Autrefois les François joignoient à cette ſomptuoſité des viandes, celle de s'enivrer : mais ils ont renvoyé cette

magnificence aux Allemands ; & l'on ne boit plus à Paris que par oſtentation.

Il eſt difficile de pouvoir pouſſer plus loin la vanité de la table. Je fus invité à ſouper, il y a quelques jours, chez un financier de cette Ville, à qui ſes grandes richeſſes ont donné un raffinement de goût & de délicateſſe, qui va juſques à l'extravagance.

Après que la compagnie eut fait les trois repas ordonnés par les premiers ſervices, le maître nous pria de nous lever de table. On nous fit paſſer dans un nouvel appartement, où le quatrieme ſervice étoit préparé. C'étoit un bois artiſtement rangé ſur une table couverte de grands arbres, d'où pendoient des fruits de toutes les ſaiſons. Un concert de roſſignols ſortoit du milieu de cette forêt, pour divertir l'aſſemblée.

Ce même financier a imaginé des deſſerts en feux d'artifice, qu'il a exécutés dans ſes ſoupers avec beaucoup d'applaudiſſement.

On croit que ce luxe n'en demeurera pas-là, & qu'il deviendra plus ſplendide. On parle déja d'un Seigneur

magnifique en repas, qui veut donner, en fruits, un acte de la Comédie Italienne. Arlequin & Scapin y exécuteront des ſcenes pantomimes. Il en eſt encore un plus élégant, qui ſe propoſe de mettre en deſſert tout l'Opéra François. Je crois que ce ſpectacle réuſſiroit beaucoup mieux en glace; car il eſt très-froid par lui-même. Lorſque dans un Gouvernement il n'y a point de loix ſomptuaires, on doit s'attendre à toutes ces folies nationales.

LETTRE XL.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

Les Arts méchaniques ſont aſſez connus dans cette République; mais on n'y a preſque aucune idée des libéraux.

Il y a cependant une Académie à Gênes; mais elle n'eſt fréquentée que par ceux qui ont aſſez peu de génie pour conſentir à ne vouloir être que ſavants. La ſeule ſcience qui ſoit ici à

la mode, eſt celle d'augmenter ſa fortune; & les Génois ont fait de ſi grands progrès dans cette partie de l'entendement humain, qu'aucune autre nation de l'Europe ne peut ſe flatter de les ſurpaſſer.

Il eſt défendu de poſſéder ici aucun autre ſavoir. Les Bonzes ou Moines ſont à la tête de l'ignorance nationale, & ils empêchent bien que la nation n'acquiere de l'intelligence. Tout ſeroit perdu, ſi, avec l'eſprit actif & remuant des Génois, ils pouvoient encore parvenir à avoir des lumieres.

La République ſe prête parfaitement aux vues du Clergé. Elle connoît le danger où elle s'expoſeroit, ſi le ſavoir perçoit une fois dans l'Etat.

Les citoyens n'ont la liberté de faire imprimer leurs idées qu'avec la permiſſion du Sénat, & le Sénat n'accorde cette permiſſion qu'à ceux à qui il permet de n'avoir point de génie. C'eſt ainſi que la plupart des Gouvernements européens ſe ſoutiennent. La tyrannie retient l'eſprit dans les ténebres, pour l'empêcher de ſecouer le joug du deſpotiſme.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

Il y a ici soixante hommes d'argent qui habitent des palais d'or : ils sont faits de finances, & on les nomme les *Fermiers généraux.*

Ce sont des gens qui louent du Roi la permission de tyranniser ses sujets ; ils en ont le bail, & lui payent pour cela cent millions tous les ans : c'est un prix fait.

Tu peux bien t'imaginer que des hommes qui ont carte-blanche du Prince, ne ménagent point les peuples : aussi il faut voir comme ils sont menés. Les Negres d'Afrique ne sont pas traités d'une maniere plus inhumaine. Je ne t'en dirai pas davantage ; ils ont la permission d'envoyer les sujets du Roi aux galeres, quelquefois même de les faire mourir. Le Monarque leur fournit toutes les pieces nécessaires en arrêts ; il leur cede

aussi, pour leur argent, une partie de son autorité. Tout est en regle : le Roi est payé, & le peuple est foulé.

On méprisoit autrefois ces gens-là comme de la boue ; mais on a pris le parti à la fin de les voir ; les grands du Royaume les visitent & mangent avec eux : & il faut bien que cela soit ainsi ; autrement il se formeroit de trop grands vuides dans l'Etat. L'argent seroit d'un côté, la noblesse de l'autre, & l'indigence publique au milieu.

De tous les prestiges des hommes d'argent, le plus grand, selon moi, est d'avoir su persuader au Gouvernement qu'il ne pouvoit plus se passer d'eux. Ils disent pour leur raison qu'ils forment aujourd'hui dans l'Etat un corps de finances, dans lequel la Couronne trouve tout d'un coup des ressources au besoin : cela veut dire qu'ils sont toujours prêts d'avancer au Roi telle charge exorbitante qu'il voudra imposer sur ses peuples, pour leur en faire payer ensuite le capital avec les intérêts. Ce n'est que dans les Etats, où personne ne veille sur le bien public, que de pareilles maximes peuvent s'établir.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

L'Eſclave favorite eſt ſi accablée, que je ne ſais comment elle ne ſuccombe pas ſous le poids de ſes travaux. Il m'eſt impoſſible de te donner une juſte idée de ſa vie, tant elle eſt chargée. Elle a plus d'affaires, elle ſeule, que tous les Miniſtres du Royaume enſemble; car chaque Secretaire d'Etat n'a ici qu'un département, au-lieu qu'elle les a tous.

L'Egliſe, la guerre, les finances & la marine ſont de ſon reſſort; elle préſide aux quatre bureaux. Outre les affaires d'Etat, elle a encore la nomination générale des charges & des emplois. Un Cardinal François meurt-il? il faut qu'elle ſonge auſſi-tôt à donner ce chapeau. Un Général mécontent ſe retire-t-il? il faut le remplacer. Le poſte de Contrôleur général eſt-il vacant? il faut

qu'elle y nomme. La marine n'a point de Miniſtre, elle en doit faire un.

Après ces premieres nominations, viennent les ſecondes. Si un Evêque eſt malade dans ſon Dioceſe, elle le fait Archevêque pour le faire changer d'air. Si un Brigadier veut avancer, & qu'il ait des amis qui parlent pour lui, elle lui donne le commandement général. Si un riche particulier veut entrer dans les fermes, elle a ſoin, en payant, de le pourvoir d'un *Bon.*

A la ſuite de ces ſecondes nominations, viennent les troiſiemes. Il faut qu'elle nomme aux Abbayes royales, aux grands prieurés, qu'elle donne des régiments, accorde des compagnies, faſſe des Directeurs des fermes, ſe mêle des vivres, & place tout les commis du Royaume.

Ce n'eſt pas tout : des couriers arrivent des Cours étrangeres ; elle doit courir chez le Roi, pour voir ce que contiennent les dépêches, & minuter de vive voix les réponſes. Pendant ce temps-là, des Ambaſſadeurs arrivent ; il faut ſavoir ce qui les amene ; d'autres partent, il faut les congédier.

Cela n'eſt pas plutôt fini, qu'il faut

travailler aux promotions des Officiers généraux, donner des Gouvernements, régler les penſions, faire des Chevaliers de Saint Louis, nommer aux ambaſſades, changer des ſecretaires en envoyés, expédier des lettres de créance, donner de nouveaux ordres, déplacer des Miniſtres, exiler des gens en place, s'attacher de nouvelles créatures.

Ce n'eſt-là néanmoins que le grand cabinet; le petit n'occupe pas moins. Il faut ſavoir ce que le public penſe de l'adminiſtration préſente, autre travail. Il eſt queſtion, dans celui-ci, de donner des audiences particulieres, de recevoir des avis ſecrets, de lire des lettres des penſionnaires qui ſont payés pour donner des informations, de faire monter des gens par l'eſcalier dérobé, d'être inſtruite de tous les mécontents qui ſont dans l'Etat, de ſavoir quels ſont les grands qui s'alienent de la Couronne, de ſe mettre au fait de leurs projets, de démêler leurs intrigues, de prendre là-deſſus ſes meſures, de ſatisfaire les mécontents, de fermer la bouche aux uns par des récompenſes, de ramener les autres par des emplois

brillants, de bannir du Royaume les plus difficiles, de faire mettre à la Baſtille les plus dangereux, &c. &c. &c.

Voilà pour l'adminiſtration publique ; mais elle a encore une adminiſtration domeſtique. Il faut s'enrichir, élever une grande fortune, accumuler des ſommes immenſes, avoir un tréſor, l'augmenter, prendre de toutes mains, faire argent de tout, amaſſer des millions, les faire valoir, les combiner, les diriger, les multiplier, les placer, & les mettre en sûreté.

Mais tout ce travail n'eſt rien en comparaiſon d'un autre ; je veux parler de la peine qu'elle prend pour entretenir l'enchantement du Monarque ; & ce manege eſt le plus fatigant de tous. Elle doit prévenir tout ce qui pourroit porter le Prince à former un nouveau goût. Il faut le tenir éloigné des affaires, l'engager dans les plaiſirs, lui permettre quelquefois de voir d'autres femmes, pourvu qu'elles ſoient muettes, lui donner du dégoût pour la grande compagnie, l'accoutumer au tête-à-tête, le diſtraire, l'amuſer, le tenir gai & enjoué, bannir les remords loin de lui,

prévenir ses réflexions, prendre garde que le diable ne l'effraye, empêcher qu'il ne se livre trop aux Bonzes noirs, le tenir toujours en haleine par de petites historiettes amusantes, folâtrer, badiner, rire, chanter, jouer la comédie, percer les nuits, le renvoyer tous les soirs satisfait, & le reprendre le lendemain exprès pour le rendre content, &c. &c. &c.

Crois-tu que ce soit acquérir la faveur d'un Prince à peu de fraix? Pour moi, si j'étois femme, je ne voudrois pas faire tout ce travail-là, pour avoir l'empire sur tous les Rois de l'univers, & si j'étois Roi, je ne voudrois pas laisser prendre cet empire sur moi, pour jouir de toutes les plus belles femmes du monde.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé ailleurs de la toilette du ſexe ; mais je ne t'ai rien dit de ſes avantages.

Quoique les femmes ſe montrent ici à découvert, il y a pourtant une choſe qu'elles cachent ſoigneuſement, qui eſt leur viſage. Elles ſe couvrent avec un maſtic blanc extrêmement délié, ſur lequel on paſſe une couleur rouge, & qu'on applique ſur les traits avec un pinceau.

Ces maſques ſont faits avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des viſages : les étrangers s'y méprennent tous les jours ; je t'avouerai ingénuement que j'y fus trompé. Si le premier ſoir que je me rendis au ſpectacle, on ne m'eût averti que toutes celles qui étoient dans les loges, étoient des maſques, je les euſſe priſes pour des femmes. Il eſt vrai que

lorſqu'on y fait un peu d'attention, on revient de ſa mépriſe ; car la nature n'eſt pas de cette couleur-là.

Cette maſcarade n'eſt pas ſeulement pour les ſalles de ſpectacles, elle a lieu dans les promenades & les viſites ordinaires. Elles portent ce maſque juſques dans les pagodes ; car les femmes européennes ſont ſi fort aujourd'hui ſur l'incognito, qu'elles ne voudroient pas ſe montrer à viſage découvert, même à Dieu le Pere. On prétend que les femmes qui compoſent la Cour de France, gardent cet incognito depuis près d'un ſiecle.

Un Chinois, qui ſe marie, n'a point vu ſa femme avant ſes noces. Ici on va plus loin ; on ne la voit point après ſes noces. Il y a tel mari à Paris, qui a couché dix ans avec ſa femme, ſans l'avoir vue une ſeule fois. Les femmes accordent à leurs époux toutes ſortes de poſſeſſions, excepté celle de jouir de leur viſages. Peut-être que ce n'eſt pas ſi mal imaginé pour conſerver l'union dans le mariage ; il faut ſi peu de choſe ici pour troubler la paix domeſtique, que le défaut d'une couche de blanc & de rouge ſuffiroit ſou-

vent pour cela. L'incognito prévient le divorce entre le mari & la femme; peut-être que si on se voyoit, on se sépareroit. Il n'y a rien de plus aisé à Paris que d'avoir de la beauté; il suffit d'avoir une tête pour se donner un joli visage. Chaque femme conserve le sien dans un petit pot : l'âge ne le détruit pas, parce que le pot se renouvelle toujours. La beauté des femmes ici n'est pas du crû du pays. Le teint de lys vient d'Espagne, & celui de rose, d'Italie. Un impôt sur le blanc & le rouge détruiroit son empire.

Quoique ce soit fort commode à une femme de se donner le matin le visage qu'elle veut, pour jouer ensuite le reste de la journée le rôle qui lui plaît, je ne sais si le sexe en général a gagné à ce marché. Depuis le fard, (c'est le nom que les Européens donnent à ce masque) il n'y a plus de rivalité pour un empire, qui fut toujours l'objet de l'ambition des femmes. Comme le blanc & le rouge sont par-tout les mêmes, tous les visages sont uniformes : il n'y a plus de préférence, parce qu'il n'y a plus de distinction. Les variations manquent à la scene de la beauté. Le visa-

ge, ce théâtre de l'ame, n'a qu'une décoration : les paſſions y ſont muettes ; la ſurpriſe, l'étonnement, les émotions ſubites ne s'y manifeſtent plus.

Le fard donne aux hommes un grand avantage ſur les femmes ; car ils peuvent dire en leur préſence tant d'impertinences qu'ils veulent, ſans qu'elles en pâliſſent, ou puiſſent en témoigner le moindre reſſentiment par l'altération de leurs traits ; car les fibres à travers deſquelles cette émotion paſſe, ſont entiérement couverts, & ne peuvent point jouer extérieurement. On a beau perfectionner l'art, il ſera toujours l'eſclave de la nature.

Les moraliſtes chrétiens ſe déchaînent continuellement contre ce déguiſement : s'ils réuſſiſſoient à le proſcrire, je ne ſais ſi l'enchantement où l'on eſt pour ce ſexe, ne ſeroit pas plus grand. Les femmes en Europe ont déja trop d'avantage ſur les hommes ; que ſeroit-ce ſi elles ſe montroient à eux avec celui que leur beauté naturelle leur donne !

LETTRE XLIV.

Suites des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin..

De Paris.

La maxime de Rome fut toujours de terminer tout par la voie de la négociation. Elle trouva par-là un grand avantage; car on avoit ordinairement de grands égards pour elle : au-lieu que, si elle eût combattu, le sort des armes auroit décidé les querelles.

Il y eut bien quelques grands Papes guerriers ; mais ce ne fut pas ceux-là qui augmenterent le plus le pouvoir de Rome.

Quand elle eut pris l'ascendant, & que tous les pouvoirs furent formés, elle établit ce que les Européens appellent le fisc ; c'est-à-dire, un nouveau genre d'usurpation, pour engloutir les États. Elle prétendit, après cet établissement, d'impétrer des Royaumes.

Comme son ambition embrassoit l'univers, & qu'elle ne bornoit pas son

pouvoir à Rome, elle envoya souvent des Commissaires au loin pour juger les différends qui s'élevoient entre les Souverains; & sous le prétexte de régler les affaires de la Chrétienté, elle dirigeoit celles du monde politique & civil.

Quoique son systême semblât être celui de la paix, elle n'y étoit pas si inviolablement attachée, qu'elle n'y dérogeât quelquefois : cela dépendoit des circonstances. Si la guerre lui étoit avantageuse, & qu'il n'y eût que ce moyen pour distraire les Princes, alors elle laissoit agir les causes secondes. Souvent elle semoit la zizanie entre les Têtes couronnées : car comme elle rapportoit tout à ses vues d'intérêt, & qu'elle sacrifioit tout à sa grandeur, elle s'embarrassoit fort peu de la destruction du genre-humain.

Quelquefois même elle fit la guerre. La Chrétienté lui vit faire une descente dans une Isle qu'elle vouloit envahir. Dieu lui-même leva l'étendard de cette révolte : l'image du Christ, qui, selon le dogme de cette secte, étoit venu au monde pour épargner le sang humain, fût employée par les Papes à en faire couler.

Sans avoir presque de numéraire, elle eut presque dans tous les temps une grande finance.

On compte cinq moyens par lesquels Rome attira plusieurs fois à elle toutes les richesses du monde chrétien. 1°. Les aumônes des fideles ; 2°. les tributs que lui payerent les nations ; 3°. la dévotion des peuples ; 4°. la vente des indulgences & des reliques ; 5°. le rachat des péchés & la vente des dispenses.

A la mort d'un de ses Mandarins, on trouva un trésor si immense, que les richesses de plusieurs Puissances temporelles, unies ensemble, ne pourroient point en former un si considérable.

De tout temps, les sectateurs du Christ enrichirent Rome. Non-seulement une foule de particuliers la fit l'héritiere de leur fortune ; mais même un grand nombre de Souverains lui donna la leur.

Les taxes qu'elle leva sur les peuples chrétiens, sous le nom du denier de St. Pierre, furent sans nombre. Elle mit tour à tour à contribution toutes les Têtes couronnées.

Presque de tous les temps il fut établi en Europe d'aller adorer Dieu dans

la Ville où le Pape fait sa résidence, comme si la Divinité devoit être plus présente dans ce lieu que dans un autre, & qu'il y eût dans le monde une dévotion locale. On venoit quelquefois de trois ou quatre cents lieues, & on pensoit acheter le paradis par une longue promenade. Les Jubilés que les Papes établirent, acheverent d'enrichir Rome. On y compta souvent jusques à trois cents mille pélerins. On peut juger de là du concours des autres fideles; car ces gagneurs d'indulgences de profession n'étoient que les valets de la dévotion du culte du Christ.

Le débit des indulgences & des reliques fut de tous temps pour elle une mine abondante d'or. On surprit souvent ses Agents, Légats dans les différentes Cours de la Chrétienté, qui, après avoir vendu leurs marchandises, se retiroient à Rome avec des sommes immenses.

Ce revenu étoit d'autant plus grand, que ce qu'on donnoit ne coûtoit rien. Le produit du commerce étoit immense, parce que la premiere matiere sur laquelle il étoit fondé, n'exigeoit aucun fonds. Les Chrétiens achetoient des

riens, & payoient bien cher une chimere, à laquelle leur imagination mettoit un grand prix.

On leur vendoit le privilege de satisfaire leurs desirs. Pour de l'argent, on pouvoit jouir de sa mere, ou violer sa sœur : il y avoit des taxes pour tous les péchés. On payoit davantage, à mesure qu'ils étoient plus grands. La rémission d'un petit délit ne coûtoit pas tant que celle d'un péché grave. Il étoit de l'intérêt de Rome que les grands crimes se multipliassent chez les Chrétiens ; car elle étoit plus riche à mesure que l'athéisme, la bestialité, la sodomie, & toutes les autres sortes de débauches, augmentoient. La béatitude avoit un prix fait : il étoit permis d'arriver au Ciel par le chemin du crime.

Non-seulement on pouvoit se racheter des péchés passés & présents ; mais même des péchés à venir : un Chrétien achetoit l'absolution de toutes les scélératesses d'une longue vie, & se regardoit d'avance comme un Saint, quoiqu'il eût des millions de crimes à commettre.

La ressource étoit immanquable ; car

de tous les temps les hommes ont aimé à être méchants impunément.

La difpenfe d'âge, de vœux, de fe faire Bonze, ou de ne l'être plus, de coucher avec fa coufine, fa niece, fa tante, de fe marier & de fe démarier, furent encore pour elle une autre fource de richeffes.

Cet épuifement continuel des états féculiers devint le plus ferme appui de la puiffance de Rome. Par-là elle faifoit trois chofes; elle diminuoit le pouvoir des Princes; elle tenoit à terre les nations, & mettoit les Gouvernements temporels hors d'état de lui nuire.

Les Papes n'étoient plus de pauvres Pafteurs indigents, comme ceux qu'on avoit vus après la mort du Chrift. C'étoit de grands Princes qui avoient des Etats, de revenus, un tréfor, des armées, des foldats, une cour, des courtifans, des intérêts avec toutes les Cours de l'Europe, où ils entretenoient à grands fraix des Ambaffadeurs.

Les maximes de Rome, qui contribuerent à fon agrandiffement, ne furent point celles d'un âge ou d'un fiecle; ce fut un fyftême fuivi, méthodi-

que & permanent, qui ſe ſuccéda de génération en génération. Elle fit ſervir les mêmes moyens qui avoient contribué à l'agrandir, à ſoutenir ſon agrandiſſement.

Cette Puiſſance, devant qui les Têtes couronnées ſe proſternent encore aujourd'hui, n'a point d'exiſtence réelle. Elle n'exiſte que dans l'opinion des hommes. Son anéantiſſement total tient à une ſeule croyance. Si tous les Chrétiens d'Europe s'accordoient ſur un ſeul point qui reſte à réſoudre, l'autel & l'idole tomberoient d'eux-mêmes. Deux Mandarins lui couperent les deux bras il y a deux ſiecles : encore deux réformateurs, & il ne ſeroit plus queſtion d'elle.

LETTRE XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

Les Génois paſſent pour les peuples les plus méchants de l'Europe : il

faut bien que cela ſoit ; car il y a déja treize cents ans que tout le monde le dit, & il eſt rare que tant de nations s'accordent enſemble pour ſe tromper.

Cela vient, je crois, de l'avidité inſatiable que ce peuple a toujours eu pour le gain. On trouve des Gouvernements ſur la terre, qui ont augmenté leur fortune par l'économie. Gênes a multiplié ſes richeſſes par ſa léſine.

Cette paſſion vient de loin : elle tire ſa ſource de la conſtitution même. Il y a une loi à Gênes pour obliger tout le monde à garder ſon bien, & une autre pour empêcher que perſonne ne le dépenſe : réglement auſſi ſenſé pour une famille, qu'il eſt déraiſonnable pour une République, dont la richeſſe eſt dans la circulation. Premiérement les Génois aiment l'argent, & ſecondement ils adorent Dieu. La religion de l'intérêt paſſe devant celle du Chriſt.

Les grands comme les petits ſont attachés à ce dogme. La foi là-deſſus eſt univerſelle. Il n'y a point d'hérétiques ici ſur le culte des richeſſes Tout eſt ſujet d'épargne, ou, pour mieux dire, d'avarice. Il eſt défendu aux chiens de vivre

vivre à Gênes; car ce Gouvernement ne veut point de bouches inutiles, & les chiens ne gagnent point d'argent. Tout le monde, dans cette Ville, se mêle de quelque trafic, & fait une sorte de commerce. La République elle-même vend & achete. Le Prince & son Conseil sont marchands. Le Sénat ne peut point souvent vaquer aux affaires du Gouvernement, parce qu'il fait des ballots, ou expédie des marchandises.

Si je voulois peindre le Doge de Gênes dans tous les atours de la Majesté Génoise, je lui ferois un trône de velours, & un siege de damas. La salle d'audience seroit un comptoir, & ses ordonnances des lettres de change. On voit les plus graves Sénateurs dans leurs magasins vendre & acheter, & être plus assidus à *banchi* qu'au Conseil d'Etat. Tu peux bien t'imaginer qu'il n'y a point de mœurs chez ce peuple; car, dans un pays où l'amour du gain est la passion dominante, l'avarice devient la mesure de tous les vices.

Lorsque tout le monde est marchand dans un Etat, il ne sauroit y avoir de la bonne foi dans le commerce : car

trop de gens se rencontrent alors sur le même chemin ; il faut qu'ils se détournent, qu'ils s'éludent pour ne pas se choquer réciproquement : ce qui engendre des détours & des finesses. Or de celles-ci à la duplicité, il n'y a presque point d'invervalle : pour peu qu'une nation aime l'argent, elle franchit aussitôt cette barriere.

LETTRE XLVI.

Au même.

De Gênes.

TU ne devinerois jamais le rôle que je joue maintenant dans cette République. Je suis (moi indigne) le très-humble Sigisbée d'une Dame Génoise : mes petits yeux Chinois & ma figure Asiatique m'ont procuré cet honneur-là.

Voici comment je suis parvenu à ce glorieux poste. Un Sigisbée, déja vieux & cassé, étant venu à crever à force de courir après une jeune Dame, le mari, avec qui j'avois lié une espece

de connoiſſance dans un café, me jugea propre à remplir la place vacante. Il étoit un peu jaloux de ſon naturel ; ainſi il crut que ma figure étrangere, faiſant peu d'impreſſion ſur ſa femme, troubleroit moins ſon repos. A cet effet, il m'écrivit la lettre ſuivante :

» Monſieur le Chinois,

» Nous autres maris Génois ſommes » trop occupés, & nos femmes le » ſont trop peu pour qu'elles puiſſent » ſe paſſer de voir compagnie. Il leur » faut un galant, un chien ou un » ſinge : c'eſt pourquoi je m'adreſſe à » vous, pour vous prier de remplir, » auprès de la mienne, celui de ces » trois emplois qui vous plaira le plus. » Son Sigisbée eſt mort depuis huit » jours : je vous offre ſa place. Ma » femme eſt jeune, & ne manque pas » de vivacité ; je crois que vous vous » amuſerez bien enſemble. Je vous » attendrai cet après-dîner chez moi » pour vous préſenter à elle moi-mê» me. Je ſuis, &c. »

Cela s'exécuta de même, & je fus ſur le champ inſtallé dans la charge de Sigisbée. Tu ſais que j'ai le teint li-

vide, & que je ſuis petit; je craignois pour ma figure; mais je m'apperçus que la Dame s'en accommodoit aſſez. Il y a un proverbe européen qui dit, qu'une femme aime mieux le quart d'un homme, que point d'hommes.

Je n'avois abſolument aucune idée de l'emploi de Sigisbée : ainſi je priai le mari de vouloir m'inſtruire; c'eſt ce qu'il fit le lendemain par les articles ſuivants :

DEVOIRS D'UN SIGISBÉE.

I.

Le Sigisbée doit ſe rendre, tous les matins, chez ſa Dame, précíſément à neuf heures, pour lui ſervir lui-même dans le lit le chocolat ou le café.

I I.

En entrant dans ſa chambre, il doit avoir ſoin d'ouvrir les fenêtres, afin qu'en ſervant la Dame dans ſon lit, il voye bien ce qu'il fait.

III.

Si la Dame lui demande une épingle pour mettre au haut de ſa chemiſe,

afin de cacher ſa gorge, il en cherchera une par-tout dans l'appartement ; & quoiqu'il y en ait deux ou trois mille ſur ſa toilette, il aura ſoin de n'en pas trouver une ſeule.

IV.

Au cas que ſes filles ne ſoient pas dans ſa chambre, lorſqu'elle voudra ſe lever, le Sigisbée ne ſe retirera point pour cela ; mais l'aidera au contraire à s'habiller.

V.

En aſſiſtant à ſa toilette, il ſe tiendra debout derriere elle comme un domeſtique, afin d'être à portée de lui donner tous les ingrédients néceſſaires, qui entrent dans la compoſition d'un viſage Génois. Il lui préſentera tour à tour le blanc, le rouge, la boîte à mouches, la pommade pour les levres, ſans confondre aucun des uſtenſiles de la beauté.

VI.

La toilette finie, il lui donnera la main pour la conduire dans ſa chaiſe à porteurs, & ira avec elle à la Meſſe, marchant devant ou à côté de la chaiſe comme un valet de pied : de cette ma-

niere il dévancera les porteurs, & arrivera tout essouflé à la porte de l'Eglise, pour lui présenter de l'eau bénite.

VII.

Le soir, il la conduira au spectacle, où il s'asseyra auprès d'elle.

VIII.

Dans l'hiver, il lui donnera sa chauffette, & la placera lui-même sous ses juppes, &c.

Il y a encore bien d'autres instructions de l'emploi de Sigisbée ; mais celles-ci sont secretes, & les maris Génois doivent faire semblant de les ignorer.

Tout grave que tu es, tu ne saurois t'empêcher de rire de me voir dans l'habit d'ordonnance sigisbéale. Je suis habillé de noir depuis la tête jusques aux pieds; j'ai un petit manteau de la même couleur sur les épaules, avec une grande perruque, qui contiendroit une demi-douzaine de visages Chinois.

Au reste, je ne suis pas le seul parmi les étrangers qui ait été décoré de ce magnifique titre: on trouve dans l'hif-

toire univerſelle du ſigisbéage de Gênes, un grand nombre d'Anglois, de François & d'Eſpagnols; & il n'y a pas bien long-temps qu'un Général François ſigisbéoit une femme, quand les Allemands aſſailloient la Ville.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne connois point de Gouvernement ſur la terre plus mal policé que celui de la République des lettres : il n'y a ni ordre ni juſtice. Ses peuples, qu'on nomme auteurs, ſont, pour la plupart, des brigands, qui vivent de vols & de rapines; chaque ſujet s'approprie le bien d'un autre, & en fait ſon affaire. Les Grecs & les Romains, qui y dépoſerent autrefois de grandes richeſſes, y ſont pillés tous les jours impitoyablement. On appelle ces voleurs lettrés, des plagiaires; c'eſt-à-dire, des écrivains dont les ouvrages appartien-

nent à autrui, & qui n'auroient jamais écrit, ſi d'autres ne les avoient précédés.

Il n'y a rien de plus facile aujourd'hui en Europe, que de faire un livre ; le génie n'y entre preſque pour rien ; c'eſt une affaire de mémoire. Il ſuffit d'avoir lu un aſſortiment d'ouvrages anciens & modernes, d'en retenir les paſſages, les anecdotes & les traits ſaillants ; le reſte regarde la plume : c'eſt à elle à ranger les matériaux, & à l'auteur à monter, pour ainſi dire, le métier du livre.

Je ne ſaurois mieux comparer un écrivain moderne européen, qu'à un jardinier qui raſſemble, dans un terrein de quelques arpents de terre, des arbres de toutes les parties de l'univers, & qui n'y met rien du ſien, que la main-d'œuvre. Il y a ici une grande diſpute. On demande ſi les Auteurs anciens valent mieux que les modernes. La queſtion n'exiſteroit point ſi les Auteurs n'avoient exiſté ; car il eſt à préſumer que les modernes n'auroient point écrit, ſi les anciens ne l'avoient fait : du moins ſi on dépouilloit les ouvrages de ceux-là de ce qui appartient à

ceux-ci, il ne resteroit rien aux premiers. Il leur sont redevables de l'esprit même qu'ils font paroître dans cette recherche, parce qu'en prouvant, ils citent toujours ces anciens : de maniere que les raisons mêmes qu'on allegue de leur insuffisance, sont une conviction de leur supériorité.

Quoiqu'on fasse toujours des livres en Europe, il y a long-temps qu'on n'écrit plus. Les Auteurs ne font que se répéter; ils disent ce qui a été dit.

On n'en est plus aujourd'hui que sur la forme; il est question de l'habillement de l'esprit, & de donner une tournure neuve aux vieilles pensées. L'auteur original est celui qui fait paroître dans un nouveau jour ce que tout le monde sait.

Voilà quels sont les hommes qui illustrent maintenant l'Europe, & qui sont si vains de leur titre d'auteurs, qu'ils regardent le reste des hommes comme de petits mortels, indignes de respirer un même air avec eux.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

J'Aimerois mieux qu'un peuple n'eût point de génie, que s'il l'employoit à établir des maximes pernicieuses au genre humain.

Je me trouvai, il y a huit jours, avec deux hommes d'Etat, qui parloient des révolutions présentes de l'Europe. Après quelques remarques sur les malheurs dont cette partie de l'univers est affligée, & plusieurs observations très-judicieuses, qui tendoient à prouver démonstrativement qu'elle étoit la plus infortunée de la terre, ils déciderent que la guerre est un mal nécessaire. Ils appuyerent cette solution sur des principes tirés, disoient-ils, de la nature de choses.

Voici comment ces Messieurs s'y prirent pour prouver la nécessité indispensable qu'il y a de s'égorger.

» L'homme, dans l'état de nature, jouit
» de la paix; mais l'union avec ceux
» de son espece, qui le soumit aux
» loix de la subordination, lui fait per-
» dre ce droit. La guerre commence
» d'homme à homme, d'où suit celle
» de nation à nation. C'est la société
» elle-même qui l'établit. » Ils appel-
lerent cela un droit sévere; ils auroient
bien mieux fait de le nommer un droit
barbare.

Messieurs, leur dis-je, permettez-
moi de vous faire quelques interroga-
tions à ce sujet. Pourriez-vous me dire
d'où vient que les lions ne se dévorent
pas entr'eux? C'est, me répondit l'un
d'eux, que les lions sont des bêtes qui
ne connoissent point les loix de la so-
ciété. Fort bien, lui dis-je; expliquez-
moi à présent, je vous prie, ce que
vous entendez par société. C'est, me
dit-il; l'union des hommes. A merveil-
les. Est-ce que cette union, repris-je,
consiste à se détruire? Au contraire,
ajouta-t-il, son objet est la conservation.
Comment peut-on donc, lui dis-je,
appeller de ce nom ce qui tend visi-
blement à la destruction?

Les François ne veulent jamais avoir

tort. Lorſqu'on les a forcés dans un retranchement, ils s'échappent auſſitôt dans un autre, où ils ſe battent avec de nouvelles armes. Voici la ſeconde preuve qu'il allégua pour démontrer la néceſſité géométrique de s'exterminer.

L'état politique, comme le corps humain, dit-il, a beſoin d'évacuation; ſans quoi il s'engorgeroit; les ſaignées lui ſont néceſſaires. Sans les guerres, l'Europe ſeroit trop peuplée, ſes habitants ſe dévoreroient entre eux. La terre ne pouvant produire aſſez pour les nourrir, la famine y cauſeroit de plus grands maux que le canon. Les batailles ſoutiennent l'équilibre, & empêchent que d'autres fléaux ne déſolent la terre.

Il eſt étonnant que de telles maximes puiſſent entrer dans l'eſprit humain, & qu'on établiſſe un ſyſtême pour s'exterminer, dans la crainte de l'être. C'eſt faire injure à la nature, que de la réduire à un remede d'anéantiſſement, pour empêcher qu'elle ne s'anéantiſſe; c'eſt reprocher à la Divinité un vice phyſique dans ſon ouvrage.

Cette maxime eſt néanmoins adoptée par toute l'Europe. On la ſoutient à la

Cour & à la Ville ; on la trouve imprimée dans tous les livres. Elle a si fort prévalu aujourd'hui, que si quelques Européens s'avisoient d'écrire contre elle, on le regarderoit comme un homme dont le génie retréci est privé de notions supérieures.

Peut-être que le dogme du Christ a contribué à l'établir ; car les peuples sont comme les religions. Le livre du Confucius Chrétien est rempli de guerres ; non-seulement les hommes, mais même les Anges s'y battent.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

CES mêmes hommes d'Etat, qui avoient décidé que la guerre est un mal nécessaire, demanderent ensuite s'il y avoit des guerres justes ? Cette question se réduit à savoir si les passions des Princes sont équitables, & si l'ambition, qui leur donne toujours naissance, est fondée sur la droiture & la probité ; ou au-

trement, ſi le deſir de tout conquérir eſt un droit.

Il n'y auroit jamais de guerres chez les hommes, ſi ceux qui les gouvernent étoient juſtes, parce qu'ils préviendroient toutes les cauſes qui pourroient les faire naître. L'humanité, la pitié, la miſéricorde, qui ſont les premiers attributs de la juſtice, étoufferoient tout ſujet de diſcorde & de diſſention.

Si les Souverains, qui en ſont ordinairement l'origine, étoient juſtes, ils ſauroient que c'eſt pécher contre les loix de la nature, que de l'anéantir; que c'eſt offenſer la Divinité elle-même, que de détruire ſon ouvrage; que le ſang d'un ſeul mortel eſt plus précieux à ſes yeux, que tous les Royaumes de la terre; qu'il y a un droit des gens des hommes, qui eſt d'un précepte ſupérieur aux intérêts des Rois; & que c'eſt le violer, que de faire périr des millions d'hommes, preſque toujours pour un mal-entendu.

Je dis que c'eſt pécher, non-ſeulement contre la nature, la Divinité & le droit des nations, mais même contre l'humanité, qui ſeule peut ſoutenir les ſociétés; que c'eſt une barbarie atroce, que de

mettre tout à feu & à ſang, de faire égorger des peuples entiers, de ſaccager les Provinces, de ruiner les Villes, pour quelques démêlés d'Etat, que la bonne foi pourroit toujours terminer à l'amiable.

S'il n'eſt gueres poſſible que les Princes ambitieux ſoient juſtes, il eſt moralement impoſſible que les guerres, qui ne ſont que les ſuites de cette paſſion, le ſoient; car l'effet ne peut être plus légitime que ſa cauſe.

Si tu liſois les abſurdités des Juriſconſultes européens, qui avancent dans de gros volumes qu'il y a des guerres équitables, tu aurois pitié de leurs raiſonnements, & ne pourrois t'empêcher de plaindre les peuples qu'ils ſubornent, au point de leur en faire un droit légal. J'ai parcouru l'hiſtoire des guerres de l'Europe depuis deux ſiecles, & je n'en ai trouvé aucune qui ne fût fondée ſur la prévention.

Quelle juſtice peut-on attendre des Princes qui ſe font eux-mêmes juges dans leurs propres cauſes, qui n'écoutent que leurs intérêts perſonnels, qui rapportent tout à eux; toujours prêts à ſacrifier leurs peuples à la vaine gloire

de faire du bruit dans le monde, & dont les raiſons ſont fondées ſur du gros canon? Il n'y a qu'à lire les manifeſtes de ces mêmes Souverains qui ſe font la guerre; ils s'accuſent réciproquement, & en appellent les uns contre les autres au tribunal de l'univers, pour prouver l'injuſtice des guerres: & c'eſt, peut être, dans cette ſeule choſe que la politique européenne diſe vrai.

On cite deux ſortes de guerres juſtes; celle qui tend à repouſſer un ennemi qui attaque, & l'autre celle qui défend un allié qui eſt attaqué : dans le premier cas, il n'y auroit que la moitié de la guerre qui fût juſte; car un Prince, qui le premier en met un autre dans la néceſſité de ſe défendre, eſt un tyran. Peut-être même que la juſtice de cette guerre de défenſe, que les Juriſconſultes européens font tant valoir dans leur droit public, n'eſt pas ſi juſte; car ſouvent il a été au pouvoir de celui qui ſe défend, de prévenir l'attaque.

A l'égard des ſecours que l'on doit à un allié, il vaudroit mieux employer ſes ſoins à lui procurer la paix, que de le ſecourir pendant la guerre.

LETTRE L.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA ſociété générale de Paris eſt diviſée en petits corps ſéparés, qu'on nomme coteries. Chaque coterie a ſon ton & ſon allure, qui n'eſt ni le ton ni l'allure d'une autre coterie.

Un Pariſien, d'une coterie du Marais, qu'on tranſplante dans une coterie du Fauxbourg St. Germain, ſe trouve dans un monde nouveau, dont il ne connoît ni les mœurs, ni les manieres. C'eſt, en quelque façon, pour lui les Indes de Paris. Il lui faut bien du temps pour ſe former au goût & au génie des habitants, dont les principes & les uſages lui ſont tout-à-fait étrangers.

Quoique tous ces petits mondes ſoient renfermés dans l'enclos des murs de Paris, il y a ſouvent mille lieues du pays d'une coterie à celui d'une autre.

Les femmes, qui jouiſſent ici de tous les privileges, n'ont pas celui de ne pas

être étrangeres dans une coterie nouvelle.

Je me trouvai derniérement dans une de ces petites sociétés du quartier du Luxembourg, quand une Dame, de la rue St. Denis, y fut introduite pour la premiere fois.

La compagnie commença d'abord par passer sa figure en revue; on examina ses traits, de là on passa à son air, sa taille & son maintien, qu'on trouva ridicules, &c.

Elle n'eut pas plutôt fait les premiers compliments à la maîtresse du logis, que chacun sourit de ses expressions. On diroit qu'il y a un génie particulier qui appartient à chacune de ces sociétés; & que ce qui est esprit dans une coterie, est stupidité dans une autre.

Il n'y a que les femmes de la Cour qui ayent le droit de n'être étrangeres nulle part. Quand elles veulent ravaler leur mérite jusques à y descendre, elles y font admirer, du premier coup, leur ton décisif, & leurs manieres importantes. On leur permet aussi d'y étaler leurs folies & leurs extravagances; c'est-à-dire, d'y briller aux dépens de l'esprit, du bon sens & de la raison. C'est un

privilege qui vient en droite ligne du Château de Verſailles.

LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

JAdis les François ſe tuoient de gaieté de cœur ; leur vie ne tenoit à rien : un regard, un geſte, une parole ſuffiſoit pour s'envoyer un cartel, qui étoit un aſſaſſinat volontaire, par lequel deux ou pluſieurs perſonnes conſentoient de ſe porter ſur un lieu pour s'y égorger.

Ces peuples alors n'avoient pas beſoin des guerres étrangeres. Celle qu'ils ſe faiſoient entr'eux, ſuffiſoit pour dépeupler l'Etat. On voyoit des batailles rangées de duelliſtes, où preſque tous les combattants reſtoient morts ſur le champ de bataille.

Il y a environ un ſiecle qu'un de leurs Rois réforma cet abus. Il publia une ordonnance, par laquelle il défendit à ſes ſujets de ſe tuer : mais l'arrêt

n'a servi depuis qu'à les jetter dans un nouvel embarras ; car on est déshonoré si l'on suit la loi, & on est puni si on ne la suit pas.

Un homme, qui se soumet à l'ordonnance du Prince, est regardé comme un infame ; on le fuit, il est banni de la société dont il est indigne de jouir ; & celui qui l'enfreint, est taxé de perturbateur du repos public ; on le persécute, on lui ôte ses biens, & souvent même la vie, comme indigne du jour.

Cela vient de ce que les préjugés particuliers en Europe ne s'accordent point avec le systême général, & que chacun se fait un gouvernement à sa guise.

A la Chine, le premier devoir est d'obéir aux loix : il n'y a aucun cas particulier où un citoyen soit déshonoré en n'y obéissant pas.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Tu voudrois ſavoir les moyens que les peuples d'occident mettent en uſage pour devenir ſavants : je vais te l'apprendre : il n'eſt rien de ſi aiſé. Voici comment la choſe arrive.

Tout le génie européen eſt renfermé dans de grandes bibliotheques, où ſont raſſemblés des millions de livres. Ces livres forment le réſervoir de l'entendement, d'où chaque Européen tire celui qu'il lui faut pour avoir de l'eſprit.

Pour ne pas confondre les connoiſſances, chaque genre de ſavant à ſon quartier où ſont ſes auteurs nommés, & il ne faut pas qu'il ſorte de ce diſtrict ; car il ſe trouveroit dans un pays étranger, où il ignoreroit juſqu'au nom des habitants.

Toute la peine eſt dans la recherche. On feuillete long-temps ces livres, &

ſouvent toute la vie ſans y trouver le génie qu'on y cherche. Ceux qui ſont aſſez heureux pour le rencontrer, ſont les élus en ſciences : ce qui fait ici toute la différence des ſavants aux ignorants.

Quoiqu'on travaille depuis plus de vingt ſiecles à la bibliotheque des ſciences, on m'a aſſuré que le ſavoir eſt toujours au même degré, & que le génie européen, depuis deux mille ans, n'a pas gagné un pouce de terrein. Je le croirois volontiers ; car on ne met dans le réſervoir d'eſprit que ce qu'on en retire : on prétend même qu'on y en met moins qu'on n'en prend. Si cela étoit, la bibliotheque des ſciences ſeroit elle-même un obſtacle à leur perfection, & il arriveroit par-là qu'à force de lire, on parviendroit à la fin à ne rien ſavoir.

On habille continuellement les penſées des anciens dans un goût moderne ; mais quand toutes les modes d'eſprit ſeront épuiſées, il ne reſtera que les premiers éléments des connoiſſances, qui ſe trouvant dénuées de nouvelles tournures, retomberont dans le néant d'où elles ſont ſorties.

Les hommes en général ne ſont pas propres aux ſciences : des êtres bornés ne ſauroient parcourir ce qui, par lui-même, n'a point de bornes ; mais de tous les individus qui habitent la terre, peut-être les Européens y ſont-ils les moins propres.

Ces peuples ſont livrés à une foule de préjugés, dont la plupart des autres nations ſont dégagées. Ils ont trop de feu, trop d'eſprit, trop de vivacité ; ils ſe communiquent trop : c'eſt la ſociété elle-même qui met chez eux un obſtacle au ſavoir. Cette foule d'amuſements, de plaiſirs, de fantaiſies, qui ſe ſuccedent continuellement, jettent dans l'eſprit une légéreté & une inconſtance naturelle, qui empêche le progrès des arts. Il faudroit, pour ainſi dire, refondre le génie européen, pour lui donner cette ſorte de ſolidité néceſſaire pour acquérir le véritable ſavoir. Peut-être qu'il faudroit auſſi changer ſon climat, qui influe trop ſur ſon génie.

Plus on examine l'univers, & moins on y trouve de facilité pour les connoiſſances.

L'Amérique eſt naturellement ſans

génie; l'Afrique n'a point de talents; l'Afie ne fe communique pas affez, & les Européens fe communiquent trop.

LETTRE LII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LEs fujets ici font fi éloignés du Prince, qu'ils ne peuvent point en être entendus. Les cris de l'innocence opprimée s'arrêtent toujours à moitié chemin du trône, & fe perdent dans les lamentations publiques. Le Monarque ne fait jamais les injuftices particulieres qui fe commettent dans l'Etat.

Ces jours paffés, un homme, d'affez bonne apparence, vint frapper le matin à ma porte, pour me prier de l'affifter de quelque charité. Il m'apprit qu'il étoit fujet du Roi de France. Je viens, ajouta-t-il, vous préfenter un *factum*, contenant une injuftice criante qui m'a été faite par un tribunal de ce Royaume, qui m'a flétri en mon honneur & dans mon corps. Qui êtes-vous, lui dis-je, Monfieur?

Monſieur? Je ſuis, répondit-il, un malheureux forçat échappé des galeres. Eſt-ce que cela a toujours été votre état? Non, me dit-il, il n'y a pas longtemps que j'étois Echevin & Inſpecteur des revenus de la Ville de Straſbourg dans la Province d'Alſace, d'où j'ai été envoyé aux galeres par une ſentence affreuſe. Si vous pouvez, lui dis-je, prouver l'injuſtice, il vous ſera aiſé d'avoir ſatisfaction; le Roi de France, votre maître, eſt juſte; il ne ſouffrira pas qu'un de ſes ſujets ſoit ainſi outragé. A quoi ſert ſa juſtice, reprit-il, ſi la plupart de ſes Officiers ſont de malhonnêtes gens? Criez de toutes vos forces contre la vexation qu'on vous a faite, lui repris-je; préſentez-vous par-tout. Je ne le puis, me dit-il; je ſuis obligé de me tenir caché: mon jugement, tout injuſte qu'il eſt, exiſte. Si je me montrois, je ſerois renvoyé aux galeres, d'où je me ſuis échappé. D'ailleurs, peu de gens veulent me voir, & perſonne ne veut s'intéreſſer pour moi. J'ai été fouetté & marqué par la main du bourreau, & condamné à voguer ſur la mer le reſte de mes jours: châtiment réſervé dans cet état

aux derniers ſcélérats. Et n'avez-vous pas porté vos plaintes au Roi par des ſupplications? Je lui en ai adreſſé pluſieurs, reprit-il, mais aucunes ne ſont parvenues juſques à lui. Mes ennemis, qui m'ont traité ſi indignement, ſe ſont emparés des avenues qui conduiſent au Prince. Je me vois réduit à faire imprimer mes plaintes dans des factums. Cependant je ſuis un être iſolé, accablé d'affliction & de miſeres. Vous trouverez, dans ce factum, continua-t-il, l'hiſtoire complete de l'injuſtice affreuſe qu'on m'a faite; de même que celle du ſcélérat, qui a provoqué des juges pour me faire condamner à des peines que méritoient ſes monopoles, & qu'il ne m'a fait ſubir que pour s'en exempter lui-même.

Il paroît, par cette piece que j'ai lue, que la Ville de Strasbourg étoit gouvernée par un Magiſtrat royal, nommé Préteur, qui commettoit toutes ſortes de vexations ſur les peuples de cette Province, contre leſquelles l'auteur du factum ſe déclaroit toujours; que le Préteur, indigné de cette liberté, réſolut de le perdre, & que pour cet effet il ſuborna des Juges, qui le condamnerent

à la ſentence dont il ſe plaint par un écrit public.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

Milan, (*) où je ſuis depuis quelques jours, eſt une Ville remplie de pompe & de magnificence. Le luxe qui y regne, eſt, comme en France, une ſuite de l'indigence publique. Il y a des gens ici qui n'ont point une paire de ſouliers, & qui ont deux carroſſes. Rien n'imite plus un fauxbourg de Paris, que la ville de Milan. Les deux peuples même ſe reſſemblent dans leurs mœurs & dans leurs manieres. Si les Milanois n'étoient ni jaloux, ni ſuperſtitieux, on les prendroit pour des François. Mais une nation Italienne ne peut pas l'être impunément. Il y a toujours quelque choſe qui la décele.

(*) L'Eſpion Chinois ne voyage pas régulièrement en Italie.

Autrefois Milan avoit ſon Duc, & ne dépendoit que de lui; maintenant il eſt ſous la domination d'une Puiſſance étrangere, qui l'épuiſe continuellement par des taxes, qui, ſortant de l'Etat, ſont perdues pour lui. Vienne, qui eſt cette Puiſſance, loue un Gouverneur pour y commander à ſa place. Ce Gouverneur eſt ſouverain d'un Etat d'Italie. Ce n'eſt, je crois, qu'en Europe, où l'on voit des Princes régnants s'abaiſſer au point de deſcendre de leur trône pour devenir précepteurs à gages d'un peuple étranger.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai dit, dans une de mes lettres, que les guerres d'Europe ſont les ſuites d'un peu de bile répandue, ou d'un ſang ſec, âcre & enflammé, qui ſe trouve dans les Souverains. Je n'ai point penſé cela tout ſeul, un politique européen a eu la même idée; & en conſéquence

vient de mettre au jour un projet de pacification générale, contenant les moyens qu'il y auroit de terminer les différends des Couronnes qui sont actuellement en guerre. Je t'envoye cette piece, qui répond à celle d'une ordonnance de Médecin.

PLAN DE PAIX

Entre les Puissances belligérantes de l'Europe.

Préliminaires de Paix.

ARTICLE I.

Les Souverains de l'Europe, actuellement en guerre, se mettront en régime pendant quinze jours, durant lesquels il sera défendu à tous ceux qui les approchent de leur parler de bombes, de boulets & de canons.

ARTICLE II.

Ils oublieront leurs divisions, & surtout ne se souviendront pas qu'ils ayent des armées.

ARTICLE III.

On leur lira tous les matins, à leur

lever, un chapitre de morale sur les douceurs de la vie tranquille, & sur le mépris des grandeurs & des richesses.

ARTICLE IV.

Remedes & Décoctions politiques pour parvenir à la paix générale.

ARTICLE V.

Le Roi de Prusse prendra les bains domestiques deux semaines de suite, en observant que l'eau ne soit pas trop chaude. Il restera trois heures consécutives dans le bain, sans demander des nouvelles de son armée, & sans lire ni paquets ni dépêches de son camp. Il lui sera seulement permis, pendant ce temps-là, de jouer de la flûte, de lire les ouvrages de Voltaire, & de faire des vers sur *Sans-souci*. Au cas que, dans huit jours, son tempérament soit le même, & que son imagination reste frappée, comme auparavant, de sieges & de batailles, il passera tout d'un coup aux bains froids de riviere.

ARTICLE VI.

La Reine de Hongrie se fera faire tous les soirs, pendant quinze jours, une décoction assoupissante, où il en-

trera quelques grains d'opium; afin que cela la plonge dans un profond sommeil, qui l'empêche de se ressouvenir de la Silésie.

ARTICLE VII.

Le Roi de France prendra tous les soirs, pendant un mois en se couchant, un julep de pavot, qui, en le faisant dormir, lui fera oublier les injures faites à son pavillon, & la perte du Canada. Ce remede lui tranquillisera les sens, & le disposera à écouter les propositions de paix.

ARTICLE VIII.

Georges II fera usage de deux onces d'orge mondé, avec pareille quantité de corne de cerf, & quelques limaçons écrasés, dont il fera une décoction qui le tranquillisera sur Hanovre; &, en suspendant ses résolutions, l'empêchera de tout précipiter pour la conservation d'un Etat inutile à l'Angleterre.

ARTICLE IX.

L'Impératrice de Russie se rafraîchira le sang par des émulsions, faites avec les quatre semences froides: remede qui l'empêchera à l'avenir d'être si échauf-

ſée pour les affaires d'Allemagne, où elle n'a que faire.

LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a à Paris des tribunaux d'eſprit qu'on nomme Académies. Leurs juges ſont maîtres-ès-arts en ſciences.

Chaque Académie a ſon diſtrict, & il eſt défendu à l'une de prendre ſur le département du génie de l'autre.

On permet néanmoins aux grands, qui n'ont ni ſavoir ni littérature, de s'y faire agréger : on nomme ceux-ci des Académiciens honoraires ; nom que je ne comprends point, & qui eſt même dériſoire à ſa ſignification, puiſque rien ne déshonore plus une ſociété de ſavants que la compagnie des ignorants. Ces Académies ne ſont pas inutiles ; car, pour perfectionner les lumieres de l'entendement humain, & étendre de plus en plus les connoiſſances, elles propoſent de temps en temps des queſ-

ſions très-difficiles à réſoudre : par exemple, on demande *ſi les Chinois ſont des hommes ; ſi les Indiens ont une ame ſenſitive*, ou *s'il y a quelque différence d'un Américain à une bête?* & ceux qui décident le mieux ces problêmes, ont une image d'or. Il faut aſſurément qu'il y ait quelque magie dans cette image ; car tu ne ſaurois croire l'émulation qu'elle cauſe dans tous les membres ; juſques-là qu'on a trouvé des Académiciens, dans leurs cabinets, preſque morts à force de travailler pour l'obtenir.

Quoiqu'il y ait un aſſez grand nombre de ces tribunaux, je ne te parlerai que de quatre ; *l'académie des paroles*, *l'académie des viſages*, *l'académie des écritures*, & *l'académie des chanſons*. L'Académie des paroles, ou Françoiſe, s'occupe à arranger des mots : il y a apparence qu'elle fut établie pour empêcher que la nation ne devînt muette ; de tous les établiſſement qui ont formés dans cette Monarchie, je connois pas de plus inutile ; car il avoit aucun danger que les Fran perdiſſent jamais l'uſage de la pa-

On s'attendoit, il y a quelque temps, qu'elle-même deviendroit muette ; car elle avoit placé tout son ſavoir dans un grand livre qu'on nomme Dictionnaire ; mais elle a pris un détour qui lui a rendu l'uſage de la parole. Elle tire continuellement de ce vocabulaire les mots qu'elle y avoit mis en dépôt, & en compoſe des diſcours académiques : de maniere que par-là ce célebre corps aura de quoi parler juſques à extinction de voix naturelle.

L'Académie des viſages ou de Peinture, peut ſe paſſer d'eſprit, & même de génie ; ſon ſavoir eſt au bout d'un pinceau. Elle n'a d'autre affaire que de tranſmettre à la poſtérité des reſſemblances & des attitudes. Ses livres ſont ſur de la toile, & ſa bibliotheque eſt compoſée de tableaux, où les Académiciens apprennent à avoir de l'imagination, preſque toujours aux dépens du bon ſens.

L'Académie des écritures ou Belles-Lettres, ne parle pas tant que celle des paroles ; mais elle fait ſemblant de penſer davantage. Elle a le privilege de porter ſes regards ſur la plupart des connoiſſances ; mais elle a le droit de

ne les point approfondir. C'eſt un papillon qui voltige autour des ſciences, mais qui ne fait que les effleurer.

L'Académie des Chanſons n'a d'autre occupation que la modulation de l'air, l'articulation, les roulades & l'arrangement de petites taches noires dans des lignes. Son application principale eſt de faire du bruit; plus le charivari eſt grand, plus les Académiciens ſe diſtinguent.

LETTRE LVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de profeſſion plus pénible en France, que celle de Miniſtre d'Etat : ſi tu voyois ces pauvres gens-là, ils te feroient pitié. Leurs occupations les mettent continuellement hors d'haleine; ils ſont tous eſſouflés, & deviennent pouſſifs. Aux travaux du jour ſuccedent ceux de la nuit; les uns & les autres les dérobent à eux-

mêmes, & les rendent invisibles : si les femmes & les plaisirs ne les ramenoient dans la société, ils s'en banniroient entiérement.

Ces hommes pénibles n'ont qu'un pas à faire pour arriver à la meilleure sorte d'administration ; & ils vont prendre un grand détour qui n'y conduit point. Ces vastes génies sont si pénétrants, qu'ils voyent les avantages de la Monarchie où ils ne sont point, & ne les voyent pas où ils sont.

La France a cent cinquante millions d'arpents de terre en quarré ; ce continent cultivé peut fournir à la subsistance de vingt-cinq millions d'habitants. Ses productions seules pourroient lui fournir assez de matieres, premieres pour faire le commerce le plus étendu de l'Europe, & lui procurer une marine supérieure à celle de tous les autres Etats unis ensemble.

Quatre systêmes simples & aisés la rendroient la Monarchie la plus florissante de l'univers ; *agriculture*, *navigation*, *commerce & marine* : mais il n'y a pas un mot de cela. Ces quatre branches de l'administration sont entiérement négligées, tandis qu'on court

après d'autres inutiles, avec tout l'acharnement possible. On diroit qu'il y a une gageure entre les Ministres du Roi de France, à qui affoiblira plutôt le Royaume; & ils y ont si bien réussi, que ce vaste corps est tombé en syncope: l'Etat est d'une maigreur affreuse; il n'a que la peau & les os.

On appelle ces Ministres, Excellences: il est vrai que ce sont des hommes excellents pour traîner les choses en longueur, & laisser mourir le Gouvernement de la consomption.

Si tu étois informé des occupations de leurs Excellences, tu croirois qu'elles n'occupent leurs places, que pour ne pas les remplir. Elle ont une grande affaire, à laquelle elles pensent le jour, & rêvent la nuit, qui est celle d'imaginer des moyens d'avoir de l'argent: c'est leur fort. On voit dans leurs cabinets une petie médaille qu'on appelle *Louis d'or*, à laquelle ils rapportent toutes leurs méditations. C'est ici la pierre philosophale de la charge de Secretaire d'Etat: quand ils ont pu arracher du peuple un grand nombre de ces médailles, le grand œuvre est consommé.

Il ne faut pas croire que ces Ministres manquent de vigilance ; il n'y a point d'hommes sur la terre plus actifs qu'eux : ce sont les premiers hommes du monde pour recevoir des mémoires, & lire des placets. Ils sont sur-tout admirables dans ce qu'on appelle les expéditions : il est dommage que ces expéditions n'expédient point ; & qu'un Ministre, après avoir expédié dix ans, n'ait rien expédié. Ils sont enfoncés dans les papiers jusques aux oreilles, & passent leur vie à faire des rôles. Ce travail les occupe si fort, qu'ils n'ont pas le loisir de voir l'Etat qui va se perdre dans de longues écritures ; leur correspondance seule suffit pour leur faire perdre de vue la Monarchie. Il n'y a point de ces Ministres qui n'écrivent ou ne dictent huit à dix mille lettres tous les ans ; les détails les absorbent, les minuties les gagnent, & ils se perdent dans les vétilles. Ils n'ont pas moins de vingt Commis, qui travaillent jour & nuit à mettre au net des riens. Ces seconds Ministres employent plus de pages pour quelques vérifications particulieres, que nous n'en employons à la Chine pour les affaires

générales de l'Empire. Sur-tout ils veulent tout écouter & tout entendre. La partie seule des conférences secretes, pour savoir ce qu'on dit d'eux dans le monde & de leur administration, suffiroit pour remplir leur ministere. Ils ont une autre grande occupation, qui est celle de donner des audiences publiques. Si tu voyois comme ils sont bouffis, au sortir de la salle de celles-ci, où ils ont beaucoup écouté & peu parlé, tu les prendrois pour les hommes les plus utiles de la Monarchie.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a, en Espagne, une inquisition pour ceux qui ne croyent pas au dogme du Christ, au Pape & à l'Eglise : en France, il y en a une pour ceux qui ne croyent pas à l'administration, aux maîtresses du Prince & à ses favoris.

Il est ordonné expressément ici de se taire sur ce dont il est impossible de ne

pas parler ; je veux dire le mauvais gouvernement dont tous les particuliers ressentent les effets. J'aimerois autant qu'un Prince fît une ordonnance, par laquelle il défendît à ses sujets malades de se plaindre des maux qu'ils souffrent.

L'inquisition du Gouvernement François a un grand nombre de familiers qui se rendent, tous les matins, à leurs postes ; c'est-à-dire, dans les promenades publiques, les jardins & les cafés. Ceux d'Espagne sont payés pour écouter ; ceux de France le sont pour faire parler. Ils vous mettent sur la voie des affaires d'Etat, & sur les personnes en faveur ; & lorsqu'ils ne vous trouvent pas orthodoxes sur l'un ou sur l'autre, ils vous arrêtent. Il est triste qu'un citoyen soit puni pour quelques discours vagues ; mais il l'est bien davantage qu'il le soit pour un mouvement inarticulé.

Un de ces familiers, derniérement dans un café, faisoit l'éloge d'une certaine femme de la Cour, que tout le monde connoît : un Chevalier de l'ordre militaire de St. Louis, qui a passé six mois à la Bastille pour avoir parlé, & qui, depuis ce temps-là, est devenu muet, éleva les yeux au ciel dans un

certain endroit de l'apologie, témoignant par-là son étonnement pour les belles choses qu'il entendoit ; & le lendemain il fût arrêté. Les Maures d'Afrique n'ont que le corps d'esclave ; en France, l'esprit lui-même est captif.

Cette inquisition permet le mensonge ; mais elle défend la vérité. Par exemple, on peut dire qu'un tel Ministre, qui abyme tout, gouverne bien l'Etat ; & qu'une certaine personne du sexe, qui désole la nation, l'enrichit : mais si l'on dit que l'un entend mal l'administration, & que l'autre entend bien ses affaires, on est châtié : ce sont ces vérités que l'on punit sévérement. Le dogme de la Cour en ceci est différent de celui de la religion ; on est plus criminel au tribunal de cette inquisition, à mesure que l'on est moins coupable. La calomnie d'Etat trouve aisément grace devant lui ; mais il est inexorable sur la médisance.

Le crime de leze-majesté au premier chef, qui ne peut être imputé qu'à ceux qui s'en prennent à la personne du Prince, est appliqué ici à tous les cas. Un citoyen, qui n'a jamais vu le Roi de sa vie, & qui, bien-loin de conspirer contre lui, verseroit jusques à la

derniere goutte de son sang pour conserver ses jours, en est souvent accusé.

Quoique ce soit maintenant en France le crime à la mode, on peut dire qu'il n'y a point d'Etat en Europe où on le connoisse moins. Personne ne prend assez de part ici aux malheurs publics, pour s'en prendre à celui qu'on pourroit soupçonner d'en être la cause. Ce délit ne regarde que les gens en place, ou ceux qui sont en faveur. Le crime de leze-Majesté n'est pas d'offenser le trône; personne ne fait la moindre attention à celui-ci; il est dans l'offense faite à ceux qui l'environnent.

On dit qu'un Ministre, qui gouvernoit la France sous Louis XIII, prouva démonstrativement que celui qui s'en prend à la personne des Ministres, attaque directement celle du Roi; c'est-à-dire, en d'autres termes, que l'offense que l'on fait au valet, est la même que celle que l'on fait au maître. C'est sans doute depuis ce temps-là qu'il y a en France tant de criminels de leze-Majesté au premier chef; car comme le Monarque a toujours un grand nombre de Ministres, de favoris & de maîtres-

ſes, il eſt impoſſible qu'il n'y ait bien des coupables. Il y a ici un petit homme qui remplit la charge de Secretaire d'Etat, qui ſigne des lettres de cachet de toutes mains.

En liſant l'hiſtoire univerſelle de l'Europe & de ſes Gouvernements, j'ai trouvé qu'à meſure que le Prince ſe livre à ſes plaiſirs & à la volupté, il y a un plus grand nombre de citoyens arrêtés. Au moment que je t'écris, les priſons de ce Royaume ſont remplies de priſonniers d'Etat : toutes les maiſons de force en regorgent; on ne ſait plus où les fourrer. L'Etat a autant de penſionnaires dans les cachots, qu'il a de ſoldats dans ſes armées.

On parle ici d'un projet de priſon dont l'édifice ſera ſi grand, qu'il pourra, au beſoin, contenir la moitié de la nation Françoiſe ; en attendant que ce triſte monument ſoit élevé, il y auroit un moyen pour que l'inquiſition ne perdît pas ſes droits, qui feroit de faire des portes à Paris, & enſuite de les fermer, afin de retenir tous les citoyens de cette Capitale priſonniers d'Etat.

LETTRE LIX.

Le même, au Mandarin sur la Religion, à Pékin.

De Paris.

IL y a en France une société de Bonzes noirs, qui font trois vœux, savoir, vœu de dissimulation, vœu de richesses, & vœu d'acquisition : le tout *pour la plus grande gloire de Dieu*, l'humiliation du monde, & la charité chrétienne. Ils sont si religieux sur l'observation de ceux-ci, qu'ils ne les rompent jamais.

Outre ces trois vœux, ils en ont un quatrieme, qui sert de fondement aux autres ; je veux parler du vœu de trafic, qu'ils professent avec tant de succès, qu'ils sont devenus les premiers négocians de l'univers. Il est vrai qu'ils suivent la grande route pratiquée par les plus célebres marchands ; car, pour s'enrichir plutôt, ils font de temps en temps banqueroute.

Ils sont si puissants, au moment que je t'écris, que leur fortune tient du

prodige. Encore cent millions, & ils feront en état d'acheter le Royaume, qu'ils marchandent depuis long-temps. Les richesses de la Maison de Bourbon, qui est aujourd'hui la famille régnante, ne sont rien en comparaison de celles de leur corps.

Outre le commerce général de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe & de l'Amérique, ils sont encore Médecins, Chirurgiens & Apothicaires. Ils vendent toutes sortes de remedes. On trouve chez eux des gouttes, de poudres, des essences & des pillules pour les maladies les plus honteuses.

Ils eurent, il y a quelque temps, une grande dispute avec d'autres Bonzes & Mandarins au sujet de la prédestination : mais dans celle-ci ils ne virent pas qu'ils étoient eux-mêmes prédestinés à être chassés de France ; c'est ce qui va arriver.

LETTRE LX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point d'uniformité dans la société européenne. Le genre de vie & les professions sont si opposées, que les hommes y sont à cent mille lieues les uns des autres.

J'allai voir derniérement une petite société de Bonzes, qu'on nomme Chartreux. Ces Moines, en entrant dans le Couvent, laissent leur langue à la porte. Ils font vœu de ne jamais parler. Le nom de femme leur est interdit, & celui de propagation est parmi eux un terme sacrilege. Ils passent les jours à chanter, & les nuits à prier. Ils se font une loi d'oublier les choses de la terre, pour ne s'occuper que de celles du Ciel. Leur vie est un enchaînement de méditations sur le mépris des biens d'ici-bas. Ils doivent penser à la Divinité lorsqu'ils veillent, & y rêver pendant qu'ils dorment.

Quel contraſte de vie avec celle des autres citoyens nés ſous le même ciel, élevés dans les mêmes loix! La plupart de ceux-ci font comme un vœu de ne jamais garder le ſilence. Ils n'en connoiſſent pas même le mot. Ces derniers ſe font une loi d'oublier les choſes du Ciel, pour ne penſer qu'à celles de la terre. Leur vie eſt un enchaînement d'amuſements frivoles. Ils y penſent le jour ; ils y rêvent la nuit.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ces deux conditions que ſe trouve la différence. L'oppoſition eſt la même dans preſque toutes les claſſes.

On trouve ici des gens qui travaillent ſans ceſſe, d'autres qui ne s'occupent jamais. Il en eſt qui ſont dans un mouvement perpétuel ; il y en a qui ſont dans une inaction continuelle. On en voit qui parlent éternellement ; il y en a qui écrivent toujours. Ceux-là ſe promenent depuis le matin juſqu'au ſoir ; ceux-ci ne bougent point de la même place. Il s'en rencontre qui ſont ſans ceſſe avec les femmes ; d'autres qui les fuyent toujours, &c. &c.

Ce tableau n'eſt qu'une légere ébau-

che du contraste perpétuel qui se fait remarquer ici. J'en vois la raison ; c'est qu'il n'y a point d'uniformité dans les Gouvernements politiques & civils.

LETTRE LXI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA volupté n'a pas corrompu toutes les classes de la société.

On remarque ici des femmes qui ont de la retenue : mais elles sont si laides, que c'est pour elles comme une nécessité d'avoir de la vertu.

Le Chevalier, qui se vante d'être physionomiste, distingue la sagesse du sexe à ses traits. Lorsqu'il voit une femme avec un œil poché, ou quelque chose de difforme dans le regard, il dit aussi-tôt, voilà une femme qui a de l'honneur ; & quoiqu'il avoue lui-même que cette regle n'est pas infaillible, il assure qu'il se trompe rarement.

Une petite-vérole a ici une telle influence

fluence ſur le caractere des femmes, qu'une jeune Dame, qui inclinoit beaucoup à la galanterie, après la perte de ſa beauté par cette maladie, devint d'une vertu exemplaire.

On avoit parlé d'un projet de morale chrétienne, qui tendoit à défigurer le ſexe, pour le conduire plus ſûrement au ciel : mais il n'a pas eu lieu. Il y a apparence que les femmes s'y ſont oppoſées, aimant encore mieux courir l'événement de leur vertu, que celui de leur beauté.

Outre la ſageſſe difforme, il y a encore la ſageſſe ſurannée. Quelque penchant qu'une femme ait eu autrefois à l'amour, dès qu'elle approche de quarante ans, & qu'elle lit dans les yeux des hommes qu'elle doit avoir de la vertu, elle en prend auſſi-tôt le caractere.

Ce qui me choque de cette vertu, c'eſt que celles qui la poſſedent en parlent éternellement. Elles font à tout moment la comparaiſon de leurs mœurs avec celles des perſonnes de leur ſexe qui n'en ont point. Elles oublient que toute la différence eſt dans deux ou trois luſtres.

Au reſte, cette regle a tout plein d'ex-

ceptions. On voit ici des femmes qui ont aussi peu de retenue dans leur vieillesse, que dans la fougue & l'emportement de la jeunesse : & ces femmes, à Paris, sont celles qu'on montre au doigt, & qu'on méprise souverainement.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

C'Est ici le pays des processions, des images, des fètes & des enterrements : mais la magnificence de l'Opéra surpasse les cérémonies religieuses. Presque tous les nobles ont leur maison au théâtre, qu'ils appellent loge, où ils habitent, mangent, jouent & boivent : du moins y ai-je vu des gens y dormir très-profondément. Il est vrai que c'est bien réjouissant, & que le plaisir qu'on y prend vaut bien la peine qu'on loge directement sur la scene. On y voit, comme à Turin, deux ou trois châtrés qui vont, qui viennent, & qui,

d'une voix efféminée, chantent gayement leur martyre. Mais ce n'eſt pas préciſément pour la muſique qu'on ſe rend dans ces réduits : les deux ſexes ont un plus grand intérêt à y ménager. On y eſt ſi commodément, qu'on m'a aſſuré que les hommages de l'amour s'y rendent en perſonne, & qu'on exécute dans ces loges l'original des Opéra.

Les Dames de Milan ſont fort galantes; elles ſe livrent, ſans beaucoup de ménagement, à leurs deſirs; elles appellent cela vivre à la françoiſe : on pourroit tout auſſi-bien l'appeller vivre à la Turque. Elles vont plus loin dans l'incontinence que les femmes de Paris; car, en fait de copie, le ſexe Italien ſurpaſſe toujours ſes originaux.

Chez tous les peuples d'Europe, la folie du carnaval a un temps limité; à Milan, cette ivreſſe dure quatre jours de plus. Tu mettras peut-être cela au rang des bagatelles morales : mais ſache que c'eſt une affaire d'Etat pour les mœurs générales. On ſe rend ici de toutes les Villes d'Italie, pour jouir de la prolongation de cette licence. Tandis que, pendant ce temps-là, les Mandarins chrétiens diſent aux fideles des autres Etats

de ne pas oublier *qu'ils ne sont que poussiere*, ceux de Milan, en se livrant à leurs plaisirs, se ressouviennent par contraste qu'ils sont hommes.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE lisois l'autre jour une épître, qu'on trouve à la tête d'un livre dédié à un Monarque européen, imprimé depuis peu. Elle étoit remplie de louanges si fades, & d'expressions si outrées, que je ne doute pas que ce Monarque, tout accoutumé qu'il est à la flatterie, ne rougisse lui-même en les lisant. Tous ses vices y sont changés en vertus, & ses foiblesses en qualités magnanimes. Une telle épître suffit pour défigurer le corps entier des annales modernes. Les historiens, dans deux siecles, seront tout déroutés, pour concilier, avec les vertus de ce Prince, le désordre de son regne, & les maux qu'ils causerent en Europe.

Quand on n'a rien à dire d'un Souverain, que ne se tait-on?

Pourquoi en imposer à la postérité par des louanges, que l'âge, dans lequel elles sont écrites, peut démentir? Voilà ce qui cause ce contraste perpétuel dans l'histoire européenne. Le même Prince qui, par ses vices, est méprisé par un auteur, tient dans un autre un rang si distingué par ses vertus, qu'il n'est plus reconnoissable.

On est encore à savoir en Europe, si Louis, que quelques auteurs appellent le Grand dans leurs écrits, n'est pas aussi petit que quelques autres l'ont représenté dans leurs livres.

Cet inconvénient n'est pas à la Chine, où la vérité n'est jamais défigurée dans l'histoire. Il est permis aux Mandarins, préposés pour écrire les annales de l'Empire, d'y exposer les faits sans aucun déguisement.

Il me semble que je suis au milieu du sanctuaire de la vérité, & que j'habite le pays le plus libre de la terre, lorsque je lis ces mots dans le journal de Pékin :

» L'Empereur dernièrement commit
» une action indigne de son rang ; le

» jour suivant, il se mit dans une si
» grande colere, qu'il ne se connoissoit
» point lui-même ; ou bien, dans une
» telle occasion, il oublia de rendre jus-
» tice ; dans une autre, où on attendoit
» des effets de sa clémence, on ne res-
» sentit que ceux de son indignation, &c.
» &c. »

Un auteur seroit perdu sans ressource, s'il s'avisoit d'exposer ainsi la vérité toute nue : aussi ne peut-on faire aucun fonds sur les annales de cette partie de l'univers. L'histoire d'Europe n'est qu'un tas de fables inventées après coup.

LETTRE LXIV.

Le même au, Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des spectacles de Paris ; mais je ne t'ai rien dit des théâtres, qui sont très-anciens : car les Européens n'ont pas fait les institutions qui les rendent vicieux. Ces établissements viennent de loin.

Après que les Grecs & les Romains

eurent corrompu toutes les nations, ils firent des établissements pour se corrompre eux-mêmes. On dit néanmoins que, dans son origine, le théâtre étoit l'école de la morale, l'Eglise de la sagesse, où l'on alloit acquérir des vertus, en apprenant à se corriger de ses vices; mais cette Eglise (si elle en a jamais été une) a bien dégénéré. Elle est aujourd'hui très-profane : encore un degré de corruption, & elle sera un lieu de prostitution publique.

Les révolutions de l'univers ayant enseveli sous les mêmes ruines les pieces & les acteurs, les spectacles finirent. Il n'y eut d'autre scene dans le monde que le monde lui-même. Cependant les nations, s'étant policées de nouveau, elles voulurent faire renaître les siecles du savoir, & on crut que, pour cela, il falloit jouer la comédie.

La France fit l'ouverture de son théâtre par la farce du ciel. On y représenta Dieu & les Saints; les Prophetes, les Anges, les Archanges, la Mere du Christ, le Christ lui-même, devinrent acteurs. Ces personnages, très-en droite ligne du Paradis, furent applaudis ou hués, suivant qu'ils s'acquittoient bien

ou mal de leurs rôles. On m'a dit que le parterre de Paris, qui ne fait grace à personne, avoit souvent sifflé le Pere éternel.

Mais on trouva que les mysteres de la Religion chrétienne n'étoient pas assez divertissants; bientôt on joua les hommes, qui sont toujours plus ridicules que les dogmes. L'administration publique monta sur la scene; on mit le systême de l'Etat en pieces comiques. Quand le Roi de France vouloit déclarer la guerre à quelque Puissance, & qu'il avoit besoin de lever des impôts sur ses sujets, il faisoit appeller les Comédiens, à qui il donnoit lui-même le sujet de la piece qu'ils devoient jouer. Le peuple commençoit par en rire, & finissoit par payer l'impôt; ce qui étoit plus divertissant qu'aujourd'hui, où le le Prince ne met d'autre prologue aux taxes qu'un arrêt; piece par elle-même très-sérieuse, & qui ne met de bonne humeur que les exacteurs.

On y joua aussi les Ministres d'Etat & les Grands de la Cour, qui ne pouvoient s'en venger sur ces bouffons, parce qu'ils exposoient leurs ridicules aux yeux du public, avec permission

& privilege du Roi. Aujourd'hui on y joue les mœurs & les passions en général.

Le théâtre a deux faces. Il y a des temps où ce spectacle est d'un sombre & d'un triste à faire peur, & tout y est en deuil, jusques au visage des acteurs. Le fer & le poison le remplissent de cadavres; il n'est question que de tombeaux, de sépulcres, de meurtres & d'assassinats. Le lendemain la décoration change. Le théâtre ressemble à une salle de bal, où les jeux & les plaisirs se rassemblent de toutes parts; les acteurs sont gais & enjoués; leur gravité se change en un maintien grotesque & bouffon; de Monarques & de Souverains qu'ils étoient, ils deviennent des farceurs & des baladins. On peut dire que la mort & la raillerie habitent ce théâtre par semestre.

Ceux qui calculent tout à Paris, prétendent qu'il périt tous les ans à ce spectacle, par le fer ou le poison, trois cents Empereurs, autant de Rois, cinq ou six cents Princes; qu'on y ravit plus de cinq cents filles, & qu'on y fait deux fois autant de mariages. Quoique ce ne soit pas la contrée des miracles,

c'eſt le pays des réſurrections; on y voit des acteurs qui ont éte tués plus de mille fois, & qui renaiſſent toujours de nouveau pour tuer le public.

LETTRE LXV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Européens ſont les peuples les plus induſtrieux de l'univers pour ſe détruire : c'eſt quelque choſe de prodigieux que les progrès qu'ils ont faits dans l'art de s'exterminer.

Les Grecs & les Romains, qui déſolerent la terre, n'avoient que des notions de détail pour dépeupler les Etats, au-lieu que les modernes peuvent les abymer en gros. Ceux-là employoient des ſiecles pour rendre déſert un continent; c'eſt aujourd'hui l'affaire d'une campagne.

A meſure que la terre s'étoit dépeuplée par ſes diviſions, on avoit inventé les caſques & les cuiraſſes; mais on trouva qu'il étoit honteux d'aller à la

guerre pour ne pas y mourrir, & on les réforma.

Anciennement on n'employoit que les dards dans les combats ; cette maniere de se tuer parut trop lente ; on imagina la pique ; mais ayant réfléchi qu'avec celle-ci on étoit trop éloigné en s'égorgeant, on imagina l'épée qui tuoit de plus près. On y substitua dans peu la bayonnette, qui fait de plus larges blessures.

Ce n'étoit cependant encore-là qu'une foible branche de l'art de s'anéantir. Un rayon de lumiere n'eut pas plutôt éclairé cette partie de l'univers, qu'on inventa la poudre : découverte admirable pour s'exterminer invinciblement. Il avoit fallu jusques-là de la force & du courage pour se battre ; mais il suffit alors d'avoir de la poudre. Après qu'on eut découvert celle-ci, on imagina le fusil & le pistolet.

Enfin, l'esprit humain, qui se surpassoit toujours, ayant fait un effort sur lui-même, inventa le gros canon. Ce fut pour l'humanité un trait de lumiere sublime. Avec le fusil & le pistolet, un homme, d'un seul coup, ne pouvoit tuer qu'un de ses semblables, au-lieu

qu'avec le canon un homme en tuoit cent. Alors on eut beau se cacher dans des forteresses; le canon, qui abyma tout, porta la mort par-tout.

Pendant ce temps-là, l'art de la bombe se perfectionnoit; les Européens y firent de si grands progrès, qu'ils furent en état de détruire une grande Ville avec tous ses habitants, dans moins de temps que Dieu, dans sa colere, n'en met pour exterminer un peuple par un affreux tremblement de terre.

Dans peu parut la machine infernale; nom qui lui convient parfaitement; car l'enfer seul pouvoit l'imaginer. Tous ces instruments de la méchanceté humaine reposent dans des établissements mortuaires, qu'on appelle ici arsenaux. Chaque Etat a dans son sein de quoi exterminer dix peuples; & c'est parce qu'on a de quoi s'exterminer, qu'on s'extermine.

Cependant l'art devient tous les jours plus raffiné, & les pratiques se multiplient. J'assistai hier à l'épreuve d'un canon qui tire soixante coups dans une minute : l'invention est merveilleuse pour approcher la fin du monde ; il n'y a qu'à la laisser agir, pour que bien-

tôt il n'y ait plus d'hommes ſur la terre.

J'ai calculé qu'une batterie de cent de ces canons, peut tirer, dans vingt-quatre heures, huit millions ſix cents quarante mille coups ; ce qui eſt tout juſte le nombre de ceux qn'il faut pour ſe défaire dans un jour d'une nation entiere.

LETTRE XLV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL s'eſt élevé ici parmi les ſavants une diſpute qui fait beaucoup de bruits ; car elle eſt compoſé de ſons ; on demande ſi la muſique italienne eſt préférable à la françoiſe. Comme ce débat ne regarde que la maniere d'affećter l'air, les ſavantes diſſertations qu'on fait à ce ſujet, ne tendent qu'à l'agiter.

L'affaire s'engagea d'abord par des ariettes & des chanſons ; on ſe battit long-temps par de petits détachements de vaudevilles ; mais dans la ſuite des corps entiers de muſique nationale

s'engagerent dans la guerre générale. On ramaſſa de part & d'autre tant de *cromes* & de *ſemi-cromes*, qu'on fut en état de former des volumes remplis d'une érudition auſſi curieuſe qu'inutile.

Il paroît que les François ont perdu pluſieurs batailles rangées en muſique, & que les Italiens les ont battus à platte-coûture par un grand nombre de *ſolo* & de *concerto*. Il a été queſtion quelquefois de négociations pour terminer cette querelle à l'amiable; mais on n'a jamais pu parvenir à un accommodement. Le mal eſt qu'on en appelle toujours à des juges incompétents; je veux dire, aux nations étrangeres, qui n'entendent pas plus une de ces muſiques, que l'autre.

Un écrivain de Geneve, qui a donné d'abord au public des ouvrages dignes d'un philoſophe, qui a écrit enſuite des Romans, & qui finira peut-être ſa carriere de littérature pas des almanachs, prétend (malgré le bruyant de lOpéra de Paris) que les François n'ont point de muſique. Ceux-ci, pour lui prouver démonſtrativement qu'il ſe trompoit, lui ont répondu par des chanſons.

Cette fameuſe querelle ſe réduit à ſavoir, ſi les Chinois doivent chanter comme les Allemands, ou les François comme les Turcs. On ne remonte point au principe. Il s'agit de ſavoir ſi la muſique italienne, à laquelle on eſt porté de donner la préférence ſur les autres, contient toutes les expreſſions & tous les accents de la nature.

LETTRE LXVII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

En France, la religion ne met point de bornes au luxe : au contraire, elle en augmente les branches. La plupart des maiſons ſont meublées de vertus chrétiennes.

Il y a des gens ici, qui ont pour dix mille écus de crucifix, & d'autres chez qui on compte pour cent mille francs d'humilité évangélique. Les appartements ſont tapiſſés d'Apôtres, de Saints & de Saintes d'une grande valeur. Il y a telle Magdelaine, dont le

tableau forme un luxe d'autant plus grand qu'il n'a point de prix.

Je vis derniérement l'ameublement d'un Seigneur François, qui a mis toute la religion en luxe. Comme tous les tableaux ſont des originaux, les connoiſſeurs prétendent que ce luxe divin eſt magnifique ; ils le regardent comme un chef-d'œuvre d'oſtentation chrétienne.

La création ſert d'ornement au premier appartement. D'un côté, on y remarque Adam & Eve dans le Paradis terreſtre ; de l'autre, on voit la chûte de cette derniere, qui crée le péché originel. L'aventure de Caïn y eſt peinte avec autant d'art que de goût. On y voit le déluge & la terre noyée, par un très-habile maître. Toutes les bêtes de l'arche y ſont un grand étalage, & contribuent à former un bel ameublement. La tour de Babel y paroît, & la confuſion des langues y eſt peinte avec beaucoup d'ordre.

Le peuple de Dieu ſert de tapiſſerie au ſecond. On y voit le veau d'or, & toute la ſuite de l'hiſtoire de ſon idolâtrie y eſt diviſée en tableaux. Abraham & Moïſe ſont les honneurs de cet

appartement. Le passage de ce dernier en Egypte, pour y délivrer ses freres de la captivité, est sur-tout un meuble impayable.

Mais les loix du Décalogue, qui contiennent tout le plan du systême de l'humiliation du cœur humain, y sont d'un goût & d'une ostentation supérieure à celle de Moïse même.

Le luxe du troisieme est composé de l'arche de l'Eternel, du Temple de Dieu, & de l'histoire de Salomon.

Le quatrieme est orné de la naissance du Christ, de l'adoration des Mages, de sa mort & de sa résurrection. On remarque sur-tout, dans ce dernier ameublement, une descente de croix, comme les Chrétiens s'expriment, qui forme un luxe d'une grande richesse. L'homme d'affaires de ce Seigneur me dit qu'on avoit voulu lui en donner cinquante mille écus.

Il y a tel *Ecce homo*, chargé de plaies, qui guériroit celles de l'indigence d'une famille, si on vouloit le vendre; mais dont on ne se défait point pour ne pas dégénérer du luxe de ses ancêtres.

Il y a même des chefs de maison,

qui, en mourant, ordonnent, par leur teſtament, qu'on ne ſe défera pas de cete ſainte oſtentation, & qui perpétuent par-là le luxe chrétien, ainſi que la miſere domeſtique.

Ne crois pas que cette vanité religieuſe ne ſe trouve ici que parmi les gens qui ont des mœurs & de la morale; les débauchés de profeſſion l'employent également. Il n'y a point d'athée, qui ait un peu de bon goût aujourd'hui, qui ne ſe trouve, dans ſa maiſon, au milieu d'une foule de Patriarches, de Prophetes & des Bienheureux.

LETTRE LXVIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL eſt permis aux François d'avoir de l'eſprit; mais il leur eſt défendu d'être ſavants : leur plus profonde érudition ſe réduit à un ſavoir ſuperficiel.

Si un lettré s'aviſe d'avoir trop de génie, & de s'élever au-deſſus des

connoiſſances ordinaires, on le fait auſſi-tôt rentrer dans les bornes de l'ignorance générale. Il ne faut pas croire que ce ſoit par défaut de capacité. Les François iroient auſſi loin que leurs voiſins dans les ſciences abſtraites, s'ils n'étoient arrêtés dans leur courſe.

Cette ignorance vient de loin : elle tire ſa ſource de l'inſtitution même. Tout ſeroit perdu, ſi la nation penſoit une fois géométriquement. Elle acquerroit par-là un génie de démonſtration, dont ce Gouvernement n'a que faire. Son deſpotiſme s'eſt accommodé juſques ici de l'ignorance nationale, & il ne ſait pas comment il s'accommoderoit du ſavoir public.

Tout eſt de conſéquence dans un Etat où la puiſſance eſt arbitraire. Par exemple, il n'eſt pas indifférent à la France, que le ſoleil tourne autour de la terre, ou la terre autour du ſoleil, parce que ſes erreurs phyſiques ſont liées à ſon ſyſtême politique, & tiennent aujourd'hui à ſa conſtitution.

Quand un ſavant s'aviſe de faire ouvrir les yeux à ſes concitoyens, on a ſoin auſſi-tôt de lui fermer les ſiens. Un

de ſes philoſophes prouva qu'il y avoit des fautes dans la carriere du ciel, & on lui prouva qu'il ne devoit pas ſe mêler de les corriger : il fut exilé.

Les Bonzes & les Gens d'Egliſe, qui ſont les gardiens de l'ignorance publique, perdroient leur autorité, s'ils permettoient qu'on devînt ſavant. Ils ſont ſurtout attentifs à ce qu'on ne faſſe point de grands progrès dans la phyſique, qui mene à la connoiſſance de Dieu. La garde de cette porte eſt leur fort; car ſi on venoit une fois à déchirer le voile, ils ſeroient très-foibles. On leur feroit la loi, au-lieu qu'ils la font aux autres; ſans compter qu'il faudroit alors qu'ils devinſſent ſavants, & il leur eſt bien plus commode d'être ignorants. Les gens de cet état ſeroient obligés de fatiguer continuellement leur eſprit, au-lieu qu'il ne faut point de peine pour ne ſavoir rien. Il auroit fallu ſortir de cet état d'inaction qui fait les délices des Bonzes, & qui ne s'engageroient point dans cet état, s'il étoit une carriere d'étude & de travail.

Il eſt défendu aux écoles d'aller plus loin que la moitié du chemin des connoiſſances : leur inſtitution les réduit à

faire des demi-ſavants ; c'eſt-à-dire, de parfaits ignorants.

On dit que le climat, qui ſe mêle ici avec la politique & la religion, empêche que les François ne ſoient profonds. J'ai de la peine à le croire ; car au travers de la gêne générale, il s'échappe de temps en temps des écrits qui décelent le Gouvernement & le Clergé. Ces écrits prouvent qu'il ne manque que la liberté en France, pour que la nation penſe profondément.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

APrès l'Opéra & les femmes, il me reſte à te parler des temples de Milan. Dieu eſt logé ici avec une magnificence royale ; on lui a bâti des palais ſuperbe ; mais c'eſt tout ce qu'on a fait pour lui. Il ſemble même qu'on ne l'ait logé ſplendidement, que pour le mépriſer ſouverainement. La plupart

des Eglifes font des rendez-vous d'amour, où on ne fe raffemble que pour fe voir.

La religion, qui entre par-tout chez ce peuple fuperftitieux, lie les intrigues des amants. Le culte en Italie eft fi néceffaire à la débauche, que, s'il n'y avoit point de dogme, il y auroit plus de mœurs : que deviendroient en effet les pauvres amoureux, fans les Meffes des Dimanches, & les anniverfaires des Saints des jours ouvriers? L'ordre domeftique, qui a pour fondement la jaloufie du climat, pourroit maintenir les filles & les femmes dans le devoir; mais les peres, les meres & les maris font déroutés par les fermons, les vêpres & les bénédictions.

C'eft ainfi que la religion, le feul frein qu'il y ait pour prévenir la diffolution des mœurs, eft employée elle-même à les corrompre.

LETTRE LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

J'Entrai derniérement avec le Chevalier dans une Pagode chrétienne, où la foule étoit des plus grandes; car c'étoit le jour de l'anniverſaire de l'idole du lieu.

Je faiſois réflexion ſur ce grand concours de peuple, lorſqu'un jeune homme, d'environ vingt-ſix à vingt-ſept ans, vêtu de noir, & qui portoit une chemiſe par deſſus ſon habit, fendant la preſſe, vint s'aſſeoir dans une petite niche de bois, qui étoit preſque à côté de moi. Son teint étoit vermeil, & il paroiſſoit fort & vigoureux.

Il ne fut pas plutôt aſſis, qu'une jeune Dame ſe leva de ſa place, & alla ſe mettre à genoux devant lui, & commença à lui parler à l'oreille. La Dame étoit très-jolie; & quoiqu'elle fut couverte, le jeune homme, avec

qui elle s'entretenoit tout bas, pouvoit voir une grande partie de sa gorge, sur laquelle son visage appuyoit : de maniere que la Dame ne pouvoit respirer, sans qu'il vît le mouvement de son sein. Mon compagnon, qui s'apperçut de mon étonnement, me dit, je vois bien que vous êtes surpris de ce tête à tête; vous le serez bien davantage, quand vous saurez que ce rendez-vous est un des principaux mysteres de notre religion.

La loge que vous voyez-là, est un confessional; celui qui est dedans, est un confesseur; & la Dame, une pénitente. Elle va s'accuser à lui de ses foiblesses, & lui parlera de ses chûtes : le jeune homme lui demandera compte de ses pensées, & s'informera de tous ses desirs. Cela s'appelle ici le tribunal de la Pénitence.

C'est un Sacrement nouveau chez les Chrétiens, qui ne date gueres que de cinq ou six cents ans; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit divin; car Dieu, dans ce moment, va descendre du Ciel sur cette niche, en forme de colombe, ou St. Esprit. Il déliera la langue du confesseur, qui absoudra la pénitente

tente de tous ſes péchés ; & au cas qu'il ait des raiſons pour ne pas le faire, le St. Eſprit, qui aura fait un voyage inutile, retournera au Ciel juſques à nouvel ordre. On ne trouve dans aucune religion un acte plus prodigieux. Tout eſt ſurnaturel dans ce tribunal ; il faut que le confeſſeur oublie qu'il eſt homme, & que la pénitente ne ſe ſouvienne pas qu'elle eſt femme.

Voilà, lui dis-je, un Sacrement qui eſt en effet ſurprenant; car je ne croyois pas que cela pût s'oublier. Ce qui m'embarraſſe, ajoutai-je, ce ſont les détours que le confeſſeur eſt obligé de prendre, pour éviter de prononcer le nom de choſes indécentes. Oh ! il n'y a point d'embarras à cela ; il n'en employe aucun ; car rien de plus indécent chez nous, qu'une confeſſion. Un homme qui, dans tout autre lieu que dans un confeſſional, oſeroit faire de pareilles queſtions à une femme, ſeroit regardé comme un libertin ; & une femme, qui y répondroit dans les mêmes termes, paſſeroit pour une proſtituée.

Par exemple, un confeſſeur, en demandant compte à ſa pénitente de ſes

tentations, s'informe exactement combien de fois elle a été tentée ; si, en y succombant, il s'est fait chez elle une grande révolution dans la nature ; si, en voyant un beau cavalier, elle n'a pas été émue ; si cette émotion n'a pas produit un acte ; si cet acte a été bien sensible ; si la nuit, en dormant, elle n'a pas fait des rêves voluptueux ; si ces images ont causé en elle une grande impression ; si elle ne s'est pas apperçue à son réveil, que ce songe avoit produit une réalité.

Si sa pénitente s'accuse d'une intrigue d'amour, où elle ait succombé, il s'informe du temps, du lieu, des circonstances ; si elle déclare avoir fait infidélité à son mari, il faut qu'il sache combien de fois ; si le plaisir qu'elle y a pris a été bien sensible ; si elle a toujours conservé sa raison ; si elle n'est pas tombée en pamoison ... le Sacrement continue, & Dieu acheve le reste.

Monsieur, lui dis-je, est-ce que le diable ne se mêle pas de ce mystere-là ? Et ne se fait-il pas lui-même confesseur chez les Chrétiens ? car il me semble qu'il a beau jeu dans ce Sacrement.

Les réflexions naiſſent ici de toutes part. Une religion, qui expoſe trop ſes Miniſtres, eſt mal combinée. Dans toutes les ſectes, ceux qui conduiſent les hommes, ſont eux-mêmes des hommes : le caractere qu'imprime le dogme, ne change point le cœur. Ceux qui ſont dévoués par leur état à la Divinité, n'ont point reçu de la nature un privilege de n'être point foibles. Tel ſaint que puiſſe être un culte, c'eſt préſumer trop de lui, que d'expoſer continuellement ceux qui le ſervent, à des tentations, & de prétendre qu'ils ſoient toujours victorieux.

La décence eſt d'un ordre ſupérieur à toutes les religions ; ou, pour mieux dire, ſans elle, il ne ſauroit y avoir de religion, parce qu'elle eſt la baſe ſur laquelle appuyent toutes les vertus morales. Lorſque l'expoſition des plaiſirs attachés à la volupté, réveille des ſenſations déshonnêtes, il vaut mieux les laiſſer enſevelir dans un éternel oubli. Ce ſont des cadavres pourris, qui, en corrompant l'air, infectent ceux qui les ſortent du tombeau. On peut dire que c'eſt pécher pluſieurs fois, que de révéler certains péchés.

L'innocence eſt preſque toujours expoſée à un danger évident dans ce Sacrement chrétien. Dix confeſſions en apprennent plus à une jeune perſonne du ſexe, que la corruption même du monde ; car il faut l'interroger, pour ſavoir ſi elle eſt ſuſceptible des tentations dont on la ſoupçonne ; & ce ſont ces interrogations qui lui apprennent ou qui lui font deviner ce qu'elle ne ſavoit pas.

On dit que la honte, qui eſt attachée à la confeſſion, retient les femmes ; on ſe trompe. Les moraliſtes chrétiens ne connoiſſent pas le cœur humain qui s'accoutume à tout ; il n'y a que le premier aveu qui coûte. Lorſqu'une femme a dit une fois qu'elle s'eſt livrée à ſes deſirs honteux, elle le dit enſuite cent fois, ſans aucune honte. On ajoute que cette humiliation forme elle-même un ſacrifice. Mais pourquoi choiſir préciſément la confeſſion auriculaire ? Ne peut-on pas s'humilier devant Dieu, ſans en rendre un mortel témoin ? Le confeſſeur n'a rien à faire dans la confeſſion ; car ſi c'eſt à un homme à qui on ſe confeſſe, la confeſſion n'a aucun pouvoir ; ſi c'eſt à Dieu, le confeſſeur eſt de trop.

Je ne connois rien de mieux imaginé que ce Sacrement, pour remplir la terre de facrileges. Les Chrétiens le regardent comme une éponge, qui, étant une fois paffée fur les péchés, les efface entiérement : ils oublient qu'ils font pécheurs, parce qu'ils fe fouviennent qu'ils fe font confeffés. La pénitence empêche qu'ils ne foient pénitents ; ils croyent la dette acquittée, dès-lors que la pénitence eft faite.

Il y a plus de vanité dans le confeffeur, qu'il n'y a d'humilité dans le tribunal : il s'annonce comme un homme qui a dans fes mains les clefs du ciel, le pouvoir qu'il fe donne eft au-deffus de tous les Monarques de l'univers. Les Rois ne peuvent faire le bonheur des hommes que pour un temps ; le confeffeur les rend heureux pour toute une éternité. Comment peut-il jamais tomber fous les fens que Dieu ait communiqué cet attribut, le plus grand de tous, à un chétif mortel ? Les Mandarins de cette fecte difent pour raifon que c'eft un myftere. Il l'eft, fans doute ; mais le plus grand myftere que j'y trouve, c'eft que des hommes raifonnables l'ayent adopté.

Cette institution chrétienne n'est pas cependant sans utilité : elle sert à maintenir cet empire que la pagode chrétienne a toujours voulu conserver sur les peuples & sur les Souverains. Par elle, les Bonzes & les Prêtres connoissent les intrigues, & voyent à découvert toutes les foiblesses du cœur ; par elle, tous les secrets des familles & des Cours sont dévoilés.

Il y a un autre prodige dans ce mystere ; c'est la métamorphose qu'il cause dans les Princes. C'est un spectacle des plus surprenant, de voir un Souverain aux pieds d'un de ses sujets, briguer la rémission de ses fautes, & mendier auprès d'un pécheur l'absolution de ses péchés.

LETTRE LXXI.

Le même, au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

LEs mœurs des Princes d'Orient sont ignorées de leurs sujets. Il y a une barriere qui sépare le serrail de l'Empire :

le Souverain peut s'y livrer tant qu'il veut à ses sales desirs, sans que son exemple produise aucun mauvais effet dans l'Etat. Des eunuques, vendus à leurs voluptés, & esclaves de leurs desirs, sont seuls témoins de leurs déréglements.

En Occident, les mœurs des Rois sont si près de leurs peuples, qu'ils les voyent à découvert : leur conduite est transparente. On sait ce qui se passe dans l'intérieur de la Maison royale. L'imagination vole dans leur lit, sans s'arrêter dans l'anti-chambre. On fait voir à Marly l'appartement de l'esclave favorite ; on montre l'endroit où elle habite avec le Roi. Tout le monde sait celui qu'elle occupe à Versailles ; c'est la premiere chose que l'on montre ici aux étrangers.

L'histoire des petits appartements, y compris les soupers avec ce qui s'ensuit, forme les mémoires du temps. Il n'y a point d'homme à Paris, un peu versé dans les intrigues de la Cour, qui ne sache ce qui s'y passe.

J'assistai Dimanche passé à l'ouverture du bulletin de Versailles dans la grande allée de Tuileries, qui se fit en présence

de deux ou trois cents personnes. C'est le journal historique d'une semaine entiere de ce qui doit se passer de plus important à la Cour. Un vieux Officier réformé, qui depuis vingt ans est chargé de sa publication, nous le lut ainsi, après avoir mis ses lunettes, & craché deux fois pour se rendre la voix plus sonore.

» Demain Lundi, le Roi tiendra » grand Conseil.

» Mardi, il passera en revue sa Mai» son.

» Mercredi, il donnera audience » aux Ambassadeurs des Cours étran» geres.

» Jeudi, il ira à la chasse.

» Vendredi, il assistera à un grand » *Te Deum* solemnel, pour rendre gra» ces à Dieu de la prospérité de ses » armes, tant par mer que par terre.

» Samedi au soir, il viendra chez » la M — à Bellevue, où il soupera » & couchera.

On peut appeller cela faire garder les manteaux à tout un Royaume.

Par la nature du Gouvernement monarchique, il est impossible que le Monarque se livre à ses desirs déréglés, sans que ses sujets ne suivent son exemple.

C'eſt un centre où toutes les actions des particuliers ſe rapportent.

L'hiſtoire de la volupté des peuples François, eſt fondée ſur celle de ſes Rois. Avant François premier, les François étoient plus galants que débauchés. Ce Prince, qui eut publiquement des maîtreſſes, & qui mourut d'une maladie qu'on appelle honteuſe, parce qu'elle étoit la ſuite de ſes débauches, ouvrit la porte au libertinage. Cependant il y avoit encore de la retenue : car un peuple ne ſe corrompt pas tout d'un coup.

Henri IV, qui ne cachoit ni ſes goûts ni ſes fantaiſies pour le ſexe, échauffa les deſirs de la nation, & les dérangea.

Louis XIV, Prince voluptueux, ardent dans ſes paſſions, & qui enlevoit les femmes de ſes ſujets, avec qui il vivoit ouvertement, détermina la débauche; ſous ſon regne, elle fut preſque générale : ſon exemple, qui fut ſuivi dans le Gouvernement qui lui ſuccéda, acheva de tout pervertir.

Il n'y a point de femmes ici, je parle même de celles qui paſſent pour aſſez retenues, qui ne regardent comme un badinage celui de déshonorer

leurs maris. Elles s'y croyent autoriſées par l'exemple du Souverain, qui, dans un Etat monarchique, juſtifie tout, juſques au crime même.

LETTRE LXXII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA plus difficile de toutes les ſciences en Europe, eſt de ſavoir qu'on ne ſait rien : mais il y en a une autre qui l'eſt encore plus; c'eſt de douter de tout.

On ſe moqueroit à la Chine d'un philoſophe qui voudroit s'aviſer de douter que nous exiſtons, & qui diroit qu'il pourroit arriver que cela fût; mais qu'il ne ſeroit pas impoſſible que cela ne fût pas : car voilà le langage ordinaire de ces derniers ſavants.

Dans toutes les régions du monde, on convient que la lumiere eſt le jour : il y a des ſavants ici, qui ſont en état de vous prouver que la lumiere eſt la nuit.

Cette ſcience a cauſé bien des révolutions dans l'eſprit humain : on a fait des livres ſans nombre pour perſuader qu'il falloit douter de tout, & on eſt parvenu à la fin à ne s'accorder ſur rien.

Il a fallut un grand travail pour détruire tous les principes, & accoutumer l'imagination à flotter continuellement entre le vrai & le faux.

Cette ſcience influe ici ſur toutes les affaires de la vie civile. Une incertitude générale a gagné la nation, qui ne ſait jamais ce qu'elle veut. Elle a paſſé au cabinet du Prince, & préſide au Conſeil du Roi. Une délibération eſt toujours démentie par une autre délibération. On balance entre le ſyſtême de faire la paix, & le projet de continuer la guerre. On n'eſt pas bien d'accord avec ſoi-même là-deſſus. Les Miniſtres ſont toujours en ſuſpens ſur ce qu'ils doivent faire.

Cette indétermination deſcend dans les arts, & pénetre dans le domeſtique des maiſons particulieres. Un pere de famille ne ſait jamais ce qu'il fera de ſes enfants. Il les détermine d'abord à un état ; & dans peu, il leur en fait choiſir un autre.

LETTRE LXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

CHaque courier apporte ici la défaite d'une partie de l'armée françoise qui est maintenant en Allemagne : ce n'est pas que cette armée soit peu nombreuse ; elle pourroit faire elle seule la conquête de l'Europe. Les divisions des Généraux forment une guerre plus dangereuse pour la France, que celle que lui font ses ennemis ; leurs jalousies, leurs piques, leurs haines désolent cette Monarchie. Pendant que les Généraux châmaillent entre eux, & se livrent des combats particuliers, la nation perd des batailles générales. Les querelles politiques des Souverains ne sont rien en comparaison de celles-ci ; il se trouve quelquefois des tempéraments pour concilier les intérêts des Princes : mais il n'en est point pour terminer les différends des Généraux. Lorsqu'on en envoye deux au loin pour combattre les

ennemis de l'Etat, la premiere chose qu'ils font, est de se contrecarrer l'un l'autre ; il y en a toujours un qui veut être plus habile, & qui, par conséquent, trouve toujours mauvais ce que l'autre fait : le grand point, c'est d'acquérir la supériorité ; voilà la grande affaire, celle à laquelle les intérêts de la Couronne sont toujours sacrifiés.

La plus mauvaise nouvelle qu'on puisse donner à l'un d'eux, c'est de lui apprendre que son collegue vient de remporter un avantage sur l'ennemi ; mais il tressaillit de joye, quand il est informé qu'il a fait quelque bévue qui l'a engagé dans un mauvais pas. On fait plus, on se tend réciproquement des embuscades ; & chacun, de son côté, tâche de faire tomber son rival dans quelque piege. Quelquefois ils se déchirent par des libelles diffamatoires, qu'ils rendent publics ; cette manœuvre se passe au su & au vu de la France & de toute l'Europe, sans qu'aucun châtiment capital s'ensuive. On exécute ici un homme qui en a tué un autre, & on ne fait point mourir un Général, qui, dans une seule action, en aura fait assassiner vingt mille.

En Asie, un Commandant répond sur sa tête des événements de la guerre; en Europe, il n'est pas même responsable de ses mauvais desseins; s'il manœuvre mal, & qu'il fasse périr une armée entiere, la seule punition qu'on exerce contre lui, c'est de le rappeller. La guerre seroit peut-être finie dans le nord, sans l'avarice & les monopoles d'un Général François; les ennemis de cette Monarchie s'y étoient mis dans une si mauvaise position, qu'il suffisoit de profiter de leur désavantage pour parvenir à la paix; mais une armée d'Allemands acheta de lui sa liberté, & recommença la guerre. A l'égard du Général François, après avoir vendu ainsi les intérêts de la Couronne, il se retira tranquillement avec plusieurs millions, qu'il employa à payer ses dettes, & à bâtir à Paris des hôtels superbes. Il est maintenant dans une Province où il donne des fêtes continuelles, & fait le magnifique; il jouit paisiblement des richesses qu'il a acquises aux dépens du sang le plus pur des François.

Que dis-tu de la clémence du Roi de France, dont la modération va jusques à voir égorger impitoyable-

ment ſes peuples, ſans tirer vengeance de tant d'homicides volontaires? A la Chine, cela s'appelleroit un Empereur cruel & barbare. Si on coupoit plus de têtes de Généraux en France, il y en auroit beaucoup moins d'abattues parmi les ſujets.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

JE ſuis maintenant à Veniſe, c'eſt-à-dire, au milieu de la mer, dans un grand navire fait de pierres, que l'art & la nature tiennent à l'ancre depuis plus de treize ſiecles.

Les Européens ſont ſinguliers en tout: on découvre ſous leur ciel des climats riches & féconds, qu'ils abandonnent aux oiſeaux de proie, ou aux bêtes carnacieres, pour habiter des marais malſains, où ils ne vivent que de coquilles.

Tu peux bien t'imaginer qu'on n'a pas ici toutes les commodités; car on

n'eſt jamais bien à ſon aiſe dans un vaiſſeau. Il manque à Veniſe la choſe la plus eſſentielle à la vie : je veux dire des ſources d'eau vive. On a beſoin d'un pilote pour parcourir cette Ville ; on ne peut aller dans les rues qu'en barque, à moins d'avoir le privilege de ce Saint, dont parlent les Chrétiens, qui marchoit ſur les eaux.

Si on a à faire ou à rendre quelque viſite, il faut avoir recours à la bouſſole, & conſulter les vents ; s'ils ſont contraires, on eſt obligé à différer de ſe voir juſques à l'eſpoir d'une plus heureuſe navigation. Il eſt vrai qu'on peut aller à pied dans preſque tout Veniſe par des quais établis pour cela ; mais c'eſt une commodité très-incommode ; car il faut continuellement monter & deſcendre des ponts.

Chacun tient ici ſon équipage à l'ancre, & cet équipage eſt une eſpece de tombeau tendu de noir, où l'on s'enterre réguliérement cinq ou ſix heures par jour.

On diroit que cette Ville eſt faite à reſſort. Ses pagodes & ſes palais rentrent & reſſortent continuellement de deſſous les eaux. Quelquefois Veniſe

eſt en pleine mer; il y a des temps où elle eſt preſqu'en terre ferme. Les Vénitiens ont ſi grand peur d'être unis au continent, qu'ils inventent tous les jours de nouvelles machines pour tenir leur Etat flottant.

En entrant dans cette Ville, on reſpire un air de volupté, dangereux pour les mœurs. Tout eſt ſpectacles, plaiſirs & divertiſſements frivoles.

Dans les autres Etats de l'Europe, la folie du carnaval ne dure que quelques jours; ici on a le privilege d'extravaguer ſix mois de l'année. La République en donne la permiſſion, & avec le privilege du déguiſement; ce qui eſt aſſez bien imaginé, pour que les peuples puiſſent ſe livrer à leurs vices ſans aucune honte.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL eſt malheureux pour le peuple que le Prince ait des paſſions ; mais encore plus que ſes Miniſtres les découvrent. Auſſi-tôt que le Roi régnant eut donné à connoître ſon goût pour les femmes, tous ceux qui étoient autour de lui, chercherent à louer ce penchant. Peut-être que ce Prince eût vu finir cette inclination dès ſa naiſſance, ſi ceux qui l'environnoient n'avoient employé toutes ſortes de moyens pour l'irriter. Dès que ſon choix fut fait, on le loua, la flatterie en fit l'apologie ; on trouva des vertus où il n'y avoit que des crimes ; il ne ſe trouva pas un ſeul honnête homme dans tout le Royaume qui lui repréſentât le danger où il s'expoſoit, lui, l'Etat & ſon peuple. Funeſte condition que celle des Rois ; être continuellement pouſſé au vice,

& n'avoir pas un ſeul ami qui leur montre le chemin de la vertu ! C'eſt que l'on profite de tout, lorſque le Souverain ſe livre à cette paſſion ; on le gagne par celle qui l'a déja gagné ; les graces & les faveurs coulent plus facilement par ce nouveau canal : on obtient tout ce qu'on veut, parce que la favorite peut demander tout ce qui lui plaît. A quoi il faut ajouter que les déſordres, qui, dans la ſociété, réſultent de la même paſſion, demeurent ſans châtiments ; car comment le Prince puniroit-il une licence, dont il donne lui-même l'exemple ? On n'a point tous ces avantages avec un Prince ennemi de la volupté, qu'on ne prévient pas de même ; & qui punit d'autant plus ſévérement les déſordres de cette paſſion, qu'il n'en reſſent point les effets.

J'ai lu, avec attention, l'hiſtoire de la plupart des Gouvernements de l'Europe, & j'ai découvert que le déſordre & la confuſion s'y ſont introduits, dans la proportion que les Souverains ont ſuivi leur penchant pour les femmes.

LETTRE LXXVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL faut, cher *Kié-tou-na*, que je te communique mes craintes. Je tremble de me trouver dans un Royaume qui n'a rien de libre, où tout eſt eſclave juſques à la parole. Il n'eſt pas même permis ici de penſer.

Je dois m'inſtruire du Gouvernement de ces peuples, des mœurs de la nation, & de celles du Prince. Il faut pour cela que je me confie, que je demande, que j'interroge ; & ce ſont ces queſtions que je crains. Elles peuvent me rendre ſuſpect ; & de la ſuſpicion à la conviction, il n'y a ici que l'intervalle de l'accuſation.

La Chine n'a rien à démêler avec la France : ſes intérêts ſont diamétralement oppoſés aux ſiens. Cependant ſi on ſavoit que je viens prendre connoiſſance de ce Gouvernement, je ſerois arrêté & enſeveli pour toujours dans une obſcure priſon.

Je frémis quand je pense qu'il ne faut qu'un ennemi ou un indiscret pour me perdre. La liberté d'un homme, en France, tient à si peu de chose, qu'un faux avis la balance toujours.

Cependant ce Gouvernement n'est pas comme celui de Turquie, où la volonté du Prince est la loi suprême. Dans ce Gouvernement, on fait le procès à tout le monde; mais on ne l'instruit qu'après qu'on a pourri en prison: aussi la sentence d'élargissement n'est gueres signifiée qu'au cadavre. Ce n'est qu'après qu'on est mort en prison, qu'on recouvre sa liberté.

Je reviendrai peut-être à cette matiere; elle est de la derniere importance: car où la liberté du citoyen n'est pas assurée, il n'y a point de Gouvernement politique & civil: tout est tyrannie ou despotisme.

LETTRE LXXVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui m'avoit promis depuis long-temps de m'introduire dans une société de beaux esprits de Paris, me présenta en dernier lieu chez un homme de lettres, où s'assemblent ordinairement des savants, la plupart auteurs, ou qui ont envie de l'être. La compagnie étoit mêlée. Je remarquai qu'il y avoit autant d'hommes de lettres, que de femmes savantes; car il n'en est pas en Europe, comme dans notre Asie, où nos Dames, renfermées dans leur ménage, ne peuvent se distinguer que par les vertus domestiques : ici elles ont la permission d'aspirer aux premieres places de la république des lettres, & de faire assaut de génie avec l'autre sexe.

Nous nous rangeâmes le Chevalier & moi dans cette assemblée, de maniere que nous pouvions entendre tout

ce qui s'y disoit, sans qu'on pût faire beaucoup d'attention à nous.

Je m'attendois à une conversation distinguée, & je préparois d'avance mon esprit à recevoir les différentes impressions des traits brillants dont j'allois devenir l'admirateur; mais au-lieu de ceux-ci, l'assemblée ne s'entretint que de choses ordinaires, exprimées en termes communs, & en phrases assez triviales.

Après que ces gens à talents eurent parlé pendant une heure sans rien dire : Monsieur, dis-je, à mon conducteur; sont-ce-là vos grands esprits! à ce qu'il me paroît, le titre de beau génie ici n'est pas cher; on peut l'être à un prix raisonnable : il me semble qu'il ne tiendroit qu'à moi de le devenir.

Comme le Chevalier connoissoit presque tous ces gens de lettres de l'un & de l'autre sexe, je n'eus pas besoin de m'adresser à d'autres qu'à lui pour m'en former une idée. Monsieur, lui dis-je, qui est cette Dame qui a le visage long & les yeux assez beaux? C'est, me dit-il, la Princesse de R-b-c : elle protege les arts lyriques, la musique,

la déclamation, & à cause de cela elle passe pour une espece d'auteur ; car à Paris la protection tient lieu de composition. Il me semble, repris-je, que cette Princesse n'est pas trop bien placée dans cette compagnie ; cela est vrai, reprit-il ; mais nos femmes de la premiere qualité s'imaginent que la fréquentation des gens à talents les fait passer dans le monde pour en avoir ; ce qui fait qu'elles se dégradent souvent par la société des gens les plus vils. Celle-ci est toujours fourrée parmi les comédiennes, les acteurs & les chanteurs ; gens qu'on ne devroit voir que sur le théâtre, mais qu'elle voit chez elle ; ce qui fait dire ici aux esprits malins, qu'elle passe avec eux les bornes de la représentation.

Quelle est cette jeune Dame, continuai-je, qui est à côté de la Princesse ? C'est une femme de condition, qui a eu le malheur de faire un madrigal, que les connoisseurs ont trouvé bon ; & depuis ce temps-là, la tête lui a tourné : elle croit surpasser en poésie tout ce que l'antiquité a produit de plus célebre. Sa conversation, ses discours, sa correspondance, sont en vers :

vers : elle n'écrit aujourd'hui à ſes amants qu'en forme de bouts-rimés ; ce qui les déſeſpere : car au-lieu de vers ambigus, ils voudroient d'elle une proſe claire.

Pouvez-vous me dire quelle eſt cette troiſieme qui eſt aſſiſe tout auprès ; c'eſt-à-dire, quel eſt ſon genre de littérature ? Elle eſt profonde, reprit-il, dans la ſcience abſtraite des hiſtoriettes galantes. Elle a acquis la réputation de bel eſprit dans le monde par la compoſition d'un Roman manuſcrit ; mais elle eſt à la veille de détromper le public ; car elle va le faire imprimer.

Et cette quatrieme, qui eſt près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air ſi penſif, qui eſt-elle ? C'eſt une femme, me répondit-il, qui a donné dans le Grec ; car nos Dames ici ſe piquent d'en ſavoir plus que les hommes : celle-ci eſt poſſédée du démon d'Homere, & elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction : c'eſt pour cela qu'elle a étudié le Grec ; mais elle a oublié d'apprendre le Latin & le François.

Paſſons aux Cavaliers, interrompis-je ; car je ne ſuis pas fort ſatisfait

de vos Dames littéraires. Quel eſt cet homme penſif & rêveur qui eſt vis-à-vis de nous? C'eſt un homme, me répondit le Chevalier, qui doit avoir du génie; car il a fait l'Eſprit; (*) mais cet eſprit lui a fait perdre le jugement: on l'a perſécuté à outrance: le Gouvernement a établi un Conſeil pour le juger. Ses amis lui conſeillerent de ſe déclarer contre des juges ignorants, qui, à cauſe de cela, étoient hors d'état de faire le procès à l'eſprit; mais il s'eſt trouvé, malgré les loix du ſavoir, que l'auteur eſt financier, & que, contre toutes les regles de littérature, il a quatre-vingt mille livres de rente: or il eſt décidé en France qu'il n'y a point d'eſprit qui vaille ce revenu-là. Il fut obligé de faire amende honorable, & d'avouer, devant un grand tribunal, que ſon eſprit n'avoit pas le ſens commun; & par-là il ſe ſépara de lui-même juridiquement.

Qui eſt cet autre cavalier qui eſt tout près de lui? C'eſt encore un auteur, me dit-il. Celui-ci fit jadis une

(*) Un livre qui porte ce titre.

tragédie appellée Denis le Tyran qui eut quelque succès. Cette piece le détermina à écrire. Depuis cette tyrannie en vers, il a donné plusiéurs tyrannies en prose : & aujourd'hui il tyrannise tous les mois le public par une brochure tyrannique. Voilà un écrivain bien tyran, lui dis-je ; je défie que son Denis le soit davantage.

Mais qui est ce petit homme froid & suffisant, & qui a l'air d'un sot, ici vis-à-vis de nous à notre gauche ? C'est, me répondit-il, un misérable écrivain, dont les ouvrages sont aussi insipides que la figure. Il a écrit l'histoire des Rois de Rome, avec une puérilité incompatible avec la grandeur de ces premiers fondateurs des maîtres du monde. Depuis qu'il a fait fortune, il ne donne que des pieces fugitives aussi froides que ses Rois. Il s'est fait concierge des nouvelles politiques ; il a la clef des gazettes étrangeres : les Hollandois ne sauroient faire entrer leurs mensonges périodiques en France, sans lui en demander la permission. Il tient ce droit de la Cour ; car ce Gouverment met tout en parti. Il y aura bientôt chez nous un privilege pour le dé-

bit des chanſons & des vaudevilles.

Quel eſt cet auteur qui eſt aſſis derriere tous les autres? Ce n'eſt pas un auteur, me dit-il, c'eſt un journaliſte. Hé, qu'eſt-ce que c'eſt qu'un journaliſte? C'eſt un homme qui penſe après les auteurs, & qui imprime à la ſuite des Imprimeurs. Le ſavoir & l'eſprit ne ſont pas néceſſaires pour faire un journal; il ne faut que des livres nouvellement ſortis de la preſſe. Celui que vous voyez-là eſt un miſérable compilateur, qui donne une miſérable feuille littéraire.

LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

Tout le monde ici parle morale; mais il y a fort peu de gens qui ayent des mœurs. On voit tout plein d'hommes à Paris qui diſputent continuellement ſur des choſes qu'ils ne croyent point, & font paroître un grand zele

pour des maximes qu'ils ne pratiquent pas. Les libertins ſur-tout font beaucoup de bruit, & ſe répandent le plus en raiſonnements moraux. C'eſt un ton maintenant, de parler vertu. La morale en France eſt à la mode comme les Romans. Il faut qu'un homme du bel air ſoit inſtruit de cette partie du ſavoir, & qu'il puiſſe tenir tête dans l'occaſion aux Docteurs de cette ſcience.

Mais cette mode ne ſe borne pas à l'emphaſe du raiſonnement : la morale ici eſt d'une toute autre utilité. Elle ſert elle-même à corrompre les mœurs : c'eſt aujourd'hui le chemin le plus court pour arriver au vice. Un libertin, qui veut ſéduire une femme, l'employe toujours à coup ſûr.

Ce n'eſt pas que celle qui ſe laiſſe tromper, ait plus de vertu que celui qui trompe; mais on eſt convenu de part & d'autre de faire ſemblant d'avoir des mœurs, & de mettre ſur le compte de la ſurpriſe, ce qui eſt toujours l'effet d'une convention tacite préméditée.

Les ſéducteurs de bonne foi ſont ſi décriés aujourd'hui, qu'ils ſont hors d'état par-là de corrompre. Pour gagner du terrein ſur le vice, il faut ſe conſerver

une bonne réputation en morale. Il eſt rare qu'une femme ne ſe rende aux arguments d'un homme qui parle mœurs. Elle ne manque jamais de ſe laiſſer ſéduire, lorſqu'il lui prouve qu'il eſt ſi délicat en ſentiments, que ce n'eſt pas par débauche, mais par vertu, qu'il la déſhonore. C'eſt ainſi que la morale eſt changée en poiſon, & que le ſeul moyen qui reſte à la religion pour retenir les mœurs, eſt employé à les corrompre.

LETTRE LXXIX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a des gens ici qui font de l'or; mais ils ſont ſi pauvres, qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'exercer une profeſſion ſi lucrative. Cela s'appelle la pierre philoſophale, ou le grand œuvre.

Ses adeptes ſont dans la derniere indigence. Preſque tous ceux qui font de l'or à Paris, n'ont point de cuiſine. A l'égard de leurs uſtenſiles, ils ſe réduiſent à quelques baſſins de terre remplis de liqueur.

Il y a long-temps que l'on eſt convenu que cet art n'eſt autre choſe qu'un impoſture, & néanmoins il paroît tous les jours quelque impoſteur. C'eſt l'impatience où l'on eſt de jouir tout d'un coup d'une grande fortune, qui fait qu'on ſe livre à cette ſcience trompeuſe.

Les voies ordinaires de s'enrichir ſont trop longues. La pierre philoſophale promet des richeſſes immenſes. On va au plus preſſé; on cherche à convertir tout en or.

Cent chymiſtes ruinés à ſouffler, & qui ſont morts de faim, ne font, pour employer cette expreſſion figurée, que remplir les foſſes de la cupidité de ceux qui viennent après. On leur paſſe ſur le corps, pour parvenir à la même pauvreté.

On ne guérira jamais de la pierre philoſophale : c'eſt qu'elle promet de trop grands avantages. D'ailleurs, cette ſcience d'impoſture crée une ſorte de poſſeſſion. Elle donne l'eſpérance d'une richeſſe, qui, toute trompeuſe qu'elle eſt, forme une jouiſſance anticipée.

Tant que les hommes remettront leur bonheur à l'avenir, ſans s'embarraſſer du préſent, ils ſe livreront à cette

ſcience, parce qu'elle promet toujours, & que le caractere du cœur humain eſt de ſe livrer aux promeſſes.

LETTRE LXXX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs cheveux des femmes à Paris ſont bien malicieux. En naiſſant, ils étudient l'art de plaire. Ce ſont des filets où les hommes viennent ſe prendre. On m'a parlé d'une Dame, qui a fait beaucoup de conquêtes avec une treſſe.

Il faut un grand travail ici tous les matins, avant que la chevelure d'une femme ait reçu le degré de coquetterie dont elle eſt ſuſceptible. Je ne ſaurois cependant comprendre pourquoi la plupart prennent la peine de faire croître leurs cheveux juſques au-deſſous des talons, pour les retrouſſer juſques au-deſſus de la tête; ce qui forme un volume auſſi lourd qu'embarraſſant. Quand on y fait attention, on ne peut s'em-

pêcher d'être convaincu que la tête d'une Françoife eft plus forte que celle d'un homme : car outre le poids d'un grand nombre de chanfons d'Opéra, de vaudevilles & d'airs à boire, plufieurs volumes de romans, & un nombre prodigieux de noms d'étoffes de foie, de coëffures, de garnitures, de dentelles, de blondes, de palatines, de rubans, de pompons, &c. dont elle eft chargée, elle porte encore celui de deux ou trois livres d'une pouffiere blanche qu'on appelle poudre, & de cinq ou fix onces d'un onguent qu'on nomme pommade.

A la Chine, les cheveux des femmes naiffent par la pointe; en France, on diroit qu'ils fortent de la tête par pelotons. Un homme, qui en a le commandement, les divife en deux ou trois cents portions égales qu'il empaquette, & brûle enfuite avec un fer rouge, pour les rendre plus fouples & plus obéiffants.

Il y a à Paris quatre fortes de femmes, qui fe diftinguent par l'arrangement de leurs cheveux; *les bichonnées*, *les maronnées*, *les chignonnées* & *les barbettes*, du nom d'un petit dogue qui

a le poil tout frisé, & dont leur tête devient l'image. Je soupçonne assez la cause du *bichonnage* & du *maronnage*; & je devine aisément la raison de celles qui portent les cheveux plats & relevés par derriere : mais je t'avoue que je ne saurois comprendre pour quoi il y a des femmes en France qui se coëffent comme des chiens, pour plaire aux hommes.

LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

UN étranger qui voyage dans cette République, doit laisser sa langue à Fousine, (*) & arriver à Venise muet.

Le silence est l'emblême de ce Gouvernement : tout y est secret & mystere. La politique s'y couvre d'une épaisse nuit.

(*) Le port où l'on s'embarque.

Les caufeurs à Venife font enterrés vivants dans un tombeau couvert de plomb. Un homme, qui a parlé une fois, eft condamné à un filence éternel. Il y a des gens qui, pour avoir dit un mot, font muets depuis trente ans.

C'eft une grande tyrannie. La parole eft une faculté de l'ame fur laquelle la légiflation n'a aucun droit, à moins qu'elle ne trouble l'ordre politique & civil; même dans ce dernier cas elle ne doit être fujette qu'à la répréhenfion. On punit ici le citoyen qui a parlé, comme celui qui a agi; ce qui confond l'ordre des crimes, & celui des châtiments.

Un Sénat, qui craint les réflexions des particuliers, avoue par-là fa foibleffe.

On doit fe former un plan; & quand celui-ci eft établi, il faut laiffer agir les caufes fecondes.

Jamais les bons Gouvernements anciens ne mirent d'inquifition fur la parole : il fut libre de réfléchir, & de prendre connoiffance de ce qu'il importe le plus à chaque citoyen de favoir; je veux dire l'ordre de l'adminiftration.

Comme l'inſtitution avoit pour objet le bien public, elle ne craignoit point les réflexions des gens oiſifs.

Le peuple à Rome avoit droit de dire ſon ſentiment ſur les affaires d'Etat; & ce ne fut qu'après la perte de la République, que les Empereurs lui imposerent ſilence.

D'ailleurs, un Etat, qui prévient les réflexions générales, ſe prive par-là d'un grand avantage; car, parmi les peuples, il y a toujours des gens qui penſent ſenſément; leurs réflexions ſont d'autant meilleures, qu'elles ſont dégagées des préventions ordinaires des gens en place: en un mot, le droit de l'homme eſt de penſer, & celui du citoyen eſt de parler.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin*

De Paris.

JE n'ai communiqué à perſonne le mémoire du Chinois qui ſe plaint à

notre Empereur de lui avoir enlevé sa femme; cette piece seroit ridicule. La morale ici n'arrive point jusques à mépriser la faveur du Prince; par-tout où cette faveur se manifeste, la probité, l'honneur & la religion mettent pavillon bas. On seroit montré au doigt, si l'on s'avisoit de pousser jusques à ce point la pédanterie des mœurs.

Bien-loin que les maris en France regardent cet enlevement comme un affront, ils l'envisagent au contraire comme l'effet de la plus grande estime du Souverain. Une famille est bien illustrée ici, quand le Monarque veut la déshonorer par ses voluptés. Les maris sont presque toujours à briguer cet honneur. A la derniere élection de la favorite qui regne aujourd'hui, il y eut plus de cent mémoires présentés par des femmes mariées pour obtenir cette place; & l'on prétend que la plupart avoient été dictés par les époux. La piece suivante est bien différente de ton mémoire. C'est un mari lui-même qui invite sa femme (qui dans ce temps-là étoit à la campagne) de se rendre à la Ville pour essayer si elle ne pourroit pas avoir le bonheur de se prosti-

tuer au Roi. La dépêche étoit conçue dans ces termes :

» Madame,

» Le Roi vient de rompre avec Ma-
» dame de *M*.... Il n'a point de maî-
» tresse dans ce moment; la place est
» vacante. Vous avez de la beauté,
» de la jeunesse & de l'esprit; je ne
» doute nullement que si notre Sou-
» verain vous voit, il ne fixe sur vous
» ses regards. Mon amour & ma ten-
» dresse vous sont connus; il n'y a rien
» que je ne fasse pour vous faire pa-
» roître devant lui avec éclat. Partez
» aussi-tôt ma lettre reçue; nous irons
» ensemble à la Cour, & je vous pré-
» senterai moi-même à Louis XV. Rien
» n'égale le plaisir que je ressens, lors-
» que je songe que vous serez peut-
» être bientôt dans ses bras. J'éprouve
» une joye inexprimable, en pensant
» au rang où la faveur du Prince va
» élever notre maison, & l'honneur
» qui en va rejaillir sur toute notre
» famille. Ah, ma chere épouse, puis-
» siez-vous dans ce moment goûter au-
» tant de satisfaction que j'en ressens! »

RÉPONSE.

» Mon cher Epoux,

» J'ai reçu votre lettre qui m'a pref-
» que fait mourir de joye. Je pars, je
» vole pour me rendre à Paris. La
» preuve que vous me donnez de vo-
» tre amour, m'enchante. On recon-
» noît dans votre ftyle le tendre amant,
» le mari fidele, & fur-tout un carac-
» tere de probité, digne des mœurs
» de notre fiecle. Je ne veux point
» vous dérober la gloire de m'aider à
» faire la conquête de notre glorieux
» Monarque; je marcherai au lit de
» ce Prince fous vos étendards. Pour
» qu'il ne manque rien à l'honneur au-
» quel vous afpirez, je vous permet-
» trai de me déshabiller le foir que
» ce Prince achevera votre bonheur
» & le mien. Je fens déja par avance
» le plaifir que l'amour que j'ai pour
» vous me fera goûter dans fes bras.
» Ah, mon cher Epoux, puiffiez-vous,
» en lifant ces mots, reffentir une joye
» auffi pure que celle que je goûte
» dans ce moment! »

Tu comprends bien que chez une

nation où les maris & les femmes ſont d'une ſi heureuſe intelligence, ton mémoire ſeroit de trop.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

A Paris, mon cher *Kié-tou-na*, les tailleurs ſont des hommes importants. Ils diſtribuent la conſidération, & mettent des gradations au mérite. Tel homme qui brille & qui fait beaucoup de bruit dans le monde, ſeroit confondu dans la foule ſans ſon tailleur, qui l'a diſtingué dans les compagnies, & l'a fait paroître au grand jour.

J'aurai de la peine à te le perſuader peut-être; mais tu ne ſaurois croire combien un habit brodé peut donner de conſidération.

Je connois ici un homme qui, n'ayant pu percer la foule, ſe plaignit à ſon tailleur de l'injuſtice du ſiecle; celui-ci, qui avoit bonne envie qu'il ſe diſtinguât, lui fit un habit à habiller ſi ga-

lant, que depuis on parla toujours de lui.

Les qualités perſonnelles, faites ainſi à l'aiguille, ſont d'autant plus eſtimables qu'elles ſont plus variées. Par exemple, un tailleur peut, par le moyen des habits de deux ſaiſons, donner un eſprit d'été, & un mérite d'hyver; le tout à la mode & dans le dernier goût.

Les livrées galantes ſont ſur-tout des qualités diſtinctives. Un Seigneur, qui a ſix grands laquais bigarrés, eſt ſûr de faire du bruit dans la Ville, & d'avoir l'eſtime de toutes les ſociétés, où cette vertu eſt recommandable.

Les perruquiers ne ſont pas moins utiles. Le Palais leur eſt redevable d'une grande partie de ſon mérite. La plupart des graves Magiſtrats doivent, à leur grande perruque quarrée, tout le reſpect qu'on a pour eux. Sans les perruquiers, les petits-maîtres ſeroient des objets pitoyables. En effet, quel relief auroient-ils dans le monde, ſans leur perruque bichonnée ou maronnée?

Ils ont une autre qualité, qui eſt celle de rajeunir les vieillards. Deux onces de cheveux noirs mettent une tête de ſoixante années au niveau de celle de

vingt. On eſt friſé ici depuis le jour qu'on naît, juſques à la veille de ſon enterrement.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

EN fouillant en dernier lieu dans les archives d'un politique de Paris, mort depuis plus de quinze ans, on trouva le papier ſuivant, avec cette inſcription.

Prophétie politique ſur l'Europe.

» En vérité, en vérité, je vous dis » que l'homme du nord, qui eſt venu » de peu, ſera très-grand un jour.

» L'aigle qu'il dépouillera, jettera les » fondements de ſa puiſſance.

» Il s'unira d'abord avec le coq pour » diminuer la fierté du lion, l'allié na- » turel de l'oiſeau à deux têtes. On » le moquera, on le gloſera, on le » rira; mais bientôt les rieurs ſeront » pour lui.

» Ses soldats battront les armées d'ai-
» glons, qui se mettront en campagne
» pour s'opposer à ses desseins. Ses vic-
» toires lui vaudront un grand domai-
» ne, qu'on lui laissera pour l'engager à
» s'en tenir-là.

» Mais dès qu'on le croira livré au
» sommeil de la paix, il s'éveillera en
» sursaut. Ses géants se répandront de
» nouveau comme un torrent, & en-
» vahiront les Etats voisins : ses forces
» seront comme une mer orageuse,
» qu'aucune digue ne peut arrêter. Il
» dira, pour excuse de l'irruption, que
» c'est pour prévenir un complot fait
» contre lui; mais il n'y aura d'autre
» complot que celui qu'il aura formé
» lui-même.

» Cette seconde fois, il s'unira au
» lion pour diminuer la puissance du
» coq, qui, à son tour, se joindra à
» l'oiseau à deux têtes.

» Alors l'Europe effrayée commen-
» cera à craindre. Les Germains, les
» Francs, les hommes du Pays des
» glaces, & plusieurs petits peuples d'Al-
» lemagne, se ligueront contre lui; mais
» il les battra tous.

» Le coq, fatigué d'une guerre rui-

» neuſe avec le lion, fera ſa paix avec
» lui, & l'aigle, prête à battre des ai-
» les, demandera quartier à l'homme du
» nord, qui le lui accordera, à con-
» dition qu'en quittant les armes, il gar-
» dera ce qu'il a. »

Juſques-là la prophétie politique pourroit être faite en partie après coup; mais voici où elle commence.

» En vérité, en vérité, je vous dis,
» encore une fois, que l'homme du
» nord, qui eſt venu de peu, re s'en
» tiendra pas-là. A la paix, il ne congé-
» diera pas ſes géants; mais au con-
» traire les exercera & les inſtruira pour
» la troiſieme fois aux ſieges & aux ba-
» tailles. Il fera des traités particuliers;
» s'aſſurera des alliés; ſtipulera avec
» eux ſur le nombre d'auxiliaires qu'ils
» doivent lui fournir. Tout étant prêt,
» il épiera le moment de l'aſſoupiſſe-
» ment général, & alors il ouvrira de
» nouveau les écluſes de ſa puiſſance.
» Dans cette guerre, ſes deſſeins ſeront
» plus vaſtes, & ſes vues plus éten-
» dues. Son projet ſera d'attenter ſur
» l'Europe.

» L'homme du nord paſſera un grand
» fleuve avec une armée de géants pour

» attaquer le coq, tandis qu'il en laiſ-
» ſera une autre derriere lui pour con-
» tenir l'aigle. Alors les Francs ſe la-
» menteront d'avoir été les premiers
» inſtruments de ſa grandeur ; ils ou-
» vriront les yeux ; mais il ſera trop
» tard. »

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

CEtte République a un Souverain comme Gênes. Ce Souverain a le même diadême, excepté que celui-ci reſſemble plus à une corne. Ne t'imagines pas que ce ſoit celle d'abondance; il n'y a rien de ſi pauvre que ce Prince. Le Séréniſſime eſt nourri, logé & vêtu aux dépens de la République. C'eſt un penſionnaire d'Etat à qui on accorde le néceſſaire phyſique. On lui entretient auſſi quelques domeſtiques pour le décorum : tout le reſte du luxe de la Royauté eſt à ſes fraix & dépens.

Les autres Princes de l'Europe s'enrichiſſent à être ſouverains ; celui-ci ſe ruine ordinairement à être Prince. Il y a à Veniſe pluſieurs familles qui ſont dans l'indigence, parce que leurs ancêtres ont monté ſur le trône.

Quoique le Doge de Veniſe ne ſoit gueres qu'une peinture cornue, tu ne ſaurois croire combien les Nobles ici aiment à ſe faire peindre en corne. Il y a autant de brigues pour ce tableau copie, que s'il étoit un original.

Ici le Prince a le droit de ne ſe mêler de rien, & on l'empêche bien de ne pas jouir de ſon privilege. Ce n'eſt qu'une figure ou une repréſentation du pouvoir de l'Etat ; car les Européens, qui aiment les images, les mêlent juſques dans les Gouvernements politiques. Je ne penſe pas que ce Souverain ſoit aimé de ſes ſujets : du moins à ſa mort perſonne ne prend le deuil. Ce jour, qui par-tout ailleurs eſt jour de larmes & de triſteſſe, eſt marqué ici par des réjouiſſances publiques : on ſe maſque, & on va au bal. On prétend cependant que l'allégreſſe qu'on marque dans cette occaſion, ne regarde pas tant le Doge qui vient de finir ſon re-

gne, que celui qui va commencer le ſien ; ce qui fait ſi bien oublier le Prince mort, qu'on ne s'occupe que du vivant.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

SI je ſuivois ici l'exemple de bien des gens, qui travaillent avec une peine infatigable a être oiſifs depuis le matin juſqu'au ſoir, je paſſerois ma vie dans les cafés, les promenades publiques, les ſpectacles; je ſortirois nonchalamment d'un lieu pour me porter peſamment dans un autre ; & de cette maniere, je tuerois le temps à force d'ennui : mais pour moi, qui n'ai pas le loiſir de n'avoir rien à faire, je fuis ces lieux où l'eſprit n'a point d'occupation.

Ce n'eſt point que je m'accable à force de travail ; l'eſprit doit avoir ſes délaſſements comme le corps. Il faut lui donner le temps, pour m'exprimer ainſi, de reſpirer.

Le matin après m'être habillé, j'écris les endroits où je dois me porter dans la journée; & le soir avant que de me coucher, je mets sur le papier tout ce que j'ai vu, lu & entendu, qui mérite l'attention de notre cour; mais je ne m'exclus pas pour cela de la société civile. Je fréquente les promenades, & on me voit quelquefois aux théâtres.

Paris est la contradiction même. On voit ici des gens qui font une espece de vœu de passer leur vie à ne rien faire, & d'autres de s'accabler de travail; ceux-ci n'ont presque pas le temps de s'appercevoir s'ils sont au monde.

On me fit voir, ces jours passés, un homme de cabinet, qui travaille réguliérement dix-neuf heures dans la journée; le reste des vingt-quatre heures il les donne au repos; il en employe une à manger, & les autres quatre à dormir. Son cabinet est son tombeau; il y est pendant sa vie, & y travaillera encore après sa mort.

LETTRE

LETTRE LXXXVII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

LEs Européens cherchent dans leurs écoles la Divinité qui ne se trouve que dans le Ciel. Ils font une science de l'Etre suprême, & raisonnent continuellement sur ce qui est au-dessus de tout raisonnement.

Quand ils veulent définir la nature de Dieu, ils disent que c'est un Etre parfait; & par-là ils dégradent cette même Divinité, dont ils veulent donner l'idée de perfection.

L'homme est fini, & Dieu est indéfini : or, il ne sauroit y avoir aucun rapport entre deux êtres, dont l'un a un commencement, & l'autre n'a point de fin.

Toutes les qualités de l'homme sont adhérentes au sujet de son essence : il voit, pense, & n'a des idées relatives qu'à celles-ci.

Quand on dit que Dieu est un Etre

parfait, on veut dire par-là qu'il a toutes les perfections dont l'esprit humain peut se former l'idée : or, cette idée de perfection, à l'égard de Dieu, n'est qu'une imperfection.

Les anciens couvroient d'un voile quelques-unes de leurs divinités. Ils vouloient donner à entendre par-là que leur nature étoit impénétrable ; & en cela, je trouve qu'ils marquoient une grande sagesse.

Je voudrois qu'on fermât les écoles qui traitent de l'essence de Dieu, c'est-à-dire, d'une science au-dessus de l'entendement humain, & que toutes les religions fussent réduites à la morale pratique.

A quoi sert de parler toujours de ce qu'on n'entend pas, & de vouloir définir ce que la foiblesse de nos lumieres met au-dessus de toute définition ? Ne vaudroit-il pas mieux adorer Dieu tel qu'il est, que de passer sa vie à étudier ce qu'il n'est pas ?

LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

Il y a ici deux ordres de citoyens; les nobles & les ignobles. Les uns & les autres tirent leur tige du même tronc; excepté que les premiers ont fait écrire leurs noms dans un livre d'or, & que les autres l'ont oublié; ainsi toute la différence est dans le livre.

Il en est qui, pour réparer ce défaut de mémoire, prennent le parti de s'y faire inscrire; mais alors il faut payer une somme considérable à l'éditeur : de maniere que le livre d'or est devenu un livre d'argent. Ainsi, entre un citoyen noble & celui qui ne l'est pas, il n'y a d'autre différence que la somme.

Cependant les nobles de la nouvelle édition ne sont pas si estimés que ceux de l'ancienne; on les méprise même au point de leur faire regretter leur argent.

Il n'y a que les anciennes familles qui jouissent de la distinction due a leur rang. Il faut convenir qu'elles la méritent bien. Un noble d'ancienne tige jouit de toute la considération qui est due à sa naissance & à l'ancienneté de sa famille, lorsqu'il s'est promené pendant trente ans au *Broglio*, qu'il a brigué les premieres charges de la République, qu'il a protégé beaucoup de femmes, & hasardé au jeu des sommes considérables, qu'il a eu des maîtresses, des chiens, des chevaux, & des équipages sur la *Brenta*, &c. &c.

Cependant toutes les vertus à Venise ne sont pas entiérement éteintes; on trouve encore dans cette République de grands hommes, qui joignent aux qualités d'illustres citoyens les sublimes vertus des Romains, dont ils sont issus.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL est heureux pour nous, cher *Kié-tou-na*, que cette grande partie de l'univers que nous occupons, soit sous la domination d'un seul maître. Sans ce pouvoir absolu, qui anéantit tous les autres, la Chine, comme la plupart des autres Empires du monde, seroit aujourd'hui le théâtre d'affreuses guerres.

J'ai examiné la cause de ces batailles continuelles qui affligent l'Europe depuis plusieurs siecles, & j'ai trouvé qu'elles naissent du partage de la puissance générale.

Chaque nation en Europe est une famille particuliere, qui a un intérêt personnel à en affoiblir une autre : c'est ce qu'on appelle les intérêts des Princes. Un Etat passe pour bien habile, quand il a su diminuer la puis-

sance de celui qui l'environne, & enter sa prope grandeur sur la ruine de son voisin. On abyme la grande famille, afin d'augmenter le pouvoir des petites; & c'est parce qu'on désole celle-là, qu'on détruit celles-ci; car les branches tiennent au tronc.

On a beau séparer les intérêts politiques du corps de l'Europe; le désordre générale revient toujours aux particuliers.

Je suppose que la puissance soit composée de cinquante degrés de force. Si, par les guerres & les divisions, on en diminue dix, les nations particulieres qui la composent deviendront foibles dans la même proportion. Ce qui fait que cet affoiblissement universel ne se fait pas sentir, c'est qu'il est presque insensible, & que le pouvoir général semble toujours le même.

Mais quand cet affoiblissement seroit idéal, il y auroit toujours un mal réel, qui est la désolation des peuples.

On lit dans la plupart des histoires du continent, qu'un Prince chrétien, au milieu du siecle passé, menaça d'envahir l'Europe, ou, ce qui est la même chose, de la réduire en une seule

domination, & que tous les peuples en furent effrayés; c'eſt-à-dire, qu'ils eurent peur de devenir heureux.

Ce qu'il y a de bien étrange, c'eſt que preſque toutes les nations européennes gémiſſent ſous le joug qu'elles portent, & qu'elles aimeroient mieux périr, que de permettre qu'une grande Puiſſance les en délivrât.

LETTRE XC.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na; *à Pékin.*

De Paris.

J'Ai entendu comparer l'ame à une table ſur laquelle nos idées ſont écrites. Dans ce cas-là, il n'y a rien d'écrit ſur la table de l'ame de la plupart des François. Les trois quarts & demi de ceux qu'on appelle de ce nom, ſont des automates, doués d'une ame à la vérité, mais d'une ame ſtupide, privée de connoiſſances & de ſavoir.

C'eſt de l'éducation que dépend le génie, & il n'y a qu'un petit nombre d'hommes dans cet Etat qui ſoient édu-

qués. Tous les autres font livrés à leur groffiéreté naturelle. On peut dire qu'il n'y a prefque point de François en France.

On m'a affuré qu'on compte actuellement quatre millions de fujets du Roi Louis, qui ne favent pas lire ; & plus de fix millions qui ignorent l'art d'écrire. Les richeffes ici font la mefure de l'éducation. Il n'y a que ceux qui les poffedent qui ayent les moyens d'apprendre à être François.

Il eft vrai qu'il y a des écoles publiques où il n'en coûte rien pour s'inftruire ; mais ces écoles, qui font le centre de l'ignorance, fervent plutôt à gâter l'efprit, qu'à le former. Les bons maîtres ne font que pour les citoyens opulents. Ici l'éducation ne donne rien à l'Etat. Sans le climat, le peuple François feroit le plus ftupide de l'univers.

LETTRE XCI.

Le même, au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

LOrsqu'un Gouvernement se livre aux inquisitions trop recherchées, il s'expose à la raillerie, & aux satyres les plus mordantes de ses sujets. Je t'envoye copie d'un mémoire qu'on fait lire ici sous le manteau; c'est un libelle qui porte sur cette même inquisition.

MÉMOIRE

A Monseigneur le Comte de St. F. . . . . Ministre & Secretaire d'Etat, ayant le Département de Paris.

» Le zele de votre Excellence pour
» soutenir l'honneur de la Couronne,
» & la peine qu'elle prend d'exiler,
» bannir & emprisonner les sujets du
» Roi, qui sont assez indiscrets pour
» oser se plaindre des maux qu'ils souffrent, a imposé silence à tout le

» monde. Mais ce n'est pas assez, Mon-
» seigneur, d'avoir ôté au peuple l'u-
» sage de la parole ; l'ordre public &
» la bonne police demandent encore
» de prévenir certains discours muets
» contre l'administration, qu'on pro-
» nonce tous les jours, sans parler.

» Par exemple, on voit des gens
» mal intentionnés dans Paris, qui cen-
» surent le Gouvernement par le seul
» secours des mines & des gestes, &
» qui s'en plaignent amérement sans
» rien dire. Il y en a d'autre plus cri-
» minels encore ; je veux dire ceux
» qui, en dormant, font des songes in-
» jurieux à la gloire de la *M*.... & à
» celle des Ministres d'Etat ; car dans
» ces crimes de leze-Majesté, vos es-
» pions sont entiérement déroutés.

» Pour obvier à ces grands incon-
» vénients, dont les conséquences peu-
» vent devenir funestes à la Monarchie
» Françoise, je propose à Votre Ex-
» cellence deux établissements.

» L'un, est un inspecteur général des
» mines & des grimaces ; & l'autre, un
» bureau des songes.

» J'ai, pour remplir le premier pos-
» te, un Italien qui est lui-même un

» très-habile pantomime. Il connoît ce
» qu'un homme a dans l'ame au seul
» mouvement de ses yeux : il possede
» l'art des gestes au suprême degré ; il
» n'y a point de contorsions & de gri-
» maces dans la nature, dont il ne dé-
» couvre l'origine ; il peut pénétrer
» ce qu'il y a de plus malicieux dans
» un sourire, & développer une idée
» par la seule inspection du plus petit
» mouvement du corps ou des bras.

» Par exemple, si l'on fait dans un
» café public le panégyrique de la
» *M....*, & que, pendant ce temps-là,
» quelqu'un éleve les yeux au ciel, il
» l'arrêtera sur le champ. Si on fait
» l'éloge du Contrôleur-général des
» finances, & qu'un particulier de la
» compagnie se morde les levres pen-
» dant ce discours, il se saisira aussi-
» tôt de sa personne. Si, en louant nos
» campagnes d'Allemagne, & l'habileté
» des Généraux qui y commandent nos
» armées, un homme secoue deux ou
» trois fois la tête, & quitte brusque-
» ment sa place, il le fera son prison-
» nier.

» A l'égard du bureau des songes,
» il faut que l'autorité suprême s'en

» mêle, attendu qu'un tel établisse-
» ment ne peut avoir lieu sans un Ar-
» rêt du Roi, qui ordonne à tous ses
» bons & fideles sujets, de donner
» part au bureau de tous leurs rêves
» suspects ou équivoques contre l'ad-
» ministration & les personnes en fa-
» veur. A cet effet, il faudroit créer
» un second inspecteur des ruelles dans
» chaque quartier, qui iroit tout les
» matins prendre un état des songes,
» & qui en rendroit compte à Votre Ex-
» cellence; afin qu'elle fût informée,
» avant dix heures du matin, comment
» le peuple a dormi la nuit passée sur
» les matieres d'Etat. Ce bureau est
» d'une extrême conséquence pour le
» soutien de la Couronne. Votre Ex-
» cellence est trop bien versée dans
» l'histoire ancienne, pour ignorer
» qu'un Empereur Romain fit mourir
» un citoyen, parce qu'il avoit songé
» qu'il lui coupoit la gorge; disant
» pour raison, qu'il n'y auroit pas
» rêvé la nuit, s'il n'y avoit pas pensé
» pendant le jour.

» On pourroit, pour l'ordre de la
» République, distinguer ces derniers
» crime de leze-Majesté, par les son-

» ges légers & volatils, qui ne peu-
» vent apporter aucun préjudice au
» trône. Par exemple, si un citoyen
» voyoit en songe la *M*.... avec un
» visage pâle & flétri, & à côté d'elle
» le *R*...., étonné lui-même de son
» attachement après la perte de ses
» charmes, il seroit puni seulement par
» un exil de trois mois : mais s'il rê-
» voit qu'elle a été disgraciée, & que
» le *R*.... lui a donné ordre de se
» retirer de la Cour, le crime de leze-
» Majesté étant alors capital, il seroit
» banni du Royaume à perpétuité, lui
» & ses descendants. »

LETTRE XCII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

Un chacun se mêle ici de diriger les affaires de l'Europe. Il y a tout plein de gens à Paris qui ont la maladie des réglements.

On n'eut pas plutôt parlé d'un congrès général pour terminer à l'amiable

les querelles des Puiſſances belligérantes, qu'on vit paroître auſſi-tôt un plan pour prévenir les difficultés que les Plénipotentiaires des Cours ſouveraines pourroient faire naître dans cette aſſemblée. Je t'envoye cette piece, qui me paroît curieuſe : je m'imagine que c'eſt une ironie ſur les minucies des Miniſtres.

RÉGLEMENTS *pour l'établiſſement d'un congrès.*

ARTICLE PREMIER.

» Les cinq grandes Puiſſances bel-
» ligérantes, qui ſont actuellement en
» guerre, & qui ſouhaitent la paix,
» feront faire cinq fauteuils pour aſ-
» ſeoir leurs Plénipotentiaires au con-
» grès.

II.

» Afin qu'il n'y ait point de mépri-
» ſe, & que les *qui pro quo* des rangs
» n'accrochent point la paix générale
» d'Europe, les couleurs ſeront diſtin-
» guées. Le fauteuil de la France ſera
» en velours blanc ; celui de la Reine
» de Hongrie, verd ; & ainſi des au-

» tres, suivant les livrées des Couron-
» nes.

III.

» Ces fauteuils auront trois pieds de
» largeur, sur quatre de profondeur,
» excepté le fauteuil du Plénipoten-
» tiaire de la Grande-Bretagne, qui en
» aura huit; attendu que le derriere
» d'un Ambassadeur Anglois est deux
» fois plus large que celui d'un Fran-
» çois, d'un Prussien ou d'un Mos-
» covite.

IV.

» On placera, seulement pour la
» forme, un grand fauteuil garni de
» velours rouge pour le médiateur d'Es-
» pagne; mais ce fauteuil sera vuide,
» & ne contiendra point de média-
» teur.

V.

Il y aura quatre chaises destinées
» pour les Ambassadeurs de Pologne,
» de Suede, de Danemarck, & de la
» République de Hollande.

VI.

» Tous les Envoyés des petits Prin-

» ces d'Allemagnes y auront des ta-
» bourets ; & au cas qu'ils s'opiniâtrent
» à vouloir des fauteuils ou des chai-
» ſes, on les bannira de l'aſſemblée ;
» attendu qu'on peut donner la paix à
» l'Europe ſans eux.

VII.

» La ſalle du congrès général ſera
» meſurée géométriquement, & divi-
» ſée en autant de portions différen-
» tes qu'il y aura de négociateurs.

VIII.

» Et afin qu'un Plénipotentiaire ne
» puiſſe point prendre ſur le terrein
» d'un autre, & débuſquer inſenſible-
» ment celui qui le précede, il ſera
» établi des bornes qui les ſépare-
» ront.

IX.

» Le Plénipotentiaire de la France
» aura le pas ſur tous les autres, &
» parlera le premier, non pas à cauſe
» de l'ancienneté de cette Monarchie,
» ou parce que la préſéance lui revient
» de droit, mais à cauſe qu'elle a plus
» ſouffert.

X.

» Celui de la Reine de Hongrie,
» par la même raiſon, viendra après,
» & ainſi des autres, juſques au Roi de
» Pruſſe.

XI.

» Le Miniſtre de France parlera
» d'un ton de ſuppliant ; celui de la
» Reine de Hongrie d'un air humilié ;
» l'Ambaſſadeur de Ruſſie ſoupirera ;
» celui de l'Electeur de Saxe pleurera ;
» mais la voix du Miniſtre du Roi de
» Pruſſe ſera ferme & déciſive ; celle
» du négociateur d'Angleterre, ſonore
» & difinitive.

XII.

» L'Agent de Verſailles ſera en petit
» négligé ; le négociateur de Vienne
» n'aura point de parure ; l'Ambaſſa-
» deur de Pologne ſera en grand deuil ;
» le Pruſſien en uniforme ; le Moſco-
» vite en financier. Il n'y aura que
» l'Ambaſſadeur d'Angleterre qui ſera
» en grand gala.

XIII.

» On ne pourra parler à ce con-

» grès d'aucune autre affaire que de celle
» pour laquelle on est assemblé.

XIV.

» Il sera défendu de nommer le trai
» té de Westphalie.

XV.

» Les termes d'indemnisation, de
» dédommagement seront bannis de la
» bouche des Plénipotentiaires.

XVI.

» On se défera sur-tout de ces ex-
» pressions : *Le Roi mon maître le veut*
» *ainsi ; telle sont les dernieres inten-*
» *tions du Monarque dont je soutiens les*
» *droits ;* ou de ces mots : *Je me retire,*
» *si l'on insiste ; je proteste contre cet ar-*
» *ticle ; je romps les négociations ; je*
» *ne saurois signer qu'à ces conditions.*

XVII.

» Les visites & les conférences par-
» ticulieres seront interdites aux Mi-
» nistres, pendant que durera la négo-
» ciation. Le Ministre d'Angleterre ne

» verra point celui du Roi de Pruſſe ;
» l'Ambaſſadeur du Roi de France ne
» viſitera point celui de la Reine de
» Hongrie.

XVIII.

» Le vin de Bourgogne & de Cham-
» pagne ſeront entiérement défendus ;
» les négociateurs ne boiront que du
» petit vin blanc du Rhin, dont les
» fumées ne ſaüroient porter préjudice
» à la paix générale.

XIX.

» Il ne ſera point permis aux Am-
» baſſadeurs de donner de grand re-
» pas, de paſſer la nuit à jouer aux
» cartes ou aux dez, ni de donner à
» manger aux Dames, qu'après la ſigna-
» ture du traité.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIERES.

LETTRE I.

LETTRE II.

LETTRE III.

Contraste entre l'habillement des Françoises & celui des Chinoises. Celles-ci, vêtues par la modestie, enflamment tous les desirs d'un époux ; mais celles-là n'offrent à l'hymen presqu'aucune nouvelle jouissance : aussi sa satisfaction passe-t-elle bien vîte.

LETTRE IV.

Bonzes établis à Paris pour porter les hommes au parjure. Un de leurs chefs se présente au Chinois ; ils travaillent de concert à se séduire mutuellement. Qui change de culte est un monstre, contre lequel on devroit armer les loix les plus séveres.

LETTRE V.

La croyance des autres a toujours influé sur la maniere d'écrire l'histoire des Papes. Leur Gouvernement passe de l'aristocratie à la monarchie. Ils firent plus par l'intrigue que les Césars par les armes. Leur plan jetté, il fut suivi sans interruption. Rien, leur propre impiété même ne put y nuire. Juges des ames & des corps, on donne les moyens merveilleux par lesquels ils monterent à un degré d'autorité qui ne peut paroître qu'un prodige. Ils font jouer le ciel & la terre pour soutenir leur

LETTRE IX.

Moyens que les Papes ont employés pour affermir leur puissance, & les succès qu'ils ont eus. Trésors accumulés, agents dans toutes les Cours, humilité extérieure, titres orgueilleux, ornements fastueux pour eux, aisance, commodités, grandeurs pour leurs suppôts. Art de choisir ceux-ci parmi les grands de tous les Etats, & de rendre des cadavres respectables pour s'en faire un rempart.

LETTRE X.

Il assiste à un Conseil particulier sur les affaires d'Etat, où l'on décide & l'on motive les trois points suivant. 1. La France ne devoit point se mêler de la guerre d'Allemagne. 2. L'alliance entre la France & l'Autriche ne peut s'accorder avec les systêmes de ces deux Puissances. 3. La France devoit porter la guerre en Angleterre, & elle en eût tiré parti, même en échouant.

LETTRE XI.

Eloge de l'harmonie que le Roi de Sardaigne fait régner dans ses Etats, tiré de celle qu'il entretient dans la musique de sa Cour. Parallele de son Opéra Italien & de l'Opéra François de Paris.

LETTRE

LETTRE XXII.

LETTRE XXIII.

LETTRE XXIV.

Fin de la Table du Tome fecond.